

Servir les riches

Collection L'envers des faits

Alizée Delpierre

Servir les riches

*Les domestiques
chez les grandes fortunes*



La Découverte

Composé par Facompo à Lisieux (Calvados)
Maquette de couverture : Ferdinand Cazalis
Dépôt légal : septembre 2022

Si vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit de vous abonner gratuitement à notre lettre d'information bimensuelle par courriel, à partir de notre site

www.editionsladecouverte.fr

où vous retrouverez l'ensemble de notre catalogue.

ISBN 978-2-348-06902-4

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

© Éditions La Découverte, 2022.
34, rue des Bourdonnais, 75001 Paris.

*À Thelma, dont les premiers mois de vie
étaient aussi ceux de ce livre.
À Chloé, dont l'écriture est si belle.*

Introduction

Septembre 2012. Un mardi, aux alentours de 14 h, j'ai rendez-vous avec Geneviève, à son domicile, dans le 8^e arrondissement de Paris. C'est la première fois que je me rends dans ce quartier. Intimidée par l'immensité et la majesté des lieux, étonnée de la propreté des trottoirs, je suis amusée par les femmes qui semblent habillées comme leurs chiens (ou l'inverse ?), et par les hommes d'affaires qui dégustent leurs toasts au saumon fumé dans de belles brasseries, en pleine semaine. Je suis en avance et m'interroge : faut-il que j'offre quelque chose ? Je ne me serais pas posé la question si j'avais rencontré Geneviève dans un café pour notre entretien d'embauche. Mais là, c'est différent : ce rendez-vous chez elle me fait douter. J'entre dans une chocolaterie de luxe, située tout près de l'immeuble où elle vit. Seule cliente devant les trois serveuses en costume qui me regardent en souriant, je n'ose pas ressortir de la boutique. J'achète sans réfléchir un ballotin de taille moyenne au prix déroutant, que je glisse furtivement dans mon sac, en veillant à ne pas froisser le petit sachet en papier glacé doré qui le contient. Je compte l'offrir à Geneviève, pour la remercier de me recevoir chez elle pour un entretien.

Mon rendez-vous est dans un quart d'heure : trop tôt pour sonner, trop tard pour hésiter. J'attends donc au pied de l'immeuble, nerveuse. À 14 h pile, je sonne. Trois portes à code et interphone doivent être franchies avant de parvenir à l'ascenseur qui me conduit au troisième étage. Tout est

beau. Ce n'est pas vraiment à mon goût, cette beauté-là, celle des choses anciennes, des choses chères. Quelques jours plus tôt, j'avais échangé par téléphone avec Catherine, la fille de Geneviève. Elle voulait que je rencontre sa mère, étant pour le moment en Chine avec son mari et ses deux enfants. Ils y vivent la moitié de l'année, mais Catherine recherche une *nanny*^a pour les enfants lorsqu'ils sont à Paris. C'est donc Geneviève qui est chargée, ce jour-là, de voir si ça peut « coller » avec moi.

L'ascenseur s'ouvre, j'arrive devant la porte de l'appartement. Je suis habillée tout en noir, et j'ai mis des perles blanches aux oreilles. Enfin, de fausses perles blanches, en plastique, mais qui paraissent vraies. Je ne souhaite commettre aucune faute de goût. Je sonne. À ce moment-là, j'ai envie de fuir. J'entends des petits pas pressés. Deux ou trois tours de clef dans la serrure et deux verrous plus tard, la porte s'ouvre sur un rideau noir, qu'une main écarte rapidement. Face à moi, une femme, petite, âgée d'une soixantaine d'années, habillée en gris et blanc. Je souris, lui dis bonjour, et lui tends la main. Au lieu de la prendre, elle me regarde avec un visage neutre, et me salue d'un petit hochement de tête. Je comprends que je dois la suivre. Elle me dit de m'installer sur le canapé d'un immense salon. J'attends une minute qui me semble une éternité. La femme qui m'a ouvert la porte revient avec un plateau et une tasse de thé. Elle la pose sur la table basse devant moi, et, avant de pouvoir la remercier de m'accueillir chez elle pour un entretien, elle me dit : « Madame arrive dans quelques instants. » Je comprends alors que la dame en face de moi n'est pas Geneviève, mais sa bonne.

a. Pour désigner les femmes qui gardent leurs enfants, beaucoup de grandes fortunes utilisent le terme de *nanny*. Signe de leur internationalisation, il est aussi une marque de distinction qui renvoie aux *nannies* britanniques très réputées. En substituant le terme *nanny* à « nounou » ou *baby-sitter*, les grandes fortunes montrent qu'elles ne recrutent que des personnes de qualité.

Les domestiques existent toujours

Sa bonne s'appelle Jelena. Polonaise âgée de la soixantaine, elle est la première bonne employée à temps plein que j'ai rencontrée « en vrai ». Auparavant, je n'en avais connu que dans les romans, comme la Célestine d'Octave Mirbeau, l'Adèle d'Émile Zola, la grande Nanon de Balzac ou la Félicité de Flaubert. Les bonnes n'étaient pour moi que des personnages appartenant à un passé révolu, ou carrément fictifs, produits du regard bourgeois et des fantasmes masculins que ces écrivains projetaient sur les femmes des classes populaires. Lorsque j'ai pris conscience du fait que Jelena était la bonne de Geneviève, c'est tout un univers qui s'est ouvert à moi : celui des domestiques des grandes fortunes, auquel j'allais consacrer un travail de recherche doctorale.

Les domestiques sont loin d'avoir disparu et on les nomme encore ainsi, contrairement à ce qu'a pu affirmer un journaliste du *Figaro* commentant en 2018 la mobilisation des Gilets jaunes : « Cette pièce vestimentaire nous ramène également au gilet des majordomes et des valets, des gens de maison, les “domestiques”, comme on les appelait jusqu'au milieu du xx^e siècle. L'expression, plus guère en usage, est prohibée par la bienséance, pour la même raison que les pâtisseries ont dû remplacer leurs “têtes de nègre” par des “meringues chocolatées”^{1a}. » Le terme n'est plus à la mode, certes, dans le langage policé des institutions et des catégories statistiques : pour désigner les services à domicile, il a été remplacé par « aides au domicile », « aides ménagères », « travailleuses familiales » (profession 563b de la nomenclature de l'Insee), ou encore « employées de maison » et « personnels de ménage » (563c). Cependant, il se trouve sur toutes les lèvres des personnes fortunées que j'ai rencontrées durant mon enquête. Si cette évolution lexicale traduit certaines mutations contemporaines de ces services, elle masque la persistance d'une domesticité plurielle,

a. Toutes les notes de référence sont classées par chapitre, à la fin de ce livre, p. 189 et suiv.

à temps plein chez les plus riches. Utiliser ce mot ne relève donc ni d'un anachronisme ni d'une méconnaissance des combats des employées de maison à travers le monde pour la reconnaissance de leur statut de travailleuses². C'est le seul moyen de rendre visible ce qui contribue à les laisser dans l'ombre : le travail à domicile, et toutes les tâches qui incombent à l'entretien du *domus* (le foyer, en latin, d'où dérive le mot domestique) et des corps qui s'y trouvent.

Les domestiques que j'ai rencontrées sont majoritairement des femmes^a. Elles sont polyvalentes, ou sont spécialisées comme gouvernantes, femmes de chambre, cuisinières, *nannies*, lingères^b. Parmi ces femmes, nombreuses sont celles qui ont entre un et trois enfants, la moitié d'entre elles sont mariées, les autres sont célibataires ou en union libre. Elles servent aussi aux côtés d'hommes qui occupent des fonctions de majordomes, de valets, de chefs cuisiniers, de chauffeurs^c. Ces hommes sont souvent sans enfant ou en ont un, et un peu plus de la moitié d'entre eux sont célibataires. Chez les riches, les domestiques travaillent à temps plein, au moins huit à dix heures par jour, souvent bien plus, pour prendre en charge aussi bien les tâches domestiques que d'autres aspects de la vie familiale, sollicitées à chaque instant pour répondre à tous les désirs (ou presque). À quelques exceptions près, elles dorment chez leurs employeurs, ou à proximité, dans les mêmes immeuble, domaine, quartier, ville. Embauchées à temps plein, seules ou à plusieurs dans un même foyer, elles sont quelques milliers en France. S'il est impossible de les dénombrer précisément (elles ne sont pas toujours déclarées, ou seulement à moitié, ou alors sous des intitulés qui ne

a. D'où l'usage systématique du féminin pour les désigner dans cet ouvrage lorsqu'il s'agit de l'ensemble des quatre-vingt-six domestiques rencontrées. Pendant mon enquête, 72 % du personnel de maison étaient des femmes.

b. Parmi ces femmes domestiques, 36 % sont polyvalentes, 17 % sont gouvernantes et 33 % sont *nannies*, dames de compagnie, cuisinières ou femmes de chambre.

c. Parmi ces hommes domestiques, 74 % sont majordomes, 22 % sont chauffeurs et 4 % sont cuisiniers, valets de chambre ou polyvalents.

permettent pas de les identifier clairement), elles relèvent d'un secteur d'emploi qui a toutes les caractéristiques d'une niche, avec ses propres agences de placement et ses formations de luxe, exclusivement réservées aux ménages les plus privilégiés^a.

Ces ménages se composent de femmes et d'hommes, vivant pour la plupart en couple hétérosexuel, souvent parents^b, qui, chaque jour, se font servir par d'autres, chez eux, du matin au soir, parfois la nuit. Les femmes donnent les consignes aux domestiques, leurs époux les rémunèrent^c. À peine levés, ces patrons trouvent leur petit-déjeuner soigneusement préparé, leurs vêtements pliés sur la chaise, leurs enfants coiffés et prêts à être conduits à l'école par leur *nanny* ou, encore mieux, leur chauffeur. Le soir, quand ils rentrent du bureau, de la salle de sport, du spa ou d'une cérémonie inaugurale, ils peuvent se lover dans leur sofa, plonger dans leur bain chaud ou s'enrouler dans leur couette en jouissant de la quiétude d'une maison toujours propre, rangée, parfumée, d'un frigo plein et d'enfants profondément endormis.

C'est ainsi que depuis plus de quatre-vingts ans, Geneviève, riche héritière d'une vieille dynastie d'aristocrates, savoure le privilège d'avoir été choyée par des domestiques comme Jelena, toujours à sa disposition. Il faut dire que cela fait trente ans que cette bonne se consacre au ménage, au repas-

a. Une partie de mon enquête porte sur ces agences et des écoles de *butlers* de luxe. J'ai participé à quatre formations de domestiques d'une durée de deux à trois semaines chacune, en France, aux Pays-Bas, en Chine et en Afrique du Sud, partageant à découvert le quotidien des élèves. Cette partie de l'enquête ne sera traitée ici, mais elle offre un éclairage sur la domesticité des grandes fortunes qui contribue largement aux analyses développées dans cet ouvrage.

b. Un peu plus de 60 % des grandes fortunes qui ont participé à cette enquête sont des femmes, 94 % vivent en couple, et près de 95 % ont un ou des enfants.

c. Les liens financiers que ces hommes riches ont avec le personnel de maison, masqués par la place centrale qu'occupent leurs épouses dans la gestion des relations, sont ici incarnés dans l'usage du masculin pour désigner les patrons des domestiques lorsque je me réfère à l'ensemble des riches. Ce choix d'écriture ne vise pas à invisibiliser les patronnes, mais à rappeler qu'elles vivent dans un milieu social où les hommes, grands absents des travaux sur la domesticité, contrôlent, avec ou sans leur collaboration, le capital économique du foyer.

sage, aux courses, à la cuisine, au goûter des petits-enfants, à la couture, aux commandes en tout genre, à la toilette de sa patronne, à son coucher et à son lever, et même à son habillage. La chambre de Jelena est mitoyenne avec celle de Geneviève, de sorte qu'elle peut se réveiller dès que sa patronne a besoin d'elle en pleine nuit. Jelena est célibataire. Geneviève, sa fille Catherine et les petits-enfants sont sa seule famille. Elle éprouve beaucoup d'affection à leur égard. Fervente catholique, elle remercie tous les jours le Ciel de lui avoir donné ce travail, ce toit, elle qui était arrivée en France à peine majeure, sans papiers, sans diplômes, sans parler un mot de français. Une autre Polonaise rencontrée à la messe l'avait introduite dans les beaux quartiers de la capitale, en lui promettant qu'elle y trouverait une « bonne place ». Depuis, Jelena n'a jamais quitté les appartements bordant le parc Monceau et l'arc de Triomphe.

Dans l'ombre des balustrades dorées

En sillonnant les rues de ces quartiers, il est difficile de se douter que des domestiques y habitent. Ces femmes et ces hommes ont, entre autres particularités, celle de rester à l'abri des regards, derrière les murs des grands appartements bourgeois et des hôtels particuliers de la capitale, des vieux châteaux de région, des villas du Sud, des immenses résidences secondaires dans lesquelles des personnes très riches, comme Geneviève, vont passer leurs vacances aux quatre coins du monde. Travaillant dans le silence et le secret du domicile, les domestiques sont invisibles. Et pourtant, depuis longtemps dans l'univers feutré des gens fortunés, la richesse des « grandes maisons » se mesure en partie au nombre de domestiques qui y travaillent. Au ^{xix}^e siècle en France, on comptait en moyenne une ou deux domestiques dans les familles de la moyenne bourgeoisie, trois domestiques chez les bourgeois aisés, entre quatre et dix domestiques chez la noblesse provinciale, et... d'une à plusieurs dizaines, voire plusieurs vingtaines, de domestiques chez les familles les plus

riches³. En sus de leur fonction d'apparat qui s'inscrivait dans des stratégies de distinction entre familles très aisées, ces domestiques étaient avant tout préposées à l'entretien d'immenses propriétés⁴.

Il est vrai qu'au cours du xx^e siècle, l'amenuisement des richesses d'une partie des familles fortunées a mécaniquement réduit le nombre de domestiques travaillant chez elles. L'augmentation du coût de la main-d'œuvre, la modernisation des habitats dont l'entretien ne nécessite plus autant de main-d'œuvre, l'apparition de nouveaux rapports à l'intimité qui remettent en question l'évidence de voir circuler chez soi du personnel expliquent cette évolution autant que les critiques des grandes fortunes à l'égard de la médiocrité et de l'indocilité des bonnes⁵. De leur côté, les femmes des classes populaires ont peu à peu été attirées par d'autres métiers perçus comme moins serviles à la faveur des conquêtes du mouvement ouvrier et des progrès de l'accès des femmes au travail salarié. Ces changements sociaux rendent la domesticité à temps plein d'autant plus distinctive aujourd'hui qu'elle contraste avec la figure héritière de la bonne à tout faire la plus courante après les années 1950, celle de la femme de ménage travaillant pour plusieurs employeurs⁶.

Les emplois de services à domicile contemporains sont en effet surtout à temps partiel en France : ils représentent plus de 5 % des emplois, et un ménage sur huit a recours à ces services – données sous-estimées qui ne tiennent pas toujours compte de l'économie informelle⁷. Les professions regroupées sous ce terme ne représentent pas 27 % du marché du travail comme en Arabie saoudite, mais elles incarnent des réalités et des figures familiales : celles des femmes de ménage, des aides à domicile, des personnes chargées de gardes d'enfants à temps partiel. Autant d'emplois que les politiques publiques contribuent à créer, réguler et démocratiser⁸. Dans tous les pays occidentaux, les États y perçoivent un moyen d'investir dans l'avenir, faisant des emplois de services à la personne une réponse aux inégalités de partage des tâches entre hommes et

femmes, aux problèmes des personnes âgées et dépendantes, ou encore au chômage des salariées les moins qualifiées. Il s'agit d'un marché florissant en France : la multiplication de groupes spécialisés dans ces services, dont certains^a ont conquis une part de marché considérable, le montre bien. La domesticité des riches fait partie de ce plus vaste marché des services à la personne sur lesquels la crise du Covid-19 a mis un coup de projecteur, mais n'a rien à voir avec la majorité des emplois qui les composent.

De temps à autre, les domestiques éveillent la curiosité des médias, lors d'un scandale public ou d'une sombre affaire d'argent, témoins du caractère désuet et folklorique des modes de vie des plus hautes sphères de la société, à l'instar du majordome accusé d'avoir posé des micros au domicile de Liliane Bettencourt⁹. Mais pour le commun des mortels, ces domestiques et ces grandes fortunes semblent évoluer dans un monde inaccessible, étrange, archaïque, absurde. Les bonnes incarnent la soumission, leurs patrons la domination. Vivre sous un même toit alors qu'on vient de milieux sociaux opposés a tout l'air d'être impossible. Autant de raisons qui expliquent le succès de la célèbre série télévisée *Downton Abbey* ou du film *Parasite*, vainqueur de la Palme d'or et de l'Oscar du meilleur film l'année suivante^b. Les relations entre patrons et domestiques fascinent et effraient par leur ambivalence, oscillant entre distance et intimité, harmonie et violence, loyauté et rébellion, dont le film *La Cérémonie* de Claude Chabrol offre une version dramatisée à l'extrême^c. Elles cristallisent les impensés d'une *domination rapprochée*

a. Par exemple le groupe O₂.

b. *Downton Abbey*, série britannique de Julian Fellowes, connaît un succès mondial depuis sa diffusion en 2015 ; *Parasite*, film de Bong Joon-Ho, a reçu la Palme d'or à Cannes en 2019 et quatre Oscars en 2020, dont celui du meilleur film, performance rare qui n'était pas arrivée depuis 1955, avec *Marty* de Delbert Mann.

c. *La Cérémonie*, film de Claude Chabrol sorti en 1995, est inspiré d'une histoire réelle, le crime commis par les sœurs Papin contre leurs patrons, en 1933.

poussée à son paroxysme, qui contraste avec l'évolution des mœurs et des lois visant à la dénoncer et à maintenir les corps à distance¹⁰. Loin des clichés et des légendes urbaines, ce livre prend pour objet cette promiscuité statistiquement exceptionnelle entre des individus situés aux antipodes du monde social, à travers une immersion dans l'univers, actuel et bien réel, des grandes fortunes et de leurs domestiques.

Une confrontation sociale au cœur du domicile

J'ai appréhendé cet univers par ses deux côtés : en m'intéressant aux domestiques, d'une part, et aux riches qui les emploient, d'autre part. Un tel choix s'impose pour mieux comprendre leurs points de vue respectifs, mais aussi afin d'éviter la tendance de beaucoup de travaux sociologiques à se focaliser exclusivement sur un groupe social. Si je me suis efforcée d'observer et d'écouter les propos des deux parties, j'ai veillé toutefois à ne pas « trahir » la parole des enquêtés, en respectant la règle d'or de tout ethnographe consistant à *dire sans nuire*¹¹. Je n'ai donc pas rencontré les domestiques et les grandes fortunes d'une même maison : j'ai plutôt constitué deux sous-populations distinctes composées de personnes qui ne sont pas liées par une relation de service – ce qui n'empêche pas que certaines se connaissent par ailleurs, au moins de nom ou de vue. Les réseaux d'interconnaissance qui structurent l'univers des grandes fortunes et des domestiques m'ont beaucoup aidée à y circuler^a.

Pour être au plus près des grandes fortunes, j'ai multiplié les observations de terrain et les entretiens longs, parfois répétés^b, avec des personnes vivant aux quatre coins de la

a. J'ai anonymisé tous les enquêtés en changeant leurs noms et prénoms, ou parfois en épurant leurs profils de détails secondaires qui pourraient dévoiler leur identité.

b. J'ai rencontré 123 grandes fortunes, ce qui représente 108 domiciles puisque 15 entretiens ont été conduits en couple. J'ai conduit avec elles un, deux, ou (plus rarement) trois entretiens, d'au moins deux heures, souvent bien plus. Avec leur accord, ces entretiens ont été enregistrés, complétés par

France, plus particulièrement en Île-de-France et sur la Côte d'Azur, où elles se concentrent. J'ai insisté pour les rencontrer chez elles, ce qui bien souvent leur convenait. En découvrant leur domicile, j'ai eu accès à de précieuses informations sur leurs niveaux et styles de vie, sur leurs manières d'occuper symboliquement et matériellement l'espace, mais aussi sur leurs relations avec leurs domestiques. L'entretien commençait ou se terminait toujours par une visite, se prolongeait parfois lorsque j'étais conviée à un repas ou que d'autres membres de l'entourage de mes interlocuteurs s'invitaient dans la conversation. Certaines rencontres ont aussi eu lieu dans des cafés, restaurants, ou sur le lieu de travail des riches. Leurs « cantines », « QG » et « havres de paix », comme ils disent, se méritent : je m'y suis vu offrir des cafés à six euros, des jus de fruits à près d'une vingtaine d'euros, des salades à plus de quarante euros. Certains enquêtés m'ont même priée de les excuser de ne pas m'inviter dans des lieux encore plus prestigieux et onéreux.

Il faut dire que les riches de cet ouvrage comptent parmi les plus fortunés. Multimillionnaires, milliardaires pour certains, ils forment une grande bourgeoisie stratifiée en fonction du montant, de l'ancienneté et des sources de chaque fortune. Une partie d'entre eux ont hérité d'une richesse transmise sur plusieurs générations, s'identifiant à une fraction de l'aristocratie qui demeure très riche^a. Les aristocrates qui m'ont accordé des entretiens possèdent plusieurs propriétés en France, dont au moins une résidence à Paris ou dans la banlieue ouest parisienne, et une en région. Ces femmes et ces hommes exercent des professions plutôt rémunératrices, comme avocats, médecins, chefs d'entreprise ou hauts fonctionnaires. Mon enquête a aussi porté sur des grandes fortunes contemporaines devenues millionnaires depuis tout au plus une seule génération, occupant des positions profes-

toutes les notes que je prenais sur la situation d'enquête et les prolongements de nos rencontres.

a. Près de 41 % des grandes fortunes rencontrées sont issues de l'aristocratie.

sionnelles très rémunératrices dans le commerce et la finance^a. Ces nouvelles fortunes (de nationalités française, américaine, anglaise, suisse, russe, ou ayant une binationalité) possèdent de multiples résidences en France et à l'étranger. Elles se caractérisent par une forte mobilité internationale, professionnelle mais aussi familiale ou touristique¹².

Par-delà leurs différences, l'ensemble de ces grandes fortunes ont en commun un important patrimoine, de hauts revenus et l'emploi de domestiques. Elles sont aussi toutes, à quelques exceptions près, originaires de pays dits du Nord, appartenant aux élites « occidentales » et blanches, dont la fraction aristocratique est ancrée en France tandis que l'autre fraction, composée des nouvelles fortunes, réside à la fois dans l'Hexagone et à l'étranger. Les aristocrates que j'ai rencontrés entretiennent des liens transnationaux avec d'autres membres de l'aristocratie européenne et américaine, notamment *via* leur travail, les mariages mixtes au sein de leurs familles ou les cercles mondains transnationaux. Les nouvelles fortunes internationalisées participent aussi aux cercles de sociabilité de la bourgeoisie française. Anciennes et nouvelles fortunes évoluent à la fois dans des espaces sociaux nationaux et transnationaux, dont l'articulation, permise par des unions maritales interclasses notamment, donne lieu à des pratiques et à des représentations communes qui renforcent le pouvoir qu'elles exercent en tant que classe dominante relativement unifiée¹³.

Face à elles, il y a les domestiques, autres actrices principales de mon enquête. Je les ai, pour la plupart, rencontrées chez leurs patrons^b. Cela me permettait cette fois-ci d'appréhender l'univers des grandes fortunes du point de vue de personnes qui y sont chez elles sans l'être totalement. Les traces de leur présence sont quasiment absentes des salons et

a. Ces nouveaux riches représentent 59 % des enquêtés.

b. Les moments que j'ai passés avec les domestiques se sont largement étendus au-delà de l'entretien enregistré, y compris à distance, ce qui m'a aidée à gagner leur confiance.

des terrasses : tenues de travail, torchons, produits ménagers, radios portatives, bracelets, porte-clefs, livrets de prières ou petites breloques laissées sur un comptoir ou une étagère côtoient timidement le marbre, les dorures, les tableaux et les verres à pied en cristal des riches. Malgré ces indices, les domestiques semblent absentes, sauf quand on pénètre dans les cuisines, les cagibis, les caves, qu'elles occupent bien plus que leurs employeurs ; dans leurs chambres, où de longs entretiens peuvent être réalisés sans crainte d'être entendues ; dans leur studio, voire leur maison, pour les rares qui en ont une.

En racontant leur parcours et leur quotidien, elles m'ont fait découvrir leur monde à elles : les objets qui rappellent leur pays d'origine, les photographies de leurs maris et enfants laissés là-bas, leurs tas de vêtements qui attendent d'être lavés, leurs troussees à maquillage qu'elles n'utilisent presque jamais, leurs magazines dont elles n'ont lu que la première page. J'ai parfois rencontré leurs enfants et leurs conjoints, qui me parlaient eux aussi des « patrons » avec un mélange de reconnaissance et d'amertume. De temps à autre, je faisais mes courses en même temps qu'elles, je les accompagnais à l'église ou devant la mosquée, à des sorties d'école, au square, dans des cantines de quartier, moments aussi intenses que brefs puisque les domestiques n'ont pas vraiment de temps à elles. Si certaines tentent de conserver des liens amicaux et familiaux par-delà les murs dorés de l'univers des grandes fortunes, ce n'est jamais chose aisée. Beaucoup de domestiques sont issues des vagues d'immigration successives, peu diplômées, originaires des classes populaires et qui peinent à trouver un emploi stable. Mais la domesticité chez les riches a ceci de particulier qu'elle est nombreuse et hiérarchisée. On y trouve aussi des profils qui sont beaucoup moins courants dans les autres emplois de services à domicile : j'ai échangé avec des domestiques blanches, des hommes, des personnes diplômées qui ont eu des expériences d'emploi plutôt stables dans les métiers de la restauration, de l'hôtellerie, du luxe ou du management. Sur mon terrain, les clivages sociaux ne marquent donc pas qu'une distance entre patrons et

domestiques, mais aussi entre domestiques, si bien que leur expérience est marquée par une solitude et une sorte d'éclatement qui contrastent avec la manière dont les riches, face à elles, forment un collectif soudé et sûr de lui-même.

Les hiérarchies et relations de domination qui s'entrecroisent entre patrons et domestiques, comme au sein des domestiques, ressortaient d'autant mieux que j'accédais au lieu où elles se déployaient : le domicile des grandes fortunes. Au-delà de la collecte de tous les indices significatifs que je pouvais glaner au moment de la rencontre, j'ai approfondi mon enquête par deux expériences de travail en tant que *nanny* et aide-cuisinière à temps partiel, en appui d'une équipe de personnels à temps plein. L'observation participante permet en effet de repérer des détails significatifs et des dynamiques relationnelles impossibles à percevoir depuis l'extérieur, comme le montrent les enquêtes de la sociologue Christelle Avril sur les aides à domicile auprès des personnes dépendantes¹⁴.

La première famille que j'ai servie est celle de Catherine, la fille de Geneviève, qui m'a appelée deux jours après l'entretien sur lequel s'est ouvert ce livre pour me confirmer mon embauche. J'ai travaillé pour elle à Paris pendant un an, avec cinq domestiques, quelques heures tous les soirs, après les sorties d'école des enfants. J'ai également suivi mes employeurs dans leur villa en Chine pour deux mois d'été où je travaillais à temps plein, avec six autres domestiques qui y résident, un peu comme une jeune fille au pair. Plus tard, j'ai travaillé pour une autre famille, celle de Margaret, Philippe et leurs quatre enfants, durant quatre mois, plusieurs heures par jour et pendant quelques week-ends, avec deux domestiques. J'étais chargée des devoirs des enfants, d'une partie de leurs lessives, de les accompagner dans leurs sorties, et du dîner familial. Mes expériences passées de gardes d'enfants de tous âges, d'animatrice de goûters d'anniversaire et de séjours de vacances, et mon goût prononcé pour la cuisine, le sport, et les activités manuelles m'ont beaucoup aidée à accomplir ces tâches. En revanche, je n'avais auparavant jamais

travaillé en équipe dans le domicile de mes employeurs, et j'ai dû apprendre tant bien que mal les règles relationnelles sur lesquelles j'étais justement en train d'enquêter.

Cette immersion m'a donné accès à des paroles, des interactions, des tensions et des émotions qui ne s'expriment pas dans les entretiens. Malgré mon statut un peu à part d'employée-étudiante à temps partiel, j'ai pu mesurer combien le travail en équipe provoque autant de conflits que de solidarités. J'ai observé de nombreuses ambivalences qui caractérisent la relation de service entre les riches et leurs domestiques. La promiscuité de leurs corps est certes entrecoupée par le travail, les voyages, les déplacements professionnels et les loisirs des grandes fortunes, elle n'en demeure pas moins continue dans un espace, le domicile, marqué par l'intime, le secret, le don et les relations *prétendument* désintéressées¹⁵. La domesticité constitue ainsi une situation où la relation salariale s'invite là où elle n'y est *a priori* pas attendue, contrairement par exemple à un travail de bureau, d'usine ou d'artisan de boutique. J'ai pu mesurer à quel point, pour que cette relation fonctionne, les riches en font une affaire collective, impliquant toute la famille, mais aussi le réseau amical, le voisinage, souvent les commerçants du coin, pour filtrer celles ou ceux qui pénètrent l'intimité de leur foyer.

Mécanique de l'*exploitation dorée*

Les grandes fortunes ont l'habitude d'avoir à leur service un nombre important d'employées qu'elles rangent dans la même catégorie. Je me souviens du P-DG d'un groupe financier qui, au cours d'un entretien réalisé dans son bureau, me parlait de « [son] personnel », constitué des ouvriers qui restaurent son château de province, de sa gouvernante de maison, des salariés du groupe financier sous ses ordres, de la gardienne de son immeuble, ou encore du plombier qu'il appelle habituellement en cas de besoin. Les grandes fortunes se positionnent en véritables patronnes du reste de la société, comme l'ont

montré maintes enquêtes de terrain¹⁶. L'abondance d'argent explique que la gamme des services peut s'étendre considérablement et, à cet égard, les domestiques constituent à leurs yeux une partie de cette classe servile plus vaste à laquelle elles peuvent demander une multitude de tâches. Seulement, les riches sont soucieux d'entretenir une image de « bons patrons », tout en ayant à leur service qui ils veulent, quand ils veulent.

Cet ouvrage montre que le principal ressort de la mise au travail des domestiques est ce que j'appelle l'*exploitation dorée*. Le terme désigne la logique de surenchère qui consiste à acheter, au prix fort, l'investissement au travail illimité des domestiques, sorte de « super-paternalisme » en grande partie inédit par rapport aux époques antérieures. En effet, en contrepartie du service, les grandes fortunes entretiennent les domestiques, par un salaire, un logement, et la prise en charge de divers frais. Les avantages en argent et en nature peuvent être considérables : salaires de 8 000 euros, primes de plusieurs centaines d'euros, sacs Chanel et chaussures Louboutin, montres de luxe, consultations médicales chez les plus grands spécialistes, frais de scolarité dans une école privée pour les enfants... Plus les domestiques travaillent et se montrent dociles et fidèles, plus elles obtiennent de telles compensations. Si bien qu'en comparaison avec tout un ensemble d'autres travailleuses, les domestiques peuvent apparaître matériellement bien loties. D'autant que, pour la plupart, la domesticité constitue une alternative au chômage, à l'extrême pauvreté, au racisme et au sexisme structurels. En travaillant chez les riches, ces domestiques accèdent donc à ce qu'elles ne pourraient pas espérer ailleurs. Après tout, ne vaut-il pas mieux servir les riches qu'être ouvrière à l'usine, caissière de supermarché, serveuse ou hôtesse d'accueil ? Nombre des emplois de service domestique et dits de « nettoyage », qu'ils soient au domicile, dans les entreprises ou des lieux publics, jouissent de conditions de travail dégradées et d'une image peu valorisée : salaires très bas, important

temps de transport non rémunéré, fatigue physique, santé menacée, reconnaissance politique faible¹⁷. Les femmes que François Ruffin et Gilles Perret ont mises à l'écran dans le documentaire *Debout les femmes !*, sorti en 2021, incarnent par exemple une tout autre condition que l'*exploitation dorée* des domestiques des grandes fortunes.

La cohabitation entre les domestiques et leurs patrons peut alors paraître salubre pour tout le monde. Les attentions réciproques, la compréhension mutuelle, les années passées ensemble témoignent-elles d'une coexistence pacifique possible entre les dominants et les dominées, en dehors de toute institution régulatrice, bénéfique pour les unes comme pour les autres ? Ces domestiques évoluent, *a priori*, dans un monde à part, aux côtés des riches, avec qui elles participent d'une sorte d'écosystème parfait. Cependant, derrière son masque doré, l'exploitation y bat son plein. Elle se cache derrière des petits arrangements et des compensations matérielles qui ne profitent pas à toutes les domestiques, puisqu'ils sont indexés sur la valeur subjective que les riches leur attribuent. Elle repose également sur un investissement sans bornes des corps au travail qui rappelle subitement la violence exercée par ceux dont l'argent légitime le pouvoir.

Les mécanismes d'exploitation que les riches mettent en œuvre reposent sur une contradiction, analysée tout au long de ce livre : alors qu'elles offrent des possibilités d'ascension sociale, parfois fulgurantes, aux domestiques, les grandes fortunes maintiennent coûte que coûte l'ordre social, ainsi que les hiérarchies de genre et de race qui structurent plus largement la société. Ce que les riches font au cœur de leur domicile est le reflet d'un système libéral et capitaliste contemporain qui assoit les inégalités sociales, raciales et sexuées sous couvert d'une réussite et d'une liberté individuelles illusoire. S'ils sont prêts à investir autant sur les plans financier, matériel et émotionnel dans la domesticité, c'est qu'elle est l'un des fondements de la reproduction d'un système où les riches sont presque toujours assurés de figurer parmi les grands « gagnants ».

Avec leur argent, les grandes fortunes achètent le droit d'exercer la domination chez elles, sans distance, sans répit, en modelant le corps et l'esprit de leurs domestiques au prétexte qu'elles sont des membres de la famille comme les autres, et donc sujets des hiérarchies de pouvoir intrafamiliales. Ce droit d'exercer intimement la domination est d'autant plus fort qu'il n'est ni une fin en soi ni une affaire individuelle, en témoigne l'étendue des réseaux d'interconnaissance mobilisés pour trouver les meilleures domestiques. Il constitue l'une des bases sur lesquelles se déploie le pouvoir économique et politique des riches – dont le nombre, rappelons-le, ne cesse de croître¹⁸. Nous verrons cependant que l'exploitation dorée n'est jamais absolue, ni sans échappatoire. À travers la domesticité, ce livre interroge donc les conditions de la stabilité, mais aussi de la labilité des frontières sociales, qui ne se réduisent nullement à une question d'inégalités, injustes ou méritées.

Un univers facile d'accès ?

Les patrons et les domestiques peignent souvent un tableau très lisse de leurs relations et, plus largement, de la domesticité. Il n'est pas non plus étonnant que des personnes qui souhaitent entrer au service des riches, envisageant de faire une carrière de domestique et d'augmenter sensiblement leur niveau de vie, de connaissance et de reconnaissance, nourrissent des espoirs dignes d'un roman à l'eau de rose, où il n'y aurait « que des gagnants ». On est bien loin des crimes passionnels et des revanches sociales violentes mis en scène dans le roman *Chanson douce*¹⁹, au théâtre dans *Les Bonnes*²⁰ ou encore au cinéma dans *La Cérémonie* et *Parasite*. Dans ces œuvres, les domestiques finissent par tuer leurs patrons ou les enfants de ces derniers, acte violent qui cristallise leur rancœur et exprime une revanche sociale²¹. Point d'affaires de cet ordre sur le terrain que j'ai arpenté : ce qu'on me dit et me montre, ce que j'observe et écoute semblent écarter la violence et les ressentiments. Les belles histoires de partage

entre patrons et domestiques, de carrières accomplies, de pauvreté transformée en richesse, de rêves devenus réalités reviennent sans cesse dans les propos des domestiques et des multimillionnaires qui les emploient.

Avant d'aller sur le terrain, j'imaginai affronter beaucoup plus d'obstacles ou d'aspérités : les riches allaient-ils accepter de parler de leurs domestiques à une jeune sociologue venue frapper à leur porte ? Les domestiques allaient-elles me faire entrer dans le secret des maisons où elles servent ? Rien de tout cela ne semblait évident. Les riches sont connus pour privatiser leurs espaces, en filtrer les entrées, et sélectionner à qui ils accordent le privilège de pénétrer leur entre-soi²². La maison, comme ce qui touche plus globalement à la famille, relève de l'intime, du secret, et je craignais de ne pas pouvoir y accéder. Aussi, j'anticipais la méfiance des patrons et l'incompréhension des domestiques à l'égard de mon enquête. Je pensais que les premiers me soupçonneraient de vouloir contrôler et juger le traitement et les conditions de travail des domestiques, et que les secondes auraient peur que je rapporte leurs propos à leurs patrons. La domesticité était à mes yeux un sujet potentiellement tabou et polémique.

Finalement, les uns et les autres ont « plutôt » bien accueilli ma recherche. Je dis « plutôt », car, au moment de prendre contact avec eux, certains patrons imaginent que j'ai d'emblée un avis négatif sur leurs pratiques : « Vous savez, ici, tout se passe bien, il n'y a pas de domestiques maltraitées ! » « Est-ce que votre travail est pour rendre la loi encore plus contraignante ? » « Si c'est pour faire comme les deux sociologues communistes [Monique et Michel Pinçon-Charlot] qui nous critiquent dans leurs livres, non merci ! » Lorsque je me confrontais à ce type de propos, je rassurais mes interlocuteurs en soulignant le fait que ma recherche consiste à découvrir et à comprendre leurs relations aux domestiques, et non pas à les juger. Face à quelques patrons aristocrates d'emblée peu convaincus, je mentionnais mon intérêt pour la dimension historique de la domesticité. Je réussissais de la sorte à rencontrer les moins enthousiastes, sans pour autant insister

auprès de ceux qui s'avéraient trop agressifs au téléphone, ou ne répondaient pas à mes sollicitations. Du côté des domestiques, l'absence de réponse constituait le seul moyen de me signifier un refus de me rencontrer. Lorsqu'elles me répondaient, c'était pour me dire qu'elles étaient partantes pour parler de leur expérience, à condition que je les anonymise et que je ne dise rien à leurs patrons^a.

Pour ces raisons, essentiellement d'ordre éthique, je n'ai jamais rencontré de binômes patrons-domestiques. Malgré des absences de réponse et quelques rendez-vous manqués, et une fois certaines crispations déjouées, j'ai pénétré puis circulé par bouche-à-oreille dans l'univers des riches et des domestiques. J'ai commis des erreurs et des maladresses. Par exemple, j'ai envoyé le même email de demande d'entretiens à plusieurs aristocrates sans les désigner individuellement par leur titre et patronyme. Pas de chance : ces membres ou épouses de membres du Jockey Club, un cercle aristocratique à l'histoire ancienne et très confidentiel²³, ont échangé à propos de mes demandes d'entretien, et se sont offusqués de ce qui leur est apparu comme un manque de considération à leur égard. Le fait d'avoir seulement écrit « Madame » ou « Monsieur » pour m'adresser à chacun a failli me couper de ces précieux contacts confiés par la directrice du *Bottin mondain* afin de m'aider à pénétrer les entre-soi aristocratiques²⁴. C'est elle, plutôt que ma lettre d'excuse, qui a rattrapé le coup. Du côté des domestiques aussi, je me suis trompée à plusieurs reprises. Gênée d'être assise pour prendre des notes lorsqu'elles me parlaient tout en faisant le ménage ou la cuisine, je leur proposais avec insistance mon aide en restant debout. Or, un jour, l'une d'elles m'a remise à ma place, en me donnant l'ordre de rester assise à l'écouter, et d'accepter qu'elle me

a. La crainte majeure des domestiques était que je trahisse leurs éventuelles plaintes et critiques, ainsi que ce qu'elles révèlent sur la vie des riches. Pour dissiper cette peur et l'inhibition qu'elle est susceptible de créer dans leurs propos, j'ai promis à toutes les personnes rencontrées de ne rien dire à leurs patrons, et de rapporter leurs propos en faisant en sorte que personne ne puisse les identifier. Ce pacte de confidentialité a été le même avec les grandes fortunes.

serve un chocolat chaud. J'étais terriblement embarrassée et peu fière d'avoir pensé que rester « active » permettait de rendre la relation d'enquête moins asymétrique. À la suite de cet épisode, je me suis davantage laissé guider par les domestiques, comprenant que refuser d'entrer dans la peau d'une invitée pouvait être perçu comme une forme de mépris. Ces ajustements perpétuels ont permis pas à pas mon grand voyage entre les classes sociales.

Le métier de sociologue requiert de négocier et de débloquent des accès à des terrains de recherche délicats à mesure que nous en comprenons les codes et les logiques relationnelles. Les manières dont nous nous servons de notre propre trajectoire, de nos caractéristiques sociales ont des effets importants sur l'ouverture et le déroulé de l'enquête. Ne venant ni des classes populaires ni de la bourgeoisie intellectuelle ou fortunée, j'appartiens à cette catégorie un peu fourre-tout qu'est la « classe moyenne ». J'ai grandi dans la banlieue nord de Paris, au sud du Val-d'Oise, entre plusieurs villes qui mêlent quartiers pavillonnaires, cités HLM, grandes zones industrielles, forêts et champs²⁵. Mes parents sont propriétaires d'une maison et occupent des professions « intermédiaires » dans le paramédical : ma mère est infirmière en banlieue et mon père kinésithérapeute en libéral, dans le nord du 18^e arrondissement parisien. Scolarisée à l'école publique, j'ai côtoyé aussi bien des enfants d'ouvriers que de médecins, des enfants issus de l'immigration que des enfants sans histoire migratoire familiale, des enfants noirs que des enfants blancs, des enfants musulmans, juifs, bouddhistes, témoins de Jéhovah que des enfants catholiques et athées. J'ai aussi baigné dans cette diversité sociale, culturelle et religieuse en dehors de l'école, auprès des amis de mes parents, pour les uns maçons, garagistes et femmes de ménage immigrés portugais, italiens et espagnols, pour les autres chauffeurs routiers, infirmières, commerciaux et, plus rarement, dessinateurs industriels ou médecins, français non immigrés. Être une fille blanche, née dans une famille sans religion, sans couleur politique, sans identité revendi-

quée, m'a donné le goût des autres, que je trouvais toujours extraordinaires.

À la maison, nous avions quelques romans policiers, les romans classiques exigés par l'école, des magazines télé, beaucoup de poupées Barbie, une grande balançoire et pas mal de matériel de sport. Si mes parents sont peu familiers de la culture légitime, ils ont toujours fait preuve de curiosité et de « bonne volonté culturelle²⁶ ». Avec ma sœur, aujourd'hui éducatrice spécialisée, nous devons regarder le journal de 20 h pour nous « cultiver », nous étions abonnées à des quotidiens et des magazines pour enfants, et parfois nous allions à Paris visiter un musée. Mon père gagnait bien sa vie, ce qui nous permettait de faire beaucoup d'activités extrascolaires, de voyager loin en famille, d'aller au restaurant. Chez nous, l'école était le lieu où apprendre la culture légitime, le sport un moyen de « se dépasser²⁷ », les arts plastiques un moment pour « se détendre ». Mes parents avaient investi dans deux studios du 13^e arrondissement, que ma sœur et moi avons occupés pendant nos études. Auparavant, pour éviter le lycée de proximité qui souffrait d'une mauvaise réputation, je suis allée dans un lycée privé sous contrat de bon niveau.

Dans ce lycée du Val-d'Oise, il y avait d'autres enfants « comme moi » qui venaient de collèges publics, étaient issus de familles de ce milieu d'entre-deux, et d'autres que je percevais comme de « vrais » bourgeois riches. J'ai été choquée de n'y trouver que des élèves et des professeurs blancs. Je découvrais que l'école était la complice de la ségrégation raciale. Un autre choc fut de rencontrer pour la première fois des enfants de l'aristocratie désargentée. Je me suis notamment liée d'amitié avec la fille d'un officier militaire et d'une mère au foyer, benjamine d'une fratrie de cinq, qui vouvoyait ses parents. Elle m'a appris que le mot « rallye » ne désignait pas qu'une course automobile et m'a montré les robes à manches longues qu'elle y portait. Ces amitiés lycéennes, puis celles que j'ai ensuite nouées à l'École normale supérieure (ENS) et à Sciences Po avec la bourgeoisie culturelle m'ont appris à composer avec différents codes sociaux. Pendant

mes études supérieures en sciences sociales, je passais des heures à lire, écrire, apprendre, et à côté, je travaillais comme baby-sitter dans le 16^e arrondissement, chez une riche famille qui employait plusieurs domestiques à temps plein. Là, j'ai découvert l'existence du personnel de maison. En racontant à mes parents comment vivait cette famille, j'ai appris qu'une de leurs amies était bonne à tout faire chez les riches. Elle fait partie des personnes qui, quelques années plus tard, m'ont ouvert le terrain auprès des domestiques.

Ce voyage entre Paris et sa banlieue, entre ma famille, mes amis d'enfance et mes cercles de sociabilité étudiants puis professionnels m'a obligée à adapter en permanence ma manière d'être, de paraître, de penser, de parler, de me tenir. Pour l'enquête sociologique, cela m'a grandement aidée à naviguer dans des recoins opposés de l'espace social. Je jouais de mes titres universitaires, et du fait d'être française et blanche, pour « en imposer » face aux dominants²⁸, tout en incorporant la discrétion chère au rôle social des femmes de leur milieu, facilitée, sans doute, par mon petit gabarit²⁹. À l'inverse, je ne m'étais pas sur mes diplômes avec les domestiques, mais je partageais avec elles les histoires des amies de ma famille femmes de ménage, mon expérience de baby-sitter, et j'adoptais un langage et une attitude relâchés, les mêmes que j'emploie sans en avoir vraiment conscience lorsque je retourne en banlieue. Bien que mon statut social et mes « origines françaises » m'aient éloignée d'elles, j'étais à l'aise car je m'en sentais plus proche. On se tutoyait, on riait, elles pleuraient et je les écoutais, touchée par leurs paroles que je ressassais la nuit. J'ai construit avec certaines domestiques des complicités durables. Au fond, nous avions en commun de voyager à travers les mondes sociaux. Chez les riches, j'étais choyée, et flattée de les voir louer mon parcours académique. Mais j'avais l'impression qu'à tout moment, ils allaient me reprocher mon imposture : en se moquant de ma façon de boire un café, en découvrant que je connaissais mal l'histoire de France, ou, pour les nouveaux riches, en me dévisageant de haut en bas pour déceler la

marque de mes vêtements (sans marque...). Que ce soit face aux anciennes ou aux nouvelles fortunes, je me sentais écrasée autant que fascinée par leur richesse, leur culture, leur patrimoine, leurs pouvoirs économique et symbolique. Les riches parvenaient très bien, tout en étant très attentifs et intéressés par ma recherche, à me faire comprendre qu'ils étaient « au-dessus ». D'ailleurs, je n'ai pas vraiment gardé de liens avec eux.

Bien sûr, les compétences et les caractéristiques des sociologues ne font pas tout. Si j'ai été si bien accueillie par les patrons et les domestiques, c'est qu'ils avaient des choses à me dire et à me montrer. Mon intérêt pour la domesticité était pour eux l'opportunité de m'en présenter tous les avantages et les bons côtés. Vivre au paradis, faire une belle carrière, se faire épauler par les riches et faire partie de leur famille sont autant d'éléments qui contredisent un *a priori* : celui que les domestiques sont miséreuses, maltraitées ou manipulées par leurs patrons, et que la domesticité est archaïque. C'était en opposition à cet *a priori* auquel ils se sont parfois confrontés que les patrons et les domestiques se positionnaient face à moi. Ils semblaient faire bloc pour idéaliser leurs relations et défendre leur complémentarité. La réussite sociale des riches dépendrait des domestiques et celle des domestiques dépendrait des riches. Paradoxalement, cela renforce un autre cliché qui fait des domestiques des garde-fous de leurs patrons, comme si elles adhéraient totalement à leurs pensées et à leurs valeurs, à l'instar du majordome Stevens, héros du roman de Kazuo Ishiguro *Les Vestiges du jour*³⁰. Dans ce roman, Stevens n'ose jamais aller à l'encontre des idées de son patron, lord Darlington, au point de licencier sur ses ordres deux domestiques juives, à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Bien qu'il soit bouleversé par cet acte et critiqué par la gouvernante qui travaille avec lui, miss Kenton, il n'osera jamais dire son avis à son patron.

Le silence des domestiques fait donc partie du contrat qu'elles scellent avec leurs patrons. Il contribue à entretenir le mystère autour des privilèges des riches et de leurs manières

de vivre. L'enquête sociologique permet justement de lever ce silence sur la domination rapprochée³¹ entre patrons et domestiques, en faisant entrer dans l'intimité des grandes maisons et des beaux quartiers.

Le rêve des domestiques

« Vous me voyez bien, là ? Il y a tellement de soleil ! » Sur mon écran d'ordinateur, j'ai du mal à distinguer le visage de Marius, qui tente d'orienter au mieux son smartphone pour que je puisse le voir. Depuis le début de notre appel par Skype, mon regard scrute plutôt, en réalité, le paysage qui l'entoure. Un grand soleil, certes, mais surtout des palmiers, un parasol multicolore et, au loin, la mer. Pas n'importe laquelle : une eau turquoise que longe une étendue de sable jaune clair. « Ah oui, il fait beau où vous êtes ! » lui dis-je en anglais, sa langue de travail. Enfin installé à l'ombre du parasol, Marius me fixe et remarque, un brin ironique, que je suis en polaire, alors que lui porte un simple tee-shirt. « Vous voyez, c'est ça le mois de décembre aux Seychelles ! » plaisante-t-il.

Cela fait plus de dix ans que Marius n'a pas passé un mois de décembre froid, pluvieux ou enneigé. Il est devenu un habitué des hivers à plus de 25 degrés et des guirlandes de Noël accrochées aux balustrades des piscines extérieures, où il aime siroter du champagne « vraiment très cher ». La Nouvelle-Calédonie, l'île Maurice, Saint-Barthélemy font partie de ses dernières destinations. « Les Seychelles, c'est pas mal, mais ce n'est pas ce que je préfère », confie-t-il à la manière d'un fin connaisseur. « À force de vivre au paradis, on devient difficile ! »

Qui croirait qu'un domestique puisse dire qu'il vit au paradis ? Les propos de Marius n'ont rien d'exagéré. Immigré

roumain pauvre arrivé en France à dix-huit ans, fils d'un épicier salarié et d'une femme de ménage, il n'aurait jamais imaginé passer à cinquante-cinq ans son Noël les pieds dans l'océan Indien. Ce paradis, il ne se l'était jamais imaginé lorsqu'il enchaînait les petits boulots mal payés sur les chantiers, envoyait ses maigres économies à sa femme et dormait sous les ponts en Espagne, vivant dans la peur d'être à tout moment renvoyé en Roumanie. La première fois qu'il a vu la mer, il a à peine pu la sentir. C'était en Crète : il avait vingt-trois ans et travaillait tous les jours, sans relâche, sur le chantier d'un hôtel de luxe. À l'époque, être nourri, logé et blanchi était pour lui un privilège, malgré la fatigue, un salaire misérable et l'absence de perspectives professionnelles. Aujourd'hui, il rit d'avoir tant rêvé de se baigner dans les piscines qu'il construisait de ses mains. Ce rêve s'est pourtant réalisé. Chaque matin, Marius plonge dans la piscine ou dans l'océan Indien. Gagnant 12 000 euros par mois, parfois jusqu'à 16 000 euros avec les primes, il s'offre aussi, de temps en temps, une bouteille de champagne achetée au prix d'un Smic français. Lorsqu'il relate dans les détails son parcours et sa vie actuelle, il ne cesse de se montrer admiratif et reconnaissant envers son patron, riche P-DG du Cac 40 qu'il accompagne partout. Assistant de cet homme, Marius organise tous ses déplacements, gère ses agendas professionnel et personnel, et dirige toute une équipe de domestiques. D'une certaine façon, il a un point commun avec lui : il a le sentiment de réussir sa vie.

Le tableau que dresse Marius lors de notre première rencontre virtuelle fait écho à certaines conversations que j'ai eues au cours de mon enquête. D'autres domestiques comme lui vivent cette ascension sociale et cette vie faste. Aussi singulières soient-elles, leurs histoires mettent toutes en scène le caractère hasardeux et salutaire de l'entrée dans l'univers des riches. Ces hommes et ces femmes s'estiment chanceux d'être domestiques, décrivent un quotidien merveilleux, très attractif, qui explique en partie leur attachement à leur métier.

Vivre au paradis

À chaque nouvelle rencontre, je n'ai cessé d'entendre dans la bouche des domestiques les mots « paradis », « merveilleux », « incroyable », « rêve » ou encore « chance ». Ce n'est pas si étonnant. Face aux sociologues, beaucoup de gens brossent un portrait d'eux-mêmes valorisant et évitent de se confier sur ce qui le ternirait¹. Cette présentation de soi vise à « sauver la face » tout en préservant celle de leurs interlocuteurs, pour ne pas rompre l'interaction en cours. Cette posture constitue une manière pour les domestiques d'ordonner et de donner du sens à une vie composite, en choisissant un ton positif qui les aide à faire de nécessité vertu². Pourtant, l'insistance avec laquelle les domestiques idéalisent leurs trajectoires et leurs vies interpelle. Elle ne se réduit pas à un pur discours de façade. Au début de mon enquête, j'hésitais entre deux interprétations : soit elles ont beaucoup à cacher, soit elles vivent effectivement au « paradis ». La réponse est ambivalente.

Ce paradis, ce sont tout d'abord des lieux. Parce qu'elles servent des familles qui voyagent très régulièrement pour leur travail et leurs vacances, les domestiques naviguent plusieurs fois par an entre plusieurs pays, villes et cultures. Celles qui, comme Marius, servent des employeurs aux fortunes récentes se déplacent même de continent en continent. Ces patrons, qui occupent des postes de traders, de banquiers d'affaires, de P-DG, de cadres, de magistrats ou de marchands d'art, ont pour caractéristique d'avoir un mode de vie cosmopolite : ils vivent entre la France et un autre pays européen ou américain, et ont plusieurs propriétés dans le monde, souvent en bord de mer ou sur des îles. Les plus riches d'entre eux, multimillionnaires ou milliardaires, ont dans chacune de leur maison une ou plusieurs domestiques embauchées à l'année. C'est le cas du patron de Marius : il en emploie trois dans son appartement à New York, cinq dans sa villa sur la Côte d'Azur française, et treize dans son domaine aux Seychelles. Une fois par an, pour les fêtes de Noël, toutes les domestiques se retrouvent sur ces îles. Elles découvrent

ainsi les endroits que les riches s'approprient et privatisent, dans l'entre-soi le plus absolu. Tout en étant à leur service, les domestiques ont le privilège de pénétrer ces enclaves luxueuses devenues le bastion de familles multimillionnaires internationalisées³.

Vivre au paradis signifie donc aussi, pour les domestiques, côtoyer au quotidien des personnes qu'elles perçoivent comme au-dessus d'elles. La supériorité de leurs patrons tient à plusieurs éléments : leur richesse, leur position socio-professionnelle, la possibilité le cas échéant de vivre de leurs rentes et de leur héritage sans travailler. Mais aussi, plus largement, l'autorité qui émane de leur statut, de leurs goûts. Ces deux derniers éléments sont bien explicités par Fatou, femme française de trente-six ans mariée à un garagiste et mère de cinq enfants. Née au Mali d'un père petit commerçant et d'une mère au foyer peu fortunés, elle est arrivée en France à l'âge de treize ans. Auxiliaire de vie diplômée, elle est aujourd'hui « bonne à tout faire » dans une ville très huppée de la banlieue ouest de Paris, où je la rencontre, chez ses patrons.

— Ça fait un an bientôt que je travaille pour eux, mais c'est vrai que... j'ai un peu de mal encore à me dire que je travaille pour des gens aussi importants. Qui ont de l'argent, je veux dire, et qui ont des titres.

— *Des titres ?*

— Oui, ils sont de la noblesse, oui. Il y a un comte, tu sais, parfois il se fait appeler Monsieur le Comte, et sa femme, Madame la Comtesse. Pourtant on dirait pas, comme ça, enfin ils ont une grande maison, [...] mais dedans c'est pas... moi je pensais que ça allait être plein de... je sais pas [*elle rit*] d'or, et de... trucs qui font riches, tu vois ? Mais en fait c'est très simple, en fait. C'est... comment on dit, un style classique, oui. Mais sauf que c'est un classique qui vaut cher. Très cher, et ça je m'en suis rendu compte car déjà, Madame me disait que des objets sont très précieux et qu'il faut pas les casser, et aussi je regardais et j'ai cherché des choses sur Internet, pour voir, et j'ai vu que c'était parfois très cher. Et aussi y a

des choses rares, qu'on trouve pas ailleurs. Par exemple, tu vois, ils ont de l'argenterie qui date de... des années de... il y a très longtemps, et aussi, dessus, il y a marqué leurs initiales. Ça, ça montre que vraiment, c'est une belle famille. Bon, pour moi, c'est impressionnant. Ça me rend un peu timide.

Lorsque je discute avec Fatou, nous sommes dans le salon du grand pavillon de ses patrons, qui appartiennent à la haute noblesse française. Cela fait à peine un an qu'elle est à leur service, d'où le mélange de fascination et d'intimidation qu'elle dit ressentir. Ce jour-là, le salon est la seule pièce, en plus de la cuisine, que je visite. Faute de m'accueillir dans le petit appartement où logent ses enfants et son mari, elle me propose de la rencontrer chez ses patrons en leur absence, à condition que nous restions dans le salon, et que je ne divulgue ni leur adresse ni leur identité. Trouver un lieu et un horaire propices à échanger avec les domestiques est un défi. Elles travaillent beaucoup. Comme Fatou, les trois quarts des domestiques que j'interroge ont leur chambre dans la maison de leurs patrons, bénéficient d'un studio au sein du domaine, ou habitent dans une rue voisine. Cette proximité avec leurs employeurs réduit considérablement le temps libre des domestiques. En même temps, cela permet de gagner du temps pour l'enquête puisque les domestiques restent, de jour comme de nuit, au même endroit. Cette situation est une aubaine : en les rencontrant chez leurs patrons, j'accède à leur lieu de travail, à leur cadre de vie, et à celui des grandes fortunes. J'insiste auprès d'elles, sans parvenir à tous les coups à les convaincre de cette rencontre *in situ*. Mon objectif n'est pas de les mettre en porte à faux vis-à-vis de leurs patrons. Les domestiques les plus réticentes me proposent de discuter dans un parc, dans un café, sur les bancs d'une église, ou par téléphone. Celles dont j'ai gagné la confiance m'accueillent chez leurs patrons, en leur absence. Elles demandent la permission de me recevoir, comme l'a fait Fatou. Les plus confiantes, qui ont beaucoup d'expérience et travaillent depuis longtemps pour les mêmes

patrons, ne demandent rien. Dans tous les cas, les domestiques posent leurs limites, je respecte le secret des maisons où elles m'invitent, et je suis attentive à ce qu'elles ressentent lors de notre rencontre. Pendant qu'elle se confie, Fatou s'excuse à plusieurs reprises de ne pas pouvoir me faire visiter toute la maison. Après deux heures et demie de discussion, je n'insiste pas. Ses patrons rentrent dans une heure, elle doit se remettre au travail, et se remettre des émotions éprouvées en parlant de son quotidien.

Contrairement au patron de Marius, ceux de Fatou ont hérité d'une fortune constituée sur de nombreuses générations, qui leur permet notamment d'entretenir un grand château. Pendant l'entretien, une vieille lithographie de ce château trône au-dessus de nos têtes, au milieu d'une galerie de portraits des ancêtres de son patron. « Je crois parfois que je suis au Louvre », glisse-t-elle en plaisantant. Mine de rien, je décèle dans ses propos des indices qui montrent qu'elle s'est déjà approprié ce petit musée privé : l'expression « belle famille » vient du langage aristocratique, désignant à la fois l'esthétique, la richesse et la valeur sociale de ses patrons. Les sociologues Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot ont bien montré ce que signifie la beauté dans la noblesse : une « belle personne », un « beau quartier », une « belle chose », forment le « bon goût » des aristocrates⁴. L'argenterie, le style classique et la sobriété en font partie. Fatou s'est familiarisée à ce bon goût, qui au départ n'avait rien d'évident pour elle. Au bout d'un moment, elle admet d'ailleurs que les fauteuils, les tableaux, les lampes, ainsi que les menus, les manières de s'habiller, de parler, ou encore les amis de ses patrons ne sont pas à son goût : « On n'a pas les mêmes goûts, mais je sais que ce sont des personnes bien », résume-t-elle au sujet des voisins de ses patrons venus dîner l'avant-veille.

Les domestiques sont ainsi convaincues que le bon goût de leurs patrons est supérieur à tous les autres goûts. Cela ne signifie pas pour autant qu'elles apprécient les mêmes choses qu'eux : il est fréquent qu'elles aient des jugements

négatifs à l'égard du mobilier ou des objets d'art, ou qu'elles n'en comprennent ni la qualité esthétique ni l'utilité. Mais lorsque c'est le cas, elles pensent avoir tort. La hiérarchie que les domestiques font entre leur goût et celui de leurs patrons illustre à quel point elles adhèrent souvent malgré elles au goût des classes dominantes, un signe de violence symbolique⁵.

Enfin, vivre au paradis, c'est aussi posséder un peu de l'argent qui y circule. Toutes les domestiques n'ont pas le salaire mensuel de Marius, mais il est courant de gagner entre 2 000 et 3 500 euros quand on est *nanny*, cuisinier, chauffeur, et même « bonne à tout faire » ou lingère chevronnée. C'est plus que le salaire médian français, qui avoisine 1 790 euros. En sus, les domestiques bénéficient presque systématiquement d'avantages en nature. Là où elle travaille actuellement, Fatou gagne 2 200 euros par mois, plus une prime annuelle de 600 euros, à Noël. Elle est logée, nourrie et blanchie, toute la semaine. Un mois avant notre rencontre, ses patrons lui ont offert trois jours de vacances dans les Alpes – elle qui n'était jamais allée à la montagne. Dès qu'elle et ses enfants ont des frais médicaux, ses employeurs les prennent en charge. Ainsi a-t-elle pu envisager des soins dentaires, qu'elle avait jusqu'à présent toujours repoussés, faute de moyens. Quand ses patrons vont en vacances sans elle, ils reviennent toujours avec des petits cadeaux. Pendant l'entretien, elle en profite d'ailleurs pour ouvrir une boîte de thé vert qu'ils lui ont rapportée du Japon, contenant un *sencha* parmi les plus réputés au monde. Enfin, plusieurs fois par mois, elle reçoit des vêtements et des accessoires dont sa patronne et sa fille, âgée de vingt et un ans, veulent se séparer. Elle les range sur une étagère à part dans le placard de sa chambre. Une dizaine de chemisiers y sont pliés, à côté de trois foulards en soie superposés dans une petite boîte en tissu. Elle me les montre en les manipulant délicatement, ses précautions laissant deviner la portée émotionnelle de ces « cadeaux précieux », comme elle dit. Nombreuses sont les domestiques qui, comme elle, louent la générosité des personnes qu'elles

servent. Ces cadeaux valorisent leur travail et contribuent à entretenir un fort sentiment de reconnaissance envers ceux qui leur offrent plus qu'un salaire : une vie de rêve.

Pour Fatou, ces cadeaux traduisent d'abord la satisfaction de ses patrons, qui tiennent à la féliciter de tout ce qu'elle fait pour eux. Offrir des cadeaux aux domestiques et les faire bénéficier d'avantages en nature (dont le logement) ne sont pas propres aux très riches employeurs, ni aux domestiques françaises ; ce n'est pas non plus une tendance récente. La sociologue Judith Rollins, qui a enquêté dans les années 1980 sur les relations entre femmes de ménage noires et patronnes blanches issues des classes moyennes américaines, a souligné à quel point cette pratique est répandue⁶. Dans de nombreux contextes, les cadeaux et le logement servent même d'arguments aux patrons pour baisser le salaire des domestiques, comme a pu le constater Dominique Vidal lors de ses recherches sur les bonnes de Rio de Janeiro dans les années 2000⁷. En revanche, ce qui caractérise les avantages en nature octroyés par les multimillionnaires aux domestiques, c'est leur valeur économique et leur fréquence. Entre la prise en charge de leurs frais médicaux, de logement, de couvert et de vacances, les cadeaux reçus, leur salaire et leurs primes, les domestiques ont une situation particulièrement privilégiée sur les plans financier et matériel. Il y a de quoi rester bouche bée devant ce qu'offrent certains riches : sacs à main et bijoux de luxe, séjours dans des palaces, massages privés, opérations médicales onéreuses, sommes d'argent pour la famille des domestiques, et même, parfois, scooters et voitures. Ces dépenses sont infimes au vu de leur richesse. Mais pour les domestiques, qui profitent de ces cadeaux, les offrent à leur tour, ou parfois les revendent, cela représente beaucoup d'argent.

Vivre au paradis, ce n'est donc pas seulement voir l'argent et de belles choses, c'est aussi les avoir pour soi. C'est ce qui rend la domesticité aussi attractive quand elle consiste à servir les riches et non des classes moyennes ou des personnes pauvres. Marius a quitté son poste d'ouvrier pour être le

domestique particulier de l'investisseur de l'hôtel de luxe qu'il construisait en Crète, en échange de toute une série d'avantages. Aucun autre emploi accessible ne lui en aurait donné autant. Il y a quinze ans, Fatou a démissionné de son emploi de caissière pour entrer au service d'une grande famille vivant dans le 16^e arrondissement parisien, parce qu'on lui promettait un salaire nettement plus élevé et un logement à la fois gratuit, confortable et situé dans les beaux quartiers.

Faire une belle carrière

Quand elles racontent comment elles en sont venues à servir les riches, les domestiques confient avoir avant tout été attirées par « l'argent à se faire », comme le dit l'une d'elles. L'abondance et la diversité des gains économiques potentiels s'inscrivent plus généralement dans des carrières professionnelles tout aussi inédites. Ailleurs, les domestiques se trouvent plutôt condamnées à des postes mal payés, instables, sans possibilité d'évolution de statut, et à multiplier les allers-retours entre plusieurs secteurs professionnels. En France, les domestiques travaillent majoritairement à temps partiel, dans des emplois « en miettes », c'est-à-dire morcelés en heures de travail chez différents patrons⁸. Elles considèrent ces emplois comme transitoires, n'envisageant pas de rester domestiques toute leur vie. Dans des contextes où les postes à temps plein chez un seul patron sont plus courants et occupés par des personnes socialement défavorisées pendant une bonne partie de leur vie, les carrières n'en sont pas pour autant plus valorisantes. Par exemple, en Côte d'Ivoire, des petites filles entrent dès l'enfance au service des classes moyennes d'Abidjan, avec des perspectives professionnelles très limitées, que ce soit dans ou en dehors de la domesticité⁹. Au contraire, les domestiques des multimillionnaires ont des possibilités concrètes de promotion parfois spectaculaires. Elles peuvent monter en grade ou se spécialiser à mesure qu'elles accumulent de l'expérience.

Le cas de Violette l'illustre bien. Violette a trente-six ans, comme Fatou. Elle est française, fille d'un père ouvrier et d'une mère caissière, diplômée d'un certificat d'aptitude professionnelle (CAP) d'esthétique, et mère de deux enfants. Elle occupe la fonction de femme de chambre chez un trader et une créatrice de chapeaux dans la banlieue ouest de Paris. Nous discutons autour d'un café dans l'Oise (banlieue nord de Paris), où son mari, plombier, a d'importantes attaches familiales et amicales. Cela fait huit ans que Violette sert les riches, et elle considère qu'elle a déjà fait une belle carrière. Esthéticienne, femme de ménage puis femme de chambre, tout est allé très vite pour elle :

— Je travaillais dans l'esthétique avant, puis c'est en faisant les ongles d'une dame qui venait très souvent que la porte s'est ouverte [*rires*] ! Cette dame, elle avait un château pas loin... pas un château de la Loire, hein, mais presque [*rires*]. Elle habitait sinon à Paris. Elle m'a demandé si j'avais des attaches là-bas. Bah, à l'époque, oui, j'avais un gosse et mon mari. Elle m'a dit que je pouvais bien gagner à Paris si je venais travailler pour elle. Au début, j'ai pas compris, puis c'est là qu'elle m'a expliqué. Elle m'a proposé un deal : je venais être sa femme de ménage, chez elle, tous les jours, et elle nous aiderait à trouver un logement, pour mon mari, mon fils et moi. Et un boulot à mon mari. 2 300 euros, que c'était. Au black. Donc pas d'impôts dessus. Franchement, on n'a pas trop réfléchi. Je gagnais que dalle au salon, mon mari n'aimait plus son patron, donc on est partis... assez vite, en fait. C'était un peu l'aventure ! Je lui faisais ses ongles, tous les deux jours presque. Et elle me demandait le ménage... le repassage, aussi, tout ça. La cuisine. En fait, je faisais un peu tout.

— *Et tu es restée combien de temps chez elle ?*

— Oh, deux ans je crois bien. Tout s'est enchaîné après. Elle a déménagé dans la Loire définitivement, moi je suis restée travailler à Paris pour sa fille. Là, je dirigeais une autre femme de ménage. [...] Je me suis fait connaître dans le quartier. J'ai bossé après pour sa cousine, car la fille est partie sur la Côte d'Azur... j'étais sa femme de chambre. [...] Depuis, je suis restée femme de chambre

chez les autres patronnes où j'ai bossé. Elles aiment mon travail, je bosse bien et beaucoup. Bientôt, je serai gouvernante, peut-être !

Aujourd'hui, Violette gagne 5 600 euros par mois, hors primes. Elle travaille en équipe avec une bonne à tout faire, une cuisinière et un chauffeur, qu'elle dirige. Elle espère pouvoir un jour devenir gouvernante, l'un des plus hauts postes dans la hiérarchie des domestiques. Elle a déjà des pistes : entrer au service d'un couple d'amis de ses patrons sur la Côte d'Azur, qui lui a proposé, quelques mois avant notre entretien, de devenir gouvernante à la tête d'une équipe de neuf domestiques. Cette offre d'embauche révèle l'une des conditions de mobilité professionnelle des domestiques : avoir du réseau. En huit ans de service auprès des multimillionnaires, Violette a un carnet d'adresses bien rempli : du concierge de l'école privée de ses deux enfants au dirigeant d'un gros yacht-club sur la Côte, en passant par le fleuriste attitré de ses patrons ou encore leurs amis gestionnaires de fonds, marchands d'art, P-DG et artistes. Le capital relationnel accumulé dans les mondes de la richesse offre aux domestiques la possibilité de décrocher des postes plus haut placés et mieux payés que les précédents. À chaque fois qu'elle a changé de patrons, Violette a ainsi gravi les échelons, et son ascension professionnelle s'est accompagnée de salaires et de compensations en nature toujours plus avantageux.

L'existence de postes hiérarchisés et spécialisés chez les riches permet d'envisager une carrière. Un sixième des domestiques que j'ai rencontrées sont seules à servir leurs patrons, c'est-à-dire polyvalentes. Les autres domestiques travaillent en équipe au sein d'une même maison : près de 70 % d'entre elles ont entre une et six collègues. Les 30 % restantes ont entre sept et plusieurs dizaines de collègues. Cette domesticité multiple explique une division du travail qui s'accroît à mesure que le nombre de domestiques augmente. Quand certaines domestiques commencent leur carrière en étant polyvalentes et souvent assignées au ménage, d'autres la

commencent en étant spécialistes d'une tâche bien précise. La plupart du temps, elles se perfectionnent et développent des compétences très recherchées dans un domaine, au point de faire une carrière de chauffeur privé, de *nanny* ou encore de cuisinier, par exemple.

La première fois que je discute longuement avec Solal, cuisinier particulier, je suis frappée par son parcours et la réputation qu'il a acquise dans l'arrondissement parisien bourgeois où il travaille. Je le croise dans la cour d'un hôtel particulier où je viens de faire un entretien avec sa patronne ; il me propose de l'accompagner en cuisine pendant ses préparatifs, et nous voilà lancés dans une conversation de plus de trois heures. Solal a trente-quatre ans, est né en Israël et vit en France depuis l'âge de huit ans. Ses parents, charcutiers de métier, ont ouvert à leur arrivée en France une épicerie casher en banlieue nord parisienne, dans laquelle Solal travaillait les week-ends lorsqu'il était lycéen. Aujourd'hui, il fait la cuisine depuis douze ans dans l'hôtel particulier : il a commencé commis, avant de devenir le chef d'une brigade de quatre cuisiniers. Il se décrit comme un simple pizzaiolo qui a eu la chance, un jour, d'être embauché chez ces très riches aristocrates anglais, propriétaires de plusieurs grands domaines viticoles en France et au Royaume-Uni. L'un de ses amis de l'époque était le chauffeur d'une famille voisine. C'est lui qui a introduit Solal auprès du majordome de ses actuels patrons. Là encore, on mesure la force du réseau des domestiques déjà en poste, qui peut directement bénéficier à leur entourage. Solal a déjà, à son tour, recruté un commis de cuisine. Plus tard, il envisage de diriger une brigade encore plus grande : fort de sa réputation dans le quartier, il pense réussir à convaincre ses patrons d'« aller encore un cran au-dessus », comme il dit. Il espère compter sur le mariage de leur petite-fille pour leur montrer ce dont il serait capable avec une équipe plus nombreuse.

À force de rencontrer des aristocrates dans le quartier de cet hôtel particulier, je me rends compte qu'ils connaissent

tous Solal, la plupart d'entre eux ayant déjà partagé la table de ses patrons. Leurs domestiques aussi le connaissent toutes. Il incarne à leurs yeux un idéal de carrière et d'ascension sociale. Pour mettre en avant les nombreux avantages à servir les riches, les domestiques érigent souvent la carrière de l'une d'elles en modèle. Les récits sur ces modèles circulent dans un périmètre circonscrit – quartier, immeuble, ville, voire région –, sont racontés à toutes les nouvelles entrantes et contribuent à l'*illusio* de la domesticité^a, qui explique pourquoi ces domestiques ont de grandes chances d'« être pris[es] au jeu, pris[es] par le jeu, [et] de croire que le jeu en vaut la chandelle¹⁰ ». Ce jeu, dans la domesticité, repose sur plusieurs règles et gains, dont il sera question au fil des chapitres suivants. Faire une belle carrière est l'un de ces gains, et nourrit nombre de fantasmes, y compris chez des personnes diplômées déjà installées dans une voie professionnelle stable et bien payée. Parmi les cuisiniers particuliers, il y a en effet d'anciens serveurs et cuisiniers de restaurants gastronomiques, d'anciens traiteurs et pâtisseries, diplômés de CAP ou d'écoles de cuisine. Ceux-ci trouvent non seulement un intérêt économique à devenir le cuisinier des riches – ils gagnent mieux –, mais aussi un certain prestige. Leurs compétences sont louées et reconnues par des personnes qui incarnent à leurs yeux le raffinement, auquel leur cuisine contribue directement. On comprend que la domesticité constitue une voie de promotion pour les professionnels d'autres secteurs, qui par ce biais valident leurs compétences grâce à l'approbation des riches. Dans le même temps, ces professionnels contribuent à renforcer l'excellence sociale des riches.

La domesticité alimente aussi de vives aspirations chez les personnes diplômées, qui entrent directement dans la domesticité sur des postes de majordome, assistant personnel ou gouvernante. Parmi les domestiques que j'ai rencontrées, près

a. Pierre Bourdieu forge le concept d'*illusio* à partir de l'exemple des univers artistique et intellectuel, où ce qui pousse à jouer le jeu est plus symbolique que matériel (être connu et reconnu, défendre des valeurs).

de la moitié ont un diplôme, qui s'échelonne du CAP au bac + 5. Sur l'ensemble, presque un quart ont un diplôme de niveaux bac + 3 ou bac + 5, obtenu dans les filières de l'hôtellerie et de la restauration, du management et du commerce, et de l'enfance, essentiellement. Cela peut paraître étonnant quand on sait que moins d'une personne sur dix a un diplôme supérieur au baccalauréat dans le secteur des services à la personne en France¹¹. L'univers des multimillionnaires concentre donc des domestiques plutôt diplômées, qui envisagent d'entrer à leur service avec l'espoir de faire une plus belle carrière qu'ailleurs.

Cette *illusio* de la domesticité est tout particulièrement marquée chez les domestiques issues des classes populaires immigrées. Elle alimente les illusions et le rêve d'ascension sociale qu'est censée promettre la migration vers un pays riche¹². Lorsqu'elles racontent leurs parcours, ces domestiques soulignent leur fierté de prendre leur revanche sociale sur le dur labeur que leurs parents ont dû endurer. À demi-mot, elles déplorent le racisme structurel de la France, en prenant le contre-pied du stéréotype de l'immigrée « bonne à rien » qui ne veut pas travailler¹³ : nées hors de France ou de parents immigrés, non blanches pour la plupart, elles ont des trajectoires qui sont l'illustration de leurs efforts, reconnus et consacrés par les riches.

« Mes patrons me grandissent »

Une carrière au service des riches s'avère d'autant plus attractive qu'elle promet de se faire chez des patrons aisés, susceptibles d'aider leurs domestiques à s'élever. À maintes reprises, Marius se montre reconnaissant envers ses patrons pour lui avoir transmis des connaissances, des savoir-faire et des savoir-être qu'il n'aurait jamais appris autrement : parler un anglais quasi parfait, savoir se vêtir en fonction des circonstances, adopter une démarche, des regards appropriés et des manières élégantes, et surtout, épargner et placer son argent. Aujourd'hui, il est propriétaire de plusieurs biens immobiliers,

dont un appartement à New York, qu'il habite avec sa femme. Il l'a acheté sur les conseils de son patron, qui a fait des visites avec lui et en a négocié le prix avec un ami directeur d'une agence immobilière. Marius a pu ainsi bénéficier de l'entregent de son patron et se familiariser avec des enjeux bien connus des grandes fortunes : gérer son argent, optimiser ses gains, faire des achats judicieux, économiser, autant d'éléments constitutifs d'un style de vie que les domestiques apprennent de leurs riches employeurs¹⁴. Elles s'inspirent de ce que font leurs patrons et leur demandent des conseils, même si leurs ressources sont bien sûr moins importantes.

Je me souviens d'une phrase prononcée par Solal lorsque nous discutons dans sa cuisine : « Mes patrons me grandissent. » Elle exprime ce que ressentent beaucoup de domestiques en côtoyant au quotidien des multimillionnaires. En leur servant à manger, elles découvrent de nouveaux aliments, de nouveaux plats et des règles nutritionnelles. En repassant leurs vêtements, en les aidant à s'habiller, en touchant les tissus soyeux des nappes et des draps, en détachant les broderies, les domestiques apprennent à reconnaître les matières de qualité et à repérer ce qui relève du bon goût. En observant comment leurs patrons interagissent avec les autres, les expressions de leur visage, les façons dont ils saluent, comment ils s'assoient, les domestiques apprennent tout un tas de codes sociaux qui leur permettent à leur tour d'être à l'aise dans les événements mondains. En les accompagnant à des expositions, à des concerts, en leur commandant des livres, en les abonnant à la newsletter de l'opéra, en dépoussiérant leurs tableaux, statuts et vitrines, elles accèdent aux cultures historique et artistique dominantes. Les domestiques acquièrent aussi des connaissances poussées dans certains domaines distinctifs, en fonction des métiers de leurs patrons : le déroulé d'une opération de chirurgie esthétique ou d'une audience, les négociations d'un projet urbanistique ou d'un plan de licenciement, la préparation d'un défilé de mode ou de l'inauguration d'une fondation. Elles vivent *par procuration* la vie professionnelle de leurs

patrons et s'en imprègnent, à tel point qu'elles ont l'impression de travailler un peu *avec* eux, et non plus *pour* eux. Cela provoque parfois quelques confusions en entretien, comme lorsque je questionne Filipa sur ce qu'elle était en train de faire avant de me rejoindre :

— *Il n'y a pas de problème pour le retard... Tu étais très occupée ?*

— Oui ! Nous étions en train de choisir la première de couverture... choix difficile ! Les photos étaient trop bien, on avait du mal à se décider.

— *La première de couverture ?*

— Oui ! Le livre sort dans quelques semaines et ce n'est pas toujours... toujours pas décidé.

— *Mais toi, tu as choisi aussi avec ta patronne ?*

— Oui ! Je lui tends les photos, et elle me dit si elle aime ou pas, je les classe comme ça, et tout est ensuite organisé dans les dossiers avant qu'elle parte. Mais ce matin c'était long car on aimait tout !

Le livre dont parle Filipa est un recueil de poèmes contemporains qui va être publié par la maison d'édition où travaille sa patronne. Filipa est bonne à tout faire. Elle est argentine, âgée de quarante-six ans, divorcée et mère de trois enfants. Son père, aujourd'hui décédé, était teinturier, et sa mère, bien qu'âgée, travaille toujours comme lingère chez des particuliers en Argentine. Filipa répond ici à ma première question en français alors que j'entre en contact avec elle en espagnol. Je poursuis alors en français, avant de revenir à l'espagnol pour lui demander si elle a choisi la photographie avec sa patronne. J'ai naïvement pensé qu'elle avait confondu les pronoms « nous », « on », « elle » et « je », avant de me rendre compte que, même dans sa langue maternelle, elle s'associe au choix de sa patronne. Cette utilisation du « nous » et du « on » est très fréquente dans les propos des domestiques, qui associent régulièrement leurs pensées et leurs actions à celles de leurs patrons. Filipa, dont la patronne est directrice artistique, a aujourd'hui une culture encyclopédique de l'histoire de la photographie et de l'édition. En

cinq ans de service pour cette femme très cultivée, elle a trié tous ses dossiers et archivé beaucoup d'anciennes éditions de livres ainsi que des photographies. Elle a passé des heures à lire des ouvrages de l'immense bibliothèque de son bureau, lorsqu'elle l'attendait pendant une réunion, une cérémonie de lancement ou une séance de dédicace. Elle n'a en revanche jamais son mot à dire sur les décisions à prendre. La sélection de la photographie est un exemple parmi d'autres où son avis n'a pas été sollicité : chacune reste à sa place dans cette relation asymétrique. Au point que Filipa vit le choix de sa patronne comme son propre choix : le « on » prend alors tout son sens lorsqu'elle me dit : « De toute façon on a les mêmes goûts, elle et moi. »

Pendant l'enquête, les domestiques louent la générosité de leurs patrons. Cela fait partie de leur rôle : elles sont là pour montrer que leurs patrons sont des gens bien. Mais, aussi débordante soit-elle dans leurs propos, cette générosité se trouve ainsi encadrée par des règles plus ou moins explicites, qui maintiennent des frontières, des limites à ne pas franchir. La patronne de Filipa ne lui a jamais explicitement interdit de donner son avis sur les photographies à mettre en première de couverture, mais Filipa sait par avance qu'elle ne doit pas le lui dire, qu'elle doit se contenter d'écouter, de contempler, d'absorber et d'approuver tout ce que lui dit et lui transmet sa patronne. Les rapports entre patron et domestique ne se résument pas à une relation professionnelle classique. Ils sont à mi-chemin entre ceux d'un professeur avec ses élèves, et ceux d'un parent avec ses enfants. Ils comportent une dimension socialisatrice, qui nourrit un autre aspect de l'*illusio* : faire partie d'une même famille, à défaut d'être du même monde. En entrant au service des riches, les domestiques s'entendent dire qu'elles sont des membres de la famille. L'argent qu'elles gagnent, les cadeaux qu'elles reçoivent, la chambre dont elles disposent, les livres qu'elles lisent, la musique qu'elles écoutent, l'art de dresser la table et la manière de s'habiller pour faire le service d'un dîner mondain émanent des comportements paternalistes de

leurs patrons. Être prises sous leur aile alimente des rêves qui expliquent l'émotion avec laquelle elles se sentent redevables de leurs patrons. De leur côté, les patrons entretiennent assidûment leur rôle de passeurs ou de conseillers, que ce soit en matière d'argent, de codes, de valeurs ou de goûts. Ce rôle est particulièrement marqué chez les aristocrates. Leurs ancêtres, leurs grands-parents, leurs parents, et eux-mêmes ont grandi avec des domestiques, qui ont toujours fait partie de leur vie et de leur famille. Ils sont donc investis d'une mission : les traiter presque comme leurs propres enfants. Ce n'est pas pour rien que les domestiques, comme Solal, se sentent « grandies » par leurs patrons.

Durant mon enquête, j'ai rencontré de nombreux patrons affirmant que leur domestique est « comme leur propre fille (ou fils) ». L'inclusion de la domestique dans la famille est ce sur quoi ils insistent le plus. Ils devancent parfois mes questions, comme dans cet extrait d'email envoyé par Françoise, aristocrate âgée de quatre-vingt-neuf ans, en réponse à une demande d'entretien :

Je suis avec grand plaisir à votre disposition pour vos recherches. Les domestiques sont notre héritage, ils sont notre famille. J'ai toujours eu des relations très proches avec mes gouvernantes. Je serais ravie de partager cela avec vous.

Quelques jours après cet email, je rencontre Françoise dans son appartement parisien. Nous passons l'après-midi à discuter de son enfance, puis de son mariage avec un officier militaire, de ses déménagements, de ses vacances et de ses enfants. Françoise était mère au foyer, mais a travaillé pendant quelques années comme secrétaire médicale dans le cabinet de son cousin médecin libéral. Une parenthèse dans sa vie de femme qui a été encouragée par son époux malgré les critiques des autres femmes de son milieu. Françoise voulait se sentir utile et connaître le monde du travail. Elle a pu travailler grâce aux deux domestiques qui la relayaient auprès de ses enfants en son absence. « Comme ma mère, j'ai

toujours été aidée chez moi. » Elle me montre des clichés où sont alignées, autour de sa mère, les onze domestiques qui travaillaient dans le château de ses parents. Pour chacune, Françoise se souvient d'anecdotes. Il y avait Martine, la cuisinière, qui lui donnait en cachette des madeleines lorsqu'elles étaient tout juste sorties du four. Il y avait Alphonse, le jardinier, qui avait construit, pour elle et ses deux frères, une petite cabane, au fond du jardin. Ou encore Souleyman, l'un des chauffeurs de son père, qui l'emmenait de temps en temps à l'école, les jours de pluie. Pendant qu'elle tourne les pages de l'album et que je prends dans sa bibliothèque les livres qu'elle m'indique, Oxana, sa gouvernante, nous sert le thé et vient régulièrement nous demander si nous avons besoin de quelque chose. À chaque fois, Françoise lui répond par un « Non merci, ma fille ».

Après trente-trois ans de vie commune, Françoise considère Oxana, cinquante-neuf ans, comme sa propre fille. « On a trente ans d'écart, donc ça aurait pu être ma fille ! » Françoise me raconte comment elle lui a appris le français, à une époque où Oxana ne parlait que le russe. Elle dit lui avoir sauvé la vie : pour échapper à un mariage forcé, Oxana a fui la Russie et s'est réfugiée dans l'église que fréquentait Françoise. D'abord recueillie par le curé, c'est Françoise qui l'a ensuite hébergée en échange de services. Elle lui a toujours payé ses vêtements, les consultations chez le médecin, et l'emmenait en vacances avec elle. Lorsqu'elle me raconte des anecdotes de leurs trois décennies de vie commune, Françoise répète aimer Oxana à la fois comme sa fille et comme sa mère. C'est « donnant-donnant », dit-elle. Petite, des domestiques se sont occupées d'elle, et plus tard, elle s'est occupée de ses propres domestiques. Aujourd'hui, à nouveau, Oxana s'occupe d'elle : Françoise a moins d'énergie pour l'instruire et pour lui offrir des « cadeaux par milliers », mais elle sait déjà qu'à sa mort, Oxana ira servir son fils et ses petits-enfants. Ils prendront en charge Oxana, et lui assureront une « retraite apaisée ».

Ce genre d'anecdotes n'est pas nouveau. En France, autour des années 1900, de nombreuses petites bonnes des campagnes

se rendaient à Paris dans l'espoir d'entrer au service d'une famille qui pourrait en échange les éduquer et prendre soin d'elles¹⁵. Aujourd'hui, bien que les dynamiques migratoires aient changé, la prise en charge de domestiques considérées comme vulnérables et peu éduquées par les patronnes est toujours la norme. Les discours et les pratiques maternalistes ont vocation à inclure les domestiques dans la famille, en les soignant et en les éduquant, comme si elles étaient des enfants qu'il fallait éveiller, accompagner, soutenir. En contrepartie – obligatoire, ce qui rend aussi cet échange très inégal –, les domestiques doivent prendre soin de leurs patrons, les servir et assouvir leurs désirs. Ce que raconte Françoise renvoie à une logique de don et de contre-don très courante dans l'univers de la domesticité et, plus largement, dans les services et les soins professionnels à domicile¹⁶. Elle scelle un contrat, à la fois oral et moral, asymétrique mais comportant des obligations de soins mutuelles.

Dire que les domestiques sont des membres de la famille, montrer qu'on leur sauve la vie et qu'on est responsables de leur bonheur autorisent les riches à se faire servir et à exercer leur domination. Cela participe à l'*illusio* de la domesticité : l'asymétrie entre patrons et domestiques est compensée, et souvent masquée, par le fait que les patrons parlent et agissent comme des bienfaiteurs. C'est une forme de violence symbolique¹⁷. Oxana n'est pas forcée, par la violence physique, à servir pendant toute sa vie Françoise et sa famille, mais elle est tacitement obligée de le faire car Françoise affirme qu'elle lui a sauvé la vie. Les multimillionnaires parviennent ainsi, de façon subtile et invisible, à rendre leurs domestiques redevables.

Ce que veulent les riches

Paris, un après-midi de juillet. Bruno interpelle Joseph, serveur au Jockey Club. Il lui commande un thé et un jus de fruits, puis s'enfonce dans son fauteuil. « Vous voyez, ici, c'est comme à la maison, on est bien servi. C'est comme ça, chez nous », me dit-il d'un air satisfait. Le « nous » inclut les autres membres de ce cercle mondain très sélectif^a, et plus généralement ceux qui, comme Bruno, appartiennent à l'aristocratie française. Celui-ci m'a proposé de le rencontrer dans ce lieu, afin que je comprenne « ce qui fait l'héritage et l'essence de l'aristocratie ». Nous discutons dans l'un des salons réservés aux invités, et auquel les femmes ont accès. Pour être membre du Jockey Club, il faut non seulement être aristocrate, mais aussi un homme. Même les serveurs que je croise sont des hommes. Pour Bruno, c'est un gage de qualité et de sérieux. Il se rend plusieurs fois par mois dans l'immeuble qui héberge le club, situé tout près des Champs-Élysées, pour « entretenir de bonnes relations ». Il aime y discuter de « choses importantes », mais aussi s'y détendre. Le service qu'il reçoit y contribue beaucoup, car il incarne selon lui la « culture aristocratique ». Les serveurs comme Joseph sont à la fois discrets et aux petits soins, polis et propres sur eux, élégants dans leurs manières de parler et de faire. « Il faut que tout cela perdure », dit Bruno en inclinant la tête

a. En 2015, le Jockey Club regroupe 1 224 personnes, dont 1 023 permanents (chiffres inscrits sur l'annuaire de cette année).

pour remercier Joseph qui dépose les boissons devant nous. « C'est un beau lieu, n'est-ce pas Joseph ? » lui lance-t-il. Sans attendre sa réponse, il poursuit : « Joseph nous aime beaucoup, et on aimerait tous avoir Joseph rien que pour nous ! »

Chez Bruno, c'est Maza, la cinquantaine, immigrée espagnole issue d'une famille « plutôt pauvre », selon lui, arrivée en France à sa majorité, qui fait le service depuis quinze ans. Elle fait aussi son ménage, ses courses, cuisine pour lui, repasse ses chemises, passe des commandes et parfois trie ses dossiers d'ingénieur automobile. Elle dispose d'une chambre chez lui. Bruno n'a ni femme ni enfants, alors, « il faut bien que quelqu'un assure et me tienne compagnie ! » plaisante-il, un jour où nous nous retrouvons cette fois-ci dans son appartement du 13^e arrondissement parisien, hérité de son grand-père. Bruno travaille toute la journée, parfois les week-ends, et il retrouve souvent des amis ou des collègues le soir pour boire un verre ou dîner. Il ne voit pas comment il pourrait entretenir sa maison et se faire à manger avec cet agenda si chargé. Et puis, Bruno a grandi entouré de domestiques pendant son enfance. Depuis, il a toujours eu quelqu'un à son service. « C'est comme ça, chez nous », répète-t-il à plusieurs reprises. Au Jockey Club comme chez lui, à ses yeux, se faire servir va de soi. D'ailleurs, il est attristé de voir que certains membres n'ont plus les moyens financiers de le faire, ou renoncent pour diverses raisons à ce qu'il estime être pourtant un art de vivre propre à la « culture aristocratique ». Millionnaire par ses multiples héritages familiaux, lui tient à son standing de vie. Je lui demande s'il pourrait se passer de Maza. Surpris, il réfléchit quelques secondes, et répond d'un ton à la fois assuré et étonné : « Ah non, c'est impossible, ça ! Et pourquoi je m'en séparerais ? »

Un « besoin » de domestiques

Dès le début du xx^e siècle en France, et de façon plus marquée dans l'entre-deux-guerres, le nombre de familles qui emploient des domestiques à temps plein décroît fortement¹, ce qui n'empêche qu'aujourd'hui, un petit noyau de personnes très fortunées ait à leur service une ou plusieurs domestiques. Parmi elles, certaines disposent d'une richesse transmise génération après génération, comme Bruno. En effet, malgré le désargentement de l'aristocratie, une partie détient encore beaucoup d'argent². D'autres en ont accumulé plus récemment, par exemple en occupant des positions professionnelles très rémunératrices dans le commerce et les finances³. Comme Bruno, les multimillionnaires que j'ai rencontrés n'envisagent pas leur vie sans domestiques. Les aristocrates érigent l'emploi de domestiques au rang de culture, et les nouvelles fortunes le présentent comme un service bien mérité et indispensable.

Incontestablement, c'est leur très grande richesse qui leur confère à tous le privilège d'avoir des domestiques. Les riches en sont pertinemment conscients. Mais pour eux, se faire servir relève d'un besoin, et non pas d'un confort. La première fois qu'un multimillionnaire m'explique qu'il a vraiment besoin de domestiques et que ce n'est pas un caprice, j'y vois de l'ironie. Comment prendre au sérieux un tel besoin, alors que la majorité des Français vivent sans domestiques ? D'ailleurs, si les historiens ont qualifié la domesticité des nobles de domesticité d'apparat, c'est bien pour souligner avant tout qu'elle est comparable à un ornement, et donc, au fond, qu'elle est un accessoire parmi tant d'autres qui leur sert surtout à briller en société⁴. Avoir une aide à domicile lorsqu'on est âgé, handicapé, dépendant des autres, est facilement compréhensible⁵. En revanche, le regard sociologique met à distance l'évidence qui se dégage du fait d'être servi par plusieurs domestiques quand on est physiquement et mentalement apte à faire soi-même toutes les tâches auxquelles elles sont préposées.

La récurrence du mot « besoin » dans la bouche des riches interpelle. Que veulent-ils dire ? Je prends réellement conscience

que se joue là quelque chose d'important pour eux le jour où j'entends Margaret et Philippe, un couple d'ingénieurs français issus de deux familles aristocrates parisiennes très fortunées, échanger sur le recrutement d'une nouvelle *nanny* pour leurs quatre enfants. Je travaille alors comme aide cuisinière et baby-sitter à temps partiel chez eux, avec leurs deux autres domestiques employées à temps plein, Manon, femme de ménage et lingère, et Patrick, chauffeur. J'avais postulé à cet emploi sans préciser qu'il me servirait à enquêter *in situ* chez eux, tout en leur présentant ma recherche sur le personnel de maison lors de l'entretien d'embauche. J'étais, aux yeux de tous, une étudiante qui voulait gagner de l'argent. Mais je souhaitais conduire des entretiens enregistrés, et surtout enquêter à découvert pour utiliser leurs propos et mes observations avec leur consentement. Margaret, Philippe, Manon, Patrick et les enfants ont accueilli avec un mélange d'amusement et de méfiance ce projet. Ils ont posé leurs conditions d'anonymat et de confidentialité, et se sont prêtés au jeu. Ce jour-là, donc, Margaret est tiraillée : elle veut employer une *nanny* à temps plein pour assurer les mêmes tâches que les miennes lorsque je ne suis pas là, afin que ses enfants aient en continu quelqu'un pour s'occuper d'eux au retour de l'école et les week-ends. Mais, d'un autre côté, elle n'a pas l'énergie de rechercher la « perle rare », et se plaint à son époux d'avoir sans cesse « trop de monde dans [ses] pattes ». Ses hésitations sont ponctuées de brefs moments où elle finit par se résigner à une obligation : celle d'offrir le meilleur à ses enfants, et de perpétuer ce que sa mère a toujours fait, c'est-à-dire embaucher des *nannies* pour s'occuper de Margaret et de ses frères. Le « il le faut » qu'elle répète sans cesse devant son mari, passif devant ses doutes, résonne comme une injonction la remettant dans le droit chemin.

Ce « il le faut » me renvoie, quant à moi, à ce que j'ai trouvé dans les archives d'un mouvement chrétien, l'Action catholique des indépendants (ACI), auquel appartenaient autour des années 1960 des femmes et des hommes issus de la bourgeoisie et de l'aristocratie françaises. Dans l'un des cartons d'archives conservées au Centre national des archives

de l'Église française (CNAEF) se trouve un rapport d'enquête réalisé à cette période sur les biens des membres du mouvement. Dans la catégorie « biens matériels de confort domestique », on trouve le « service de personnel de maison », ainsi que la note suivante : « Il existe un certain esclavage du milieu qui entraîne à donner de grandes réceptions masquant une vie quotidienne très rétrécie⁶. » À l'époque, certains aristocrates membres du mouvement, gardent des domestiques par crainte de ne pas être à la hauteur de leur statut social, malgré leur relatif appauvrissement. Cette obligation de maintenir son rang est toujours d'actualité⁷. Chez les riches que je rencontre, au contraire, point de manque d'argent. Parfois, les femmes se lassent, comme Margaret, d'avoir trop de personnes chez elles. Mais, très vite, elles ressentent, comme elle, le besoin et l'obligation de se faire servir.

Un rang à tenir

« La pauvreté commence, pourrait-on dire, là où on ne trouve pas de bonne », écrit l'historienne Anne Martin-Fugier à propos de la domesticité à Paris en 1900. En 1852, les domestiques y représentaient un quatorzième de la population active, soit une domestique pour trois ouvriers⁸. Presque tout le monde avait une bonne chez soi, à part les ouvriers, les employés et les artistes sans argent. Il n'y avait pas besoin d'être très riche pour disposer d'une bonne à la fin du XIX^e siècle, car cela ne coûtait pas cher. Aujourd'hui, c'est l'inverse. La fracture sociale et économique est évidente entre ceux qui peuvent s'offrir les services de domestiques et le reste de la population qui ne peut pas se le permettre. Avoir des domestiques sépare d'emblée les riches des autres. Avec ses domestiques, Margaret perpétue l'héritage et la tradition de sa famille : son nom, son statut social, son art de vivre, ses privilèges. Elle espère que ses filles et ses fils seront eux aussi « entourés par du bon personnel ». C'est sa propre mère qui l'a d'ailleurs aidée à recruter ses premières domestiques, il y a plus de vingt ans. Une fois, alors qu'elle rentre plus tôt que prévu

du travail, elle me raconte un peu son enfance, en sirotant une tasse de thé pendant que je prépare le dîner. Quand elle avait dix ans, sa mère avait recruté un chauffeur. Margaret se faisait accompagner en voiture décapotable à l'école, et tous les regards se portaient sur elle. Elle s'en souvient encore : « Tous les enfants étaient de bonne famille, mais leurs parents n'avaient pas tous les moyens d'avoir un chauffeur. » Il fallait « préserver une certaine réputation ». C'est cette réputation qu'elle s'attache toujours à entretenir. Renoncer au chauffeur, ce serait décevoir ses parents, qui ont tout fait jusqu'à présent pour qu'elle ait le même standing de vie qu'eux.

Pour les aristocrates comme Margaret et Bruno, avoir des domestiques signifie donc ne pas déchoir et affirmer son appartenance à la « culture aristocratique ». Pour les riches dont la fortune est plus récente, les enjeux sont un peu différents : avoir des domestiques fait partie de tout l'attirail pour être légitimes auprès des autres millionnaires, montrer que l'on connaît les codes. Avant de maintenir un statut social, les nouveaux riches doivent y accéder. C'est ce que racontent Karim et Katy. Le couple vit dans un hôtel particulier au centre de Londres, avec ses deux enfants. Trois domestiques employées à temps plein travaillent pour eux : une bonne à tout faire et un chauffeur, qui sont tous les deux d'origine marocaine et approchent la quarantaine, et une *nanny* britannique de vingt-cinq ans, formée dans une *Nanny School* londonienne. Karim est trader et sa femme cadre commerciale dans une grande multinationale. Katy est née dans le nord de l'Angleterre de parents ouvriers, et n'a pas grandi avec des domestiques. Karim, lui, est né de parents commerçants à Agadir, et sa famille, bien que peu aisée, a toujours eu à son service une bonne, une petite cousine qui leur faisait le ménage et la cuisine en contrepartie d'être logée, nourrie et éduquée. Karim et Katy se sont rencontrés pendant leurs études, à l'université d'Oxford. Lors de leur premier emménagement ensemble, ils ont employé une femme de ménage quelques heures par semaine. Puis, en déménageant suite à leur mariage dans un quartier chic de Londres, ils ont

décidé de recruter des domestiques à temps plein. Comme leurs voisins.

— *Katy* : C'est vrai qu'en arrivant dans le quartier, c'était étrange de voir que tout le monde, vraiment tout le monde, avait au moins quelqu'un, une femme, qui venait tous les jours du matin au soir, ou qui dormait chez eux, pour faire... le ménage, le repassage, la cuisine, les aider pour des petits travaux divers... Je les voyais, moi, dans le parc de la résidence, lors de leurs pauses, toutes réunies, et j'ai assez vite compris que ce n'était pas mes voisines propriétaires, mais les bonnes de mes voisins !

— *Karim* : Oui... J'étais moins surpris que Katy, je pense. Au Maroc, c'est fréquent d'avoir une bonne. Moi-même j'en avais une comme je le disais, alors que mes parents n'étaient pas non plus... aussi riches que tous nos amis, ni même que nous, loin de là. Mais, là-bas, ça se fait comme ça, au pays.

— *Katy* : Oui, toi Karim, ça te faisait moins étrange que moi...

— *Karim* : Déjà, quand on avait Jenny [leur ancienne femme de ménage] je voyais que Katy était un peu... bouleversée, parce que bon, elle ne savait pas trop comment faire. Pour moi, c'était plus normal. Par contre, quand on est arrivés dans le quartier, bon, là, je me suis dit : ok, va falloir qu'on assure niveau... staff, comme ils disent ici.

— *Qu'on « assure » ?*

— *Karim* : Carrément. Qu'on soit à la hauteur. Tu sais, quand tu appartiens à un certain monde, en l'occurrence pour nous au monde de la finance, du commerce, du business, quoi, tout ça, tu dois avoir du personnel, c'est... comme ça, c'est le standing, il faut habiter dans une résidence privée chère, avec des gardiens, il faut... que tes gosses aillent dans l'école la plus chic et privée de Londres, que tu manges... je sais pas, de la salade qui vient du Pérou ou je ne sais pas quoi [...].

— *Katy* : Moi, j'ai surtout senti que je n'avais pas le choix, que c'était une forme de pression... les autres femmes, mes voisines, qui sont maintenant mes amies, et mes collègues, me demandaient si ma... ma domestique était bien, si elle faisait bien son travail, quelles vacances j'allais lui offrir...

donc si tu n'es pas dedans, tu ne peux pas participer à ces conversations, tu es...

— *Karim* : Désocialisé.

— *Katy* : Oui, c'est ça !

— *Karim* : Puis, clairement, on doute de ta réussite.

Pour Katy et Karim, il n'est pas question que leurs amis (banquiers, traders, cadres du privé, avocats et médecins) doutent de leur fortune. Les domestiques font partie du « package », comme dit plus tard en riant Karim. Katy confie avoir du mal à s'habituer à leur présence. Mais peu importe, pour eux, ils ne pensent pas vraiment avoir le choix. Sinon, quoi dire lorsque leurs amis parlent des problèmes qu'ils ont avec leurs domestiques ? Comment montrer qu'on est respectable si on n'est soi-même pas capable de se faire servir ni respecter ?

Pour faire partie des riches, il faut donc avoir des domestiques. Mais la domesticité clive et classe. Elle sépare les grandes fortunes des autres, et distingue aussi les grandes fortunes entre elles. « C'est comme les bagnoles. T'as celles qu'il faut avoir, au minimum. T'as les gros, les beaux modèles, qui là, t'élèvent un cran au-dessus. Et puis t'as les éditions limitées, la bagnole sur-mesure, presque, et là... bon là, t'es au top, on sait que chez toi, ça rigole pas », dit avec humour Ludovic, patron d'entreprise qui emploie trois domestiques. Le nombre de domestiques sert à mesurer les niveaux de fortune des autres, et à se comparer.

Pour Vincent, avoir plusieurs domestiques à temps plein devient du « grand luxe ». Aristocrate et chef d'orchestre, il est souvent reçu chez des amis par une « armada de gens » et un « majordome en queue-de-pie ». Il s'amuse un peu du « côté m'as-tu vu » de ses amis. Ses parents lui ont toujours appris qu'il ne fallait pas trop exhiber la richesse, et qu'il fallait trouver un juste milieu pour « faire sentir qu'on possède de l'argent », tout en « restant flou sur combien on a réellement ». Il côtoie des personnes qui ont plus d'une dizaine de domestiques dans leur seule maison principale. Il trouve qu'« ils en font un peu trop ». Vincent critique le « bling

bling » de ses amis, les « parvenus », comme il les appelle. Il les a rencontrés à l'Interallié, un autre cercle mondain parisien plus ouvert que le Jockey Club aux nouveaux riches⁹. Les Rolex, les Lamborghini, les multiples sacs Gucci et la douzaine de domestiques, c'est eux. Alors, Vincent sait, même de loin, reconnaître les siens, les « aristos du terroir », car eux, « ils ne se pavanent pas », comme il dit. Lors des dîners de l'Interallié, il s'attable à leurs côtés. Les nouveaux riches mangent aussi entre eux, mais à d'autres tables. Vincent les fréquente plutôt en fin de soirée au bar, ou dans les clubs de vacances. Ce sont des relations qui le distraient, pas des relations très dignes de son nom, estime-t-il. Mais il a quand même intérêt à les entretenir, car ces relations peuvent lui être utiles pour son « business ».

Ces nouveaux riches sont parfois très, très fortunés. Les fréquentations de Vincent sont de celles que les économistes appellent les « ultra-riches¹⁰ », les plus riches des riches, qui cumulent revenus de la finance, profits d'activités entrepreneuriales, patrimoines immobilier et artistique. Ils bénéficient parfois en plus des héritages des aristocrates avec lesquels ils s'allient, et réciproquement leur font bénéficier de leur fortune, ou rachètent leur patrimoine¹¹. En moyenne, ce sont eux qui ont le plus de propriétés, et le plus de domestiques. Cela suscite du ressentiment chez beaucoup d'aristocrates, qui ont l'impression de se voir voler leur « culture », dont les domestiques sont un pilier. De là leurs moqueries au sujet des domestiques des ultra-riches : elles seraient mal habillées (de façon désuète ou de manière dépravée), malpolies, ne penseraient qu'à l'argent, ne seraient pas vraiment dévouées à leurs patrons. En somme, ces « fausses » domestiques seraient un reflet des ultra-riches, eux-mêmes décrits comme peu élégants, de mauvais goût, faussement chaleureux ou trop distants, et maltraitants envers leur personnel. Pour les aristocrates, ces ultra-riches ont beau tout avoir, ils n'en demeurent pas moins des imposteurs, qui ne « savent pas faire » avec leurs domestiques : ils emploieraient du personnel comme ils achèteraient des voitures de collection, dans l'unique but d'exhiber

leur fortune. Face aux ultra-riches qui ont les moyens de recourir à une domesticité multiple et diversifiée, les aristocrates tournent ce privilège en stigmate social pour les discréditer, marquant une forme de mépris de classe à leur égard¹².

Inversement, les nouveaux riches se moquent aussi des aristocrates. Joan, milliardaire américain installé en France, prévient dès notre première prise de contact par téléphone qu'il ne vit pas au XIX^e siècle, contrairement à « Monsieur le Comte » et « Madame la Marquise », surnoms qu'il attribue à deux personnes avec lesquelles il avait sympathisé pendant son dernier séjour de ski à Megève. Il les décrit comme des personnes sympathiques mais « vieillottes » et radines, avec une seule domestique « à leur image », qui les accompagnait partout. « La fille avait trente-cinq ans, mais elle en paraissait cinquante-cinq, avec sa robe longue et son col blanc », dit-il avant de s'exclamer avec condescendance : « Comme dans les romans ! »

Cela évoque ce qu'ont décrit les sociologues Norbert Elias et Thorstein Veblen du caractère distinctif et ostentatoire des consommations de biens de luxe des classes aristocratiques¹³. En fait, nouveaux riches comme aristocrates se critiquent les uns les autres à partir de stéréotypes qui ne collent pas tout à fait à la réalité de leurs pratiques. Ces deux classes sociales sont tout autant rivales que complices. Elles se ressemblent et à la fois se distinguent, se côtoient ou s'évitent. Le majordome en queue-de-pie, preuve ultime pour Vincent de l'ostentation des grandes fortunes, est un exemple que je retrouve dans les propos de nouveaux riches qui utilisent cette figure pour me montrer à quel point les aristocrates sont « ringards ». Durant mon enquête, je n'ai pourtant vu qu'un seul majordome portant une queue-de-pie, et ce, pour une grande cérémonie organisée par une comtesse française qui avait invité une centaine de millionnaires aux fortunes plus ou moins récentes. La queue-de-pie, le tablier blanc sur la robe noire, la coiffe et le veston font partie d'un attirail vestimentaire qui demeure rare. La majorité des domestiques portent au quotidien des pantalons, des tee-shirts et des chemisiers

aux couleurs sombres l'hiver et plus claires l'été, et s'habillent de costumes, de robes ou de tailleurs pour les événements mondains. Tous les patrons sont attentifs à l'élégance et à la propreté des domestiques, et il est bien difficile de savoir à vue d'œil si telle ou telle domestique travaille chez des nouveaux riches ou des aristocrates. Les riches ne se distinguent pas entre eux par rapport aux vêtements que portent leurs domestiques. En revanche, ils estiment la fortune et le goût des uns et des autres par le nombre de domestiques, leur âge, leur genre, leur couleur de peau, leur nationalité, et bien d'autres caractéristiques physiques comme la couleur de leurs cheveux, leur accent, leur corpulence. La spécialité des domestiques compte aussi beaucoup. Les plus riches, qui sont aussi ceux qui emploient le plus de domestiques, peuvent se permettre d'employer des personnes à des postes parfois incongrus. Tel est le cas de ce domestique, José, qui est « gardien rosier », un métier inventé par son patron, Charles, nouveau riche ayant racheté un grand château, passionné de roses, qui l'emploie à temps plein pour entretenir son immense roseraie. José est même chargé de faire écouter de la musique aux rosiers et de leur raconter des histoires. Dans le village où se trouve le château où il travaille, son patron est moqué et décrit comme un original, en même temps qu'il suscite la jalousie des autres grandes familles fortunées vivant aux alentours. « Moi, je n'ai qu'un vulgaire jardinier, c'est vrai qu'il faut oser, que c'est culotté, d'avoir un gardien rosier, je l'admire, il a réussi à être au cœur des conversations ! » confie Marie-Hélène, une voisine aristocrate, à propos de Charles.

Le gardien rosier est sans doute l'exemple parfait d'une domesticité en apparence superflue. Et pourtant, il signifie au contraire à quel point se distinguer les uns des autres est essentiel aux yeux des grandes fortunes. Avoir beaucoup d'argent est si banal dans leurs entre-soi qu'il faut trouver les moyens d'affirmer son exception. La domesticité, comme d'autres privilèges, cristallise des logiques de surenchères omniprésentes car fondamentales, dans la mesure où la réputation forge les relations et les alliances. À l'époque où je rencontre

José, son patron travaille sur un projet d'exportation de fleurs de luxe, et notamment de roses, dans un grand pays d'Asie. Une équipe de journalistes est venue chez lui pour interviewer José. Durant cette interview, à laquelle j'assiste, Charles promet que les roses seront cultivées en France et choyées par des gardiens rosiers comme José, afin qu'elles redoublent de beauté et de parfum. D'ailleurs, plusieurs de ses amies fortunées, séduites par le projet, se sont positionnées comme futures investisseuses. José, quant à lui, sera chargé de former les nouveaux gardiens rosiers. Avec, à la clef, la promesse d'une prime de plusieurs milliers d'euros.

L'argent, c'est du temps

Si Charles peut investir dans la rose de luxe, c'est certes parce qu'il en a les moyens, mais c'est surtout parce que son argent lui permet d'avoir à son service six domestiques qui s'occupent d'entretenir son château et son jardin, pendant que lui s'attelle à la création de son entreprise. S'il devait à lui seul faire le ménage dans chacune des pièces, ramoner ses quatre cheminées, nettoyer les tapis et tapisseries qui ornent le sol et les murs, préparer du pot-au-feu et de la tarte aux pommes pour la douzaine d'invités qu'il reçoit tous les deux jours à dîner, tailler ses nombreux rosiers, tondre ses hectares de pelouse, laver les draps et faire les lits des dix chambres, s'occuper du matin au soir de ses onze petits-enfants lorsqu'ils sont en vacances chez lui, il n'aurait probablement pas le temps de gérer son entreprise. Les domestiques ne servent pas qu'à exhiber la fortune de leurs patrons et à assouvir leur besoin d'exceptionnalité et de reconnaissance. Plus prosaïquement, elles sont une main-d'œuvre quotidienne qui leur libère du temps pour faire autre chose : travailler, sociabiliser, prendre soin de soi et des autres, monter des projets, sortir ou se reposer.

Les domestiques qui travaillaient dans les campagnes françaises au tournant du ^{xx}e siècle incarnaient bien le dur labeur des champs aux cuisines¹⁴. Leur situation était

comparable à celle des ouvriers : leurs patrons tiraient profit de leur force de travail. Aujourd'hui, la comparaison entre domestiques et ouvriers demeure pertinente : elles fournissent des efforts physiques importants pour « rendre service » ou produire¹⁵. Ce n'est pas sur la vente de produits (comme cela pouvait être le cas autrefois pour les produits agricoles), mais plutôt sur le temps que les patrons des domestiques accumulent des capitaux en tous genres. Si les grandes fortunes ont tant besoin de domestiques, c'est que celles-ci sont une condition *sine qua non* à pouvoir disposer de leur temps pour articuler repos et activités multiples.

Lorsque les riches racontent leurs parcours, ils laissent entrevoir les liens entre certaines étapes biographiques et l'emploi de telle ou telle domestique. Le parcours de Patricia, femme franco-anglaise directrice des ressources humaines dans une multinationale de mobilier de luxe, est jalonné de ces moments. Elle travaille et vit à Londres avec son mari, Christophe, banquier d'affaires français, et leurs trois enfants. Elle est née au Royaume-Uni d'une riche famille de médecins, premiers de la généalogie familiale à avoir des domestiques, tandis que son époux est né en France, d'un père banquier et d'une mère au foyer. Christophe appartient à l'aristocratie française (son père et lui sont membres du Jockey Club), et il a grandi entouré de domestiques. Patricia et lui ont tous les deux étudié à Cambridge. À cette époque, Patricia vivait seule, avec une domestique qui lui faisait ses courses, le ménage et la cuisine. C'étaient ses parents qui la payaient. Christophe, lui, vivait en colocation avec trois autres hommes, et c'était la concierge de l'immeuble qui faisait le ménage chez eux une fois par semaine.

Puis Patricia et Christophe se sont mariés et ont emménagé ensemble, dans un appartement de 300 m² à Londres. Ils y emploient alors Lyvia pour prendre en charge toutes les tâches domestiques, pendant qu'eux travaillent six jours sur sept, de 9 h à 20 h. Deux ans après, Lyvia a quitté son emploi pour retourner vivre en Roumanie avec sa famille. Christophe a quant à lui été promu à un nouveau poste dans son entreprise,

ce qui l'a conduit à beaucoup se déplacer entre Londres et d'autres pays européens. Suite à ces changements, le couple a embauché deux nouvelles personnes : une domestique, Léonie, qui remplace Lyvia, et un chauffeur pour les déplacements professionnels de Christophe. Patricia a accouché ensuite d'un premier enfant. Le couple a employé une *nanny*, Sarah, spécialement dédiée au nouveau-né. Deux ans après, quand leur deuxième enfant est né, Sarah a quitté Londres pour rentrer en France, mais a été remplacée par une nouvelle *nanny*, Francesca, qui se consacre aux deux enfants du couple. En même temps, Salim, le chauffeur, a été licencié, après plusieurs retards. Un nouveau chauffeur est recruté, Jonathan, ancien garagiste spécialisé dans l'entretien des voitures anciennes. Christophe a en effet acquis une voiture qu'il utilise les week-ends, avec l'idée de commencer une collection. Quelques années plus tard, Patricia accouche de leur troisième enfant. Le couple emploie alors une seconde *nanny*, Ilda, jugeant qu'une seule ne serait pas suffisante pour s'occuper du nouveau-né et des deux autres enfants. Un an après, Léonie prend sa retraite et est remplacée par Josie. Enfin, quelques mois avant ma rencontre avec Patricia, le couple congédie les deux *nannies* et emploie une cuisinière. Josie est ainsi déchargée de la cuisine et peut s'occuper des enfants et se consacrer aux tâches ménagères, devenues plus importantes : Patricia et Christophe viennent d'emménager dans un hôtel particulier de trois étages, dans la proche banlieue de Londres.

La mise en couple des grandes fortunes est souvent le point de départ de l'emploi commun de domestiques. L'agrandissement des familles, l'enrichissement et l'accès à d'autres biens, les changements de situation professionnelle, la mobilité géographique accroissent et spécialisent le personnel qu'elles emploient. Patricia et Christophe ont toujours continué à travailler toute la journée. Patricia arrive au travail à 8 h 30, et n'en repart pas avant 20 h. Ses journées sont selon elle très denses, rythmées par des réunions internes avec ses collègues, des entretiens d'embauche, des procédures de licenciement, et toutes

les tâches administratives qui incombent à la gestion des ressources humaines de l'entreprise. Au moment où nous nous rencontrons, elle est à la recherche de coachs sportifs pour organiser des séances de sport sur les temps de pause des salariés, et d'une décoratrice d'intérieur pour embellir les espaces de travail. Elle a en effet initié un projet d'amélioration du bien-être au travail de ses salariés. Elle compte aussi faire appel à un ergonomiste et un prestataire pour mener une enquête sur les liens entre bien-être et performance au travail, et pense aux personnes de son entourage qui pourraient faire l'affaire. Ses soirées sont donc consacrées à dîner avec ses potentiels partenaires, pour leur faire une offre. Christophe, lui, doit être au bureau à 10 h, mais part de chez lui à 7 h 30 du matin. Il prend son petit-déjeuner à la terrasse d'un hôtel près de la banque où il travaille, en épluchant la presse. Il en profite aussi souvent pour boire un café avec un ou deux collègues, et parler des dossiers en cours. Il est ensuite au bureau jusqu'à 19 h, heure où il retourne au bar de ce même hôtel, avec des collègues, pour débriefer la journée. Il lui arrive de rejoindre ensuite son épouse au restaurant, s'il connaît la personne avec qui elle dîne. Sinon, il rentre chez lui et mange un repas « sur le pouce » que lui a préparé la cuisinière de la famille. Sans domestiques, Patricia et Christophe n'auraient pas pu mener cette vie, surtout avec trois enfants à charge. À la tête d'une fondation artistique, Patricia y consacre tous ses dimanches, pendant que Christophe conduit ses voitures de collection avec ses amis. Le samedi soir, lorsqu'ils reçoivent des invités, Patricia n'a pas besoin de cuisiner tout l'après-midi et de se « prendre la tête », comme elle dit. Josie et la cuisinière se chargent de tout, des courses au dressage de la table, en passant par les menus et les coups de téléphone aux invités pour leur confirmer l'heure et l'adresse de la réception. Ces dîners sont très importants pour le couple, qui y noue des relations durables sur les plans amical et professionnel.

En déléguant le travail domestique et parental, les grandes fortunes dégagent du temps pour se consacrer

à leur travail, ainsi qu'à leurs loisirs et à leurs relations sociales. Employer des domestiques n'est pas qu'une affaire de « petit confort » ou de « caprice de riche » : il s'agit en fait d'une condition de la domination économique, sociale, culturelle et symbolique. C'est d'autant plus vrai pour les femmes. Le jour où Patricia est devenue étudiante, sa mère lui a tout de suite trouvé une domestique afin de « réussir comme les hommes », précise-t-elle. Sa mère lui a toujours conseillé, et même ordonné, d'embaucher des domestiques une fois qu'elle serait en couple et aurait des enfants. Employer une domestique lorsqu'elle était étudiante était donc une manière d'apprendre à se faire servir, pour qu'elle sache ensuite « faire tourner la maison », et, en même temps, assurer sa carrière professionnelle tout en entretenant des relations sociales capitales pour maintenir sa position sociale. Sans personnel à ses côtés, Patricia aurait dû assurer les tâches domestiques, dont son époux est largement dispensé.

Des histoires de bonnes femmes

Lorsque je les sollicite pour un entretien, beaucoup d'hommes répondent favorablement à ma demande et se révèlent très bavards sur le sujet de la domesticité. Mais il leur arrive régulièrement de ne pas savoir quoi répondre à certaines questions, notamment quand je les invite à détailler le travail quotidien que font leurs domestiques, ou les critères sur lesquels elles ont été sélectionnées. C'est dans ces moments-là qu'ils parlent de leurs femmes. « Il faudrait demander à ma femme », « Oh, ça, je ne sais pas, c'est ma femme qui pourrait vous dire », « L'experte, en fait, c'est quand même ma femme ! ». Pour ces hommes, les rôles sont assez clairs : ils paient les domestiques, le « reste » incombant à leurs épouses. Ce partage genré des tâches est une évidence aux yeux de Gilles, chef d'entreprise de soixante et un ans, aristocrate qui, depuis son enfance, a toujours été entouré de domestiques :

— Ma femme gère vraiment ça très bien. Elle me rappelle en ce sens ma propre mère, qui savait vraiment y faire avec le personnel. C'est important, de savoir gérer son personnel, comme je vous le disais. Les femmes, chez nous, elles apprennent ça très vite, dès qu'elles sont jeunes.

— *Et pas les hommes ?*

— Ah bah nous, on est bien généreux avec nos femmes, on leur paie ce qu'elles veulent [*rires*] !

Gilles poursuit avec quelques reproches à l'encontre de sa femme, selon lui trop soucieuse du bien-être de leurs domestiques et trop angoissée en cas de conflit. Gilles, lui, n'en a rien à faire de ces « histoires de bonnes femmes », comme il les qualifie. Lorsque son épouse lui demande des conseils pour résoudre les litiges, il ne prend jamais parti. Il explique avoir bien d'autres choses à faire que de se préoccuper de tout ça : « Je n'ai pas le temps, j'ai trop de choses à gérer pour m'encombrer la tête avec ces histoires... Si elles ne sont pas contentes [les domestiques], qu'elles partent ! »

Dans les manuels d'économie domestique du XVIII^e siècle publiés en Europe, il est écrit que les femmes de bonne famille doivent apprendre à être de bonnes ménagères¹⁶. Cette figure est toujours d'actualité dans les milieux aristocratiques : à en croire Gilles et d'autres hommes rencontrés pendant l'enquête, les tâches domestiques, notamment la gestion du personnel qui s'en occupe, sont dédiées exclusivement aux femmes. C'est aussi le cas chez les nouveaux riches. Être une femme au foyer n'est pas particulièrement valorisé, mais implique quand même de gérer son foyer : s'occuper de la recherche de domestiques, de leur sélection, de leur supervision et des ordres à leur donner, mais aussi les réprimander, résoudre les conflits, s'inquiéter de leur bien-être. Même si les femmes fortunées ne réalisent pas elles-mêmes les tâches domestiques, elles ont en charge le travail relationnel et émotionnel avec leurs domestiques. Ce travail essentiel bien qu'invisible, qui consiste à considérer les domestiques comme des membres de la famille, à comprendre leur ressenti, et aussi à contrôler leurs propres émotions face à elles, est même dévolu aux femmes

d'autres milieux sociaux qui emploient des femmes de ménage ou des aides à domicile. Ce sont avant tout ces femmes, et non leurs époux, qui parlent avec les domestiques et les dirigent au quotidien¹⁷. Tout se passe comme si la gestion des domestiques chez les riches était d'abord une affaire de « bonnes femmes ».

Ce n'est donc pas un hasard si leurs maris, pères ou fils parlent d'elles en valorisant leurs compétences ménagères. Ils considèrent que les femmes ont un don, un talent quasi naturel pour s'occuper de la maison et pour interagir avec les domestiques. Et, quand ce n'est pas le cas, elles doivent le développer à tout prix, comme Katy, la femme de Karim. Il est assez rare que des hommes apprennent à leurs femmes comment s'y prendre avec leurs domestiques. Dans la majorité des cas, les femmes qui n'ont pas appris auprès de leurs mères s'en remettent à leurs amies ou à leurs voisines. Les hommes, quant à eux, s'occupent plutôt des aspects financiers. Ils gèrent les virements bancaires des salaires des domestiques, signent les chèques ou retirent des espèces pour que leurs conjointes donnent ensuite l'argent dans une enveloppe, en main propre. Leur avis sur le montant des salaires et des primes à donner est aussi décisif, comme l'explique Julie. Cette femme suisse de quarante-cinq ans, galeriste, fille d'un père ouvrier et d'une mère assistante sociale, est mariée à un trader très riche, Mickaël :

— Bon, il est vrai que Mickaël gère bien tout l'aspect, disons, financier. Là, on peut dire qu'il y a un vrai partage du travail entre nous deux, de ce point de vue, enfin, c'est notre personnel dans le sens où lui il leur verse tous leurs salaires, et il sait mieux que moi comment faire. Les sous, c'est son truc, hein, il est pas *trader* pour rien [*rires*] ! Enfin, voilà, c'est vrai que pour moi, c'est un soulagement, ça ne m'intéresse pas, les chiffres.

— *Vous ne décidez donc pas du tout des montants des salaires, des primes... ?*

— Si, on en parle, ça nous arrive, on en parle pour se mettre d'accord, mais moi j'ai tendance à ne pas trop compter, à être généreuse... lui, il est raisonnable, pragmatique. Heureusement d'ailleurs que ce n'est pas moi qui fixe les salaires, on serait ruinés [*rires*] ! Non, mais blague

à part, ça me pèserait vraiment de faire ces démarches. Mickaël prend vraiment sa part de boulot sur ce point.

Julie estime que son époux est beaucoup plus apte à déterminer un salaire à la fois convenable et raisonnable pour leurs seize domestiques. Elle se décrit comme une femme dépensière qui n'aurait pas la rationalité nécessaire pour décider seule. En plus, elle insiste pendant l'entretien sur le fait que son mari est trader et sait bien mieux qu'elle manier les chiffres. En valorisant son époux et en le présentant comme indispensable à la gestion du foyer (il paie les domestiques), Julie se refuse à elle-même toute compétence financière. Elle confie même être très reconnaissante envers Mickaël : avec ce qu'elle gagne en tant que galeriste, elle ne pourrait jamais rémunérer tout le personnel qui travaille dans leur maison principale à Genève et dans leurs autres villas de vacances. Issue d'un milieu populaire, ayant fait des études d'art à l'université « en dilettante », Julie se sent redevable de son époux, sans lequel elle n'appartiendrait pas aux nouveaux riches. Il lui a acheté une galerie, et l'a mise en relation avec d'autres galeristes du milieu de l'art contemporain. Avoir toutes ces personnes à son service chez elle représente donc à ses yeux un énième « cadeau » de son mari, une preuve de générosité à son égard : « Il veut vraiment mon bien, il m'aide énormément... Imaginez sinon tout le ménage que j'aurais à faire en permanence ! »

Les sociologues qui se sont intéressées aux services domestiques à domicile ont largement montré qu'ils permettent aux femmes de déléguer une partie du travail qu'on appelle reproductif¹⁸. Comme on le sait, les tâches ménagères et parentales sont, partout dans le monde, assurées d'abord par les femmes¹⁹. Cette assignation des femmes n'est pas innée. Elle relève de normes sociales construites sur l'idée d'une division sexuée du travail : aux femmes, le travail reproductif gratuit dans le foyer ; aux hommes, le travail productif rémunéré à l'extérieur du foyer. Même si, aujourd'hui, ici et ailleurs, des femmes luttent pour leur droit à vivre hors du foyer²⁰, elles n'en restent pas moins contraintes à cumuler deux journées de travail en une

lorsqu'elles exercent une activité rémunérée. Les femmes fortunées que j'ai rencontrées sont profondément conscientes que leur argent (ou celui de leurs époux) leur permet précisément d'échapper à cette condition. Se faire servir par des domestiques femmes ou hommes^a apparaît donc comme la solution pour qu'elles puissent s'affranchir du travail reproductif et mener à bien leur activité professionnelle et leurs loisirs.

Au début de mon enquête, je voyais, avec mon propre regard de femme, ces patronnes comme extrêmement chanceuses, libres de faire ce qu'elles voulaient, sans avoir une partie de leur cerveau constamment occupé à se demander ce qu'elles feraient à dîner le soir, s'il restait assez de couches ou de papier toilette, à quelle heure fermait la pharmacie, etc. Je me trompais. J'ai progressivement découvert qu'avoir des domestiques chez soi au quotidien ne les libère pas complètement. Même si elles sont déchargées des aspects physiques et ingrats de ce travail, elles conservent bien une double charge mentale, d'autant plus grande que leur personnel est nombreux. Dire que les services des domestiques libèrent ces femmes de tout travail reproductif serait hypocrite. Lorsqu'elles recourent à des domestiques, leurs contraintes se déplacent. Dès lors, en valorisant la bienveillance de leurs époux qui les « autorisent » à avoir des domestiques et les « aident » en s'occupant de les rémunérer, ces femmes intériorisent le rôle auquel elles ont été soumises dans leur milieu social : des femmes actives, certes, mais surtout de bonnes ménagères et de bonnes mères de famille. D'ailleurs, leurs compétences de mère s'expriment dans leur capacité à trouver le « bon » personnel qui prend soin, éveille et éduque leurs enfants. Être une « bonne mère », pour ces femmes, ce n'est pas s'occuper à temps plein de leurs enfants, mais passer des « moments de qualité » avec eux. Une pression supplémentaire pour bien tenir la maison et gérer leur personnel. Et cette « affaire de bonnes femmes », comme la qualifie Gilles, n'est pas une mince affaire.

a. Environ les deux tiers des domestiques des patrons que j'ai rencontrés sont des femmes.

Impossible n'est pas un mot

La supervision des domestiques est une tâche prenante. Clarisse, quarante-trois ans, mère de deux enfants, est avocate. Mariée à un banquier d'affaires, elle reçoit le jour où nous nous rencontrons pour la première fois trois appels de son majordome, Lissandro, pour organiser l'anniversaire de sa fille aînée. Au moment où nous buvons un café en terrasse, Lissandro est chez le traiteur. Le matin même, Clarisse et lui ont fait la liste des choses à préparer pour la réception, qui a lieu dans deux semaines. Clarisse a toute confiance en Lissandro : il travaille pour elle depuis plus de dix ans. Ce n'est pas la première fête qu'ils organisent ensemble. Il y en a eu des dizaines d'autres avant. Au début, c'est Clarisse qui lui disait vers quel traiteur se tourner, quelle décoration choisir, comment placer les invités, et elle choisissait le lieu avec lui. Désormais, Lissandro est rodé. Malgré tout, Clarisse ne peut pas s'empêcher de participer activement aux préparatifs. « Je lui fais une confiance aveugle, mais c'est plus fort que moi, je dois me mêler de tout ! » lance-t-elle tout en donnant ses consignes à Lissandro au téléphone. Entre deux appels, elle répond aussi à un SMS envoyé par sa lingère, Mireille, pour l'informer qu'il faudra une nappe de plus car des convives se sont ajoutés à la liste. « Je n'arrête pas ! » s'exclame-t-elle. Elle confie que sans Lissandro elle serait bien en peine de donner des ordres à ses cinq autres domestiques et de rester toute la journée en communication avec eux. « J'assure quand même le minimum, et puis, même si je sais qu'ils savent faire tourner la maison, j'ai du mal à lâcher prise. »

Un mois après, quand nous nous retrouvons à nouveau, Clarisse me raconte comment s'est déroulé l'anniversaire. « J'étais très contente, vraiment, c'était une belle fête ! » Nous sommes cette fois-ci chez elle, et Lissandro est à nos côtés. Il reste silencieux, dépoussiérant un meuble qui nous fait face. « Parfois, ça lui arrive de donner un petit coup de main à Sonia, quand elle est débordée », explique Clarisse. Chargée du ménage, Sonia nettoie ce jour-là de fond en comble la villa

pour une autre fête : le baptême du neveu de Clarisse. « On n'arrête pas ! » dit-elle en voyant mon air étonné lorsqu'elle m'annonce de nouveaux préparatifs. Je lui demande si son époux participe à l'organisation de tous ces événements. Elle rit, tout comme Lissandro, qui interrompt son nettoyage pour me regarder, et déclare : « Monsieur, il participe en mettant de l'animation ! » Clarisse acquiesce en souriant. « La maîtresse de maison, c'est moi après tout ! » Clarisse m'explique plus tard qu'elle se sent très proche de Lissandro. « On est des complices », chuchote-t-elle, comme si elle ne voulait pas complètement avouer devant Lissandro combien leur relation compte. Lorsque nous nous retrouvons seules, elle souligne à quel point il est important pour elle d'être « bien entourée ». « Je ne peux pas compter sur mon mari, il ne connaît rien, il ne sait pas faire, je ne sais même pas s'il sait faire cuire des pâtes ou changer un sac d'aspirateur ! » Elle qualifie son époux de « nul en organisation », mais « bon dans tout ce qui est maths, chiffres, sous ». Elle lui reproche d'être timide avec les domestiques, et de très peu leur parler. « Il leur dit le minimum syndical : par exemple : "Pourriez-vous me servir un verre d'eau, s'il-vous-plaît ?" Il n'ose pas dire plus de choses, puis ça ne l'intéresse pas. » Alors, pour que Clarisse puisse rythmer au mieux la vie quotidienne de la famille, elle choisit des personnes « qui ont les épaules ».

Puisque s'occuper des domestiques leur demande du temps et de l'énergie, les femmes riches ont des exigences très élevées vis-à-vis d'elles. « Moi, je leur dis dès le départ : chez moi, ça députe, faut que ça roule, sinon, autant que je fasse tout moi-même ! » insiste Clarisse. Dix ans après, elle se souvient encore de la manière dont elle avait briefé Lissandro : « Je lui ai dit : avec moi, ça passe ou ça casse ! » Une de ses anciennes amies lui avait appris comment se faire respecter de ses domestiques, comment leur donner des ordres sans paraître odieuse, comment faire en sorte qu'elles anticipent tous ses désirs avant même qu'ils soient formulés. Clarisse estime qu'elle est devenue très exigeante, et que « plus ça va, moins je laisse passer de choses ! ». Comme ce jour où

elle réprimande devant moi, d'une manière douce mais très ferme, sa lingère Mireille. Celle-ci a étendu une dizaine de draps dans un coin au fond du jardin de la villa, réservé à cet effet. Le vent souffle fort, et Mireille met plusieurs pinces à linge afin que les draps ne s'envolent pas. Clarisse et moi discutons tout en marchant dans sa direction. Au moment où nous nous approchons de Mireille, Clarisse lève les yeux au ciel. « C'est vraiment très élégant, ça, Mireille, toutes ces pinces à linge ! » Et elle lui explique que les couleurs dépareillées des pinces à linge se voient depuis la terrasse de la villa, et que c'est de mauvais goût. « Il faut arrêter ça, c'est vraiment laid », dit-elle en s'agaçant. À la fin de notre promenade, Clarisse croise Lissandro et lui ordonne de dire à Fadela, la domestique chargée des courses de la maison, de noter dans la prochaine liste des pinces à linge « vertes, comme la pelouse ». « Il en faut au moins 150 ! » crie-t-elle en faisant mine de soulever un gros sac. Mon dictaphone et mon carnet de notes dans chaque main, je la suis en tentant de me cacher derrière elle, mal à l'aise devant sa colère. Elle me conduit dans la cuisine, saisit un des verres d'eau déjà préparés pour nous, le scrute et enlève rapidement avec son doigt un des glaçons qui font surface : « Je ne sais pas si un jour elle aura compris que je veux deux et non pas trois glaçons ! » s'indigne Clarisse, à propos de Fadela. Essoufflée, elle s'assoit sur l'un des tabourets hauts de bar, me regarde et, comme pour clore les scènes qui viennent de se passer, déclare : « Je vous assure que ce n'est pas simple tous les jours, de gérer tout ce petit monde ! »

Les exigences de Clarisse peuvent apparaître comme des détails insignifiants ou des caprices de riche. Les domestiques elles-mêmes confient parfois qu'elles ne comprennent pas les « délires » de leurs patrons. Sauf qu'elles n'ont pas vraiment d'autre choix que de les satisfaire, si elles veulent rester en poste. Pourtant, s'arrêter sur la couleur des pinces à linge, le nombre de glaçons, ou sur le fait de recruter un gardien rosier ne sont en rien des « délires » isolés. Ces prétentions marquent la distance sociale qui séparent les riches de leurs

domestiques et la domination des premiers sur les secondes. Avec Soraya, qui travaille comme gouvernante pour une famille de milliardaires américains à Monaco, nous nous amusons à lister les désirs les plus fous qu'elle a connus chez ses différents patrons et que j'ai récoltés au fil de ma recherche. Je rencontre cette femme franco-tunisienne d'une trentaine d'années pendant son week-end de congés, qu'elle passe près de Montpellier. Assises sur nos serviettes de plage, nous ne nous arrêtons plus de parler. Vouloir assister au concert d'une star mondiale au Stade de France et obtenir une place dans les loges VIP une heure avant le début du concert (affichant complet depuis des mois). Manger deux œufs brouillés et demi le matin, cuits pendant douze secondes précises. S'endormir tous les soirs en regardant un petit feu d'artifice par la fenêtre donnant sur le jardin. Être remerciée dès qu'on s'adresse aux domestiques (y compris pour leur donner un ordre) par la formule « Je vous remercie, très chère Madame, de me faire l'honneur de m'adresser la parole ». Se faire réveiller par une berceuse chantée par deux domestiques en canon. S'asseoir à une table où l'espacement entre les couverts a été mesuré au millimètre près, avec une règle. Se faire essuyer la bouche et les mains après chaque plat, avec une serviette très blanche, qui sent la lessive spécialement conçue pour les bébés. La liste est longue. Pour Soraya, les riches sont insatiables, et « en veulent toujours plus ». Eux-mêmes le reconnaissent, et c'est justement parce que leurs besoins sont infinis qu'il leur faut les domestiques les plus à même de les satisfaire. Leur temps et leur réputation sont en jeu, car il en va de leur rang et de tout ce qui leur assure de maintenir leurs positions de pouvoir. Or, puisque les domestiques sont si indispensables à devenir, être et rester une grande fortune puissante, respectée et admirée, bien dans sa tête et dans sa peau, il faut trouver les meilleures d'entre elles. Et cela non plus, ce n'est pas une mince affaire.

Le bon parti

Nous discutons depuis maintenant une heure trente sur la terrasse d'un café. Amor, domestique philippine, trente-deux ans, raconte en instantané ses échanges par SMS avec sa patronne, qui vit à quelques rues du café. En une heure trente, elle a reçu près d'une dizaine de messages. « C'est tous les jours comme ça », dit-elle sur un ton mi-résigné, mi-agacé. Sa patronne est au courant de notre rencontre, mais ces SMS ne sont pas destinés à surveiller Amor à distance. « J'ai l'habitude », soupire Amor à la réception du onzième SMS, auquel elle répond, comme pour tous les précédents, par un : « Entendu, Madame. »

Cela fait trois ans qu'Amor travaille pour cette aristocrate et son époux, dans une grande maison des Yvelines. Amor sait exactement ce qu'il faut faire heure par heure, minute par minute, pour satisfaire sa patronne. Elle la connaît par cœur, à tel point qu'elle anticipe même ses SMS, qui contiennent essentiellement des consignes de travail. Par exemple, sur le onzième SMS qui parvient à Amor pendant que nous discutons, on peut lire : « M. et Mme C. viennent pour thé tout à l'heure. Attention pas de fraisier car allergie !! » En me tendant son téléphone portable, Amor le commente : « Je le sais depuis deux jours qu'ils viennent pour le thé, et je sais qu'ils sont allergiques aux fraises. » Pourquoi sa patronne s'obstine-t-elle alors à le lui rappeler ? « Elle n'arrive pas à lâcher prise. Elle doit toujours tout gérer, elle n'accepte pas, au fond d'elle, de déléguer », assure Amor.

Malgré tout, Amor ne doute pas de la confiance que lui porte sa patronne. La preuve : il y a trois ans, elle a passé avec succès toutes les étapes de sélection pour remplacer l'ancienne et unique domestique partie à la retraite. « Pas facile d'être la suivante après trente ans de service ! » lance-t-elle. Sa patronne a tout fait pour qu'Amor soit à l'image de sa prédécesseure. Alors, pour être sûre de recruter la bonne personne, rien de mieux que deux entretiens d'embauche, une rencontre avec l'ancienne domestique, et deux jours de mises à l'épreuve pour tester les limites d'Amor. Au programme : arrivée à 5 h du matin, préparation du petit-déjeuner, ménage dans la cuisine, les salons, les chambres, boulangerie, préparation du déjeuner, ménage dans la cuisine à nouveau, courses, dépoussiérage des étagères de la bibliothèque, machines et repassage, confection d'une tarte aux mirabelles « express » pour le thé avec des invités imprévus, service du goûter, ménage du salon une fois les invités partis, préparation du dîner, service du dîner dans le salon, vaisselle, rangements annexes, ourlets de pantalon et boutons à recoudre une fois que les patrons dorment. « C'est typique d'une journée de travail chez Madame de 5 h à minuit environ. » Pour cette première journée de test, Amor devait faire comme si tout était pour de vrai. « Les invités de dernière minute étaient des amies complices de Madame, qui m'évaluaient aussi », se souvient Amor. Chaque mets cuisiné était sujet à appréciation, du jus d'orange pressé le matin (à la main) à la tarte, en passant par l'infusion du thé et la salade d'avocats. Heureusement, Amor était bien préparée à cette épreuve. Sa cousine et ses deux sœurs sont aussi domestiques chez les riches. Quant à elle, cela fait treize ans qu'elle fait ce métier. Et puis elle s'est renseignée, elle a « fouillé » avant de passer ces différentes épreuves de sélection. Quelques domestiques du quartier qui connaissent bien le couple lui ont décrit leurs goûts et leurs « petites manies ».

La force du réseau

Le réseau social est central pour les domestiques qui, comme Amor, veulent trouver un emploi au service des riches. Elles se tiennent au courant d'opportunités auprès de leurs amis ou de leur famille, qui côtoient eux-mêmes pour leur travail des grandes fortunes – en tant que vendeurs, gardiens, serveurs, vigiles, ou domestiques. Très souvent, ces personnes s'inscrivent dans de véritables filières migratoires de recrutement : pour chercher un emploi, les domestiques s'en remettent à des personnes originaires du même pays, qui ont développé des réseaux dans un secteur professionnel donné. Les réseaux de travailleurs immigrés ou issus de l'immigration sont parfois très organisés. Dans le secteur de la domesticité, la filière des immigrées philippines dont a bénéficié Amor est bien constituée en France, et dans de nombreux autres pays d'Asie, du Moyen-Orient et d'Amérique du Nord¹. L'État philippin y contribue, car il organise la migration de dizaines et dizaines de milliers de femmes formées au travail domestique². Ces femmes partent travailler dans des familles à l'étranger car elles gagnent plus d'argent qu'en travaillant comme infirmières ou institutrices dans leur pays d'origine. De telles migrations de travail engendrent des flux massifs d'argent envoyé par ces femmes à leur famille restée au pays.

C'est ce que fait Amor. Depuis treize ans qu'elle vit en France, il n'y a pas un mois où elle n'a pas envoyé de l'argent à ses parents. Contrairement à beaucoup de ses amies philippines qui travaillent à Paris, elle n'a pas d'enfants, ni de mari. C'est un poids en moins selon elle, qui a déjà beaucoup à faire avec ses propres parents. Son père est atteint d'une grave maladie auto-immune, et elle rêve de le faire venir un jour en France pour prendre soin de lui et le confier à des hôpitaux qu'elle estime plus fiables que ceux de Manille. L'argent qu'elle n'envoie pas à ses parents est précieusement conservé dans une boîte en métal, qu'elle cache dans sa chambre, chez ses patrons. C'est un conseil que lui a donné son amie Trisha, lorsque Amor est arrivée en France. Trisha

est à la fois son amie, sa sœur, sa « coach », comme elle dit, son « repère » en France. Amor est partie des Philippines avec un visa, mais elle n'est pas passée par une agence de placement^a pour trouver du travail en France³. Son agence, comme elle s'amuse à dire, c'est Trisha, une amie d'enfance partie travailler à Dubaï chez une famille française expatriée, qui est ensuite venue en France. C'est elle qui a organisé le premier entretien d'embauche d'Amor, dans le 16^e arrondissement à Paris, quelques jours après son arrivée en France. C'est aussi elle qui lui a dit comment se vêtir, comment se tenir, quoi répondre aux questions classiquement posées par les patronnes, quel salaire accepter. C'est elle, enfin, qui lui a dit de négocier son repos le dimanche, jour où les Philippines du quartier vont ensemble à la messe. Sans Trisha, Amor estime qu'elle aurait été perdue, seule dans ce pays inconnu qu'était la France et dont elle ne maîtrisait pas la langue. Et puis, elle se serait sans doute fait abuser : « J'aurais pu me faire séquestrer et devenir une esclave à qui on donne à peine à manger. » Trisha lui a raconté de sordides histoires à propos de domestiques philippines exploitées à Dubaï. Que ce soit dans la domesticité ou d'autres milieux professionnels comme le bâtiment, des milliers d'étrangers travaillent là-bas dans des conditions désastreuses, sous l'autorité d'Européens et d'Américains expatriés, ou d'Émiriens⁴. Cela dit, Amor a découvert que c'était parfois aussi le cas en France. La presse relate de temps en temps des scandales, comme celui de ces domestiques philippines qui, en 2019, portent plainte pour mauvais traitements contre un membre de la famille royale saoudienne installé en France^b. De son côté, le Comité contre l'esclavage moderne constate que la domesticité est l'un des secteurs d'emploi où les situations d'exploitation

a. Aux Philippines ou encore en Indonésie, les agences de placement de domestiques à l'étranger sont de plus en plus nombreuses à encadrer la migration des travailleuses, de manière plus ou moins légale.

b. Au total, sept plaintes ont été déposées contre ce prince depuis l'ouverture de l'enquête par le parquet de Nanterre.

sont les plus courantes. J'ai entendu parler de nombreuses situations similaires, qui, elles, restent dans le secret des beaux quartiers et des domestiques qui n'osent pas parler. Amor affirme qu'« on soupçonne moins les Français blancs, mais [qu']ils sont pareils ».

Si les domestiques utilisent leur réseau, c'est pour trouver rapidement un travail, mais pas à n'importe quel prix. Elles essaient, tant bien que mal, de faire le tri entre les offres d'emplois. Comme Amor, elles ont souvent une ou deux personnes de référence, une personne fiable qui va filtrer les pistes. Leur objectif est de trouver une bonne place. La définition de cette bonne place est relativement subjective et dépend beaucoup des expériences professionnelles antérieures des domestiques. Lorsqu'elle est arrivée en France, Amor n'avait pas beaucoup d'attentes : ce qui comptait pour elle, c'était de gagner au moins 1 000 euros par mois, d'être nourrie et logée. Aujourd'hui, ses exigences ne sont plus les mêmes : elle veut un salaire d'au moins 3 000 euros hors primes, quatre jours de repos par mois, un aller-retour offert par ses patrons pour les Philippines tous les deux ans. À mesure que les domestiques gagnent en expérience, densifient leur réseau parmi les riches, prennent conscience du droit du travail français et échangent avec d'autres domestiques, leurs attentes s'élèvent. Plus armée pour négocier ses conditions de travail, Amor n'a plus peur d'exprimer, en entretien, ses souhaits. Au pire, avec l'aide de Trisha et de toutes ses amies domestiques, elle trouvera rapidement d'autres opportunités d'emploi si elle n'est pas sélectionnée.

Être entourée de personnes qui travaillent pour les riches ou les côtoient et les connaissent est fondamental afin de trouver une bonne place. Les domestiques apprennent non seulement les codes indispensables pour réussir les entretiens d'embauche, mais accèdent aussi aux informations sur les postes vacants par le bouche-à-oreille. Dans les commerces de proximité, ou sur certains sites Internet, il est possible de trouver des petites annonces. Mais celles-ci sont finalement peu utilisées par les domestiques et les patronnes, sauf si elles

sont filtrées. J'ai obtenu un emploi chez Margaret et Philippe en repérant leur annonce déposée sur un site dédié aux ventes d'objets et aux services à domicile. Pour m'inscrire sur ce site, j'ai été parrainée par deux femmes fortunées rencontrées pour ma recherche, censées attester à une communauté fermée d'internautes que je suis une personne de confiance. Mais ce système de filtrage sur Internet présente des limites à mesure que la communauté grossit : plusieurs membres du site se plaignent régulièrement qu'on peut tomber sur « n'importe qui ». Il n'y a rien de plus efficace et sûr que le bouche-à-oreille. Du reste, les annonces ne disent jamais comment se comportent les patrons, alors que, entre domestiques, on se dit tout. À l'échelle d'un quartier, d'un immeuble ou même d'une ville, les patrons ont des réputations construites, entretenues et diffusées par les domestiques. Pour trouver un bon patron, mieux vaut aller à la pêche à l'information. Les patrons qui paient mal, ceux qui n'octroient pas de vacances, les colériques et les capricieux sont soigneusement identifiés pour les éviter. Les domestiques se renseignent les unes auprès des autres et s'entraident pour trouver le poste qui leur convient le mieux. « On papote, on papote, quand on se retrouve à l'épicerie, ça jase, un vrai complot ! » s'amuse en entretien Soraya.

Pourtant, aussi efficace que soit le bouche-à-oreille entre domestiques pour se placer, il n'a rien d'un « complot ». Les domestiques ne forment pas un groupe social homogène et solidaire, ligué contre les patrons. En fait, bien souvent, elles trouvent aussi une bonne place grâce aux patronnes. Trisha, que j'ai rencontrée plusieurs fois dans le quartier où elle et Amor travaillent, « dégotte », comme elle dit, des opportunités d'emploi auprès de sa propre patronne. Les deux femmes sont très complices, passent de longues heures à discuter, notamment lorsque Trisha lui fait les ongles. « C'est une vieille dame qui n'a plus de mari depuis longtemps, pas d'enfants, alors elle aime que je m'occupe d'elle. » L'employeuse de Trisha lui raconte tous les ragots du quartier, à commencer par ceux qui concernent ses amies

riches. « Je sais plusieurs mois avant que ça se sache qui va divorcer de qui, qui va investir ici et là, je sais tout », assure Trisha, fière d'être une confidente de confiance. Si elle garde de nombreuses choses secrètes, elle en confie d'autres à ses sœurs, qui travaillent comme domestiques sur la Côte d'Azur, ou encore à des amies qu'elle juge fiables, comme Amor. « Madame sait très bien que je répète certaines choses. Mais elle sait que je les répète à des personnes qui ne les répéteront pas. Et que les choses vraiment secrètes, je les garde pour moi. » Lorsque sa patronne est au courant que quelqu'un recherche une domestique, elle le dit à Trisha. Et Trisha s'empresse de décrire le poste aux candidates intéressées. « Quand Madame veut aider une de ses amies, elle me dit : "Tu sais Trisha, les D., ils recherchent une lingère. Ils paient bien, les D." Elle me dit tous les bons côtés. Et moi du coup je diffuse dans mes contacts l'information. » Trisha ose demander à sa patronne davantage de détails sur ce que recherchent ses amies et ce qui est à leurs yeux rédhibitoire pour candidater. « Si quelqu'un recherche un chauffeur d'au moins 1,80 m, il vaut mieux le savoir, comme ça je peux filtrer », affirme Trisha. Une autre fois, la meilleure amie de sa patronne recherchait un chauffeur assez grand qui puisse débloquer le haut de la porte de garage lorsqu'elle se coince. Trisha a donc proposé ce poste au mari philippin d'une femme de ménage du quartier, juste venu la rejoindre en France. « C'était bien le seul Philippin grand que j'aie jamais connu ! » s'exclame-t-elle en riant. « En plus, normalement, dans le quartier, les chauffeurs, c'est des Noirs ou des Arabes », poursuit-elle, sur le ton de l'évidence⁵.

À la recherche de la perle rare

Un peu comme le marché matrimonial, celui de la domesticité est régi par un idéal de la relation longue⁶. Que ce soit par bouche-à-oreille ou de façon plus marginale, par petites annonces papier ou sur Internet, patronnes et domestiques recherchent le bon parti, c'est-à-dire la personne avec qui peut

se construire une relation durable. La rencontre s'apparente à un jeu de séduction, où l'une et l'autre mettent en avant leurs qualités, pour devenir l'heureuse élue. Pour autant, ce n'est pas un jeu de dupe : tout le monde sait que la séduction se joue plutôt du côté des domestiques. Les domestiques que tout le monde s'arrache existent, comme le cuisinier Solal. Mais à en croire les riches, elles sont peu nombreuses. Alors, les riches font leur marché, et recherchent la « perle rare ». Les domestiques, de leur côté, font leur possible pour correspondre à ce que les riches veulent d'elles.

Cette perle rare, qui est sur les lèvres de toutes les grandes fortunes, doit disposer de nombreuses qualités. Elle doit d'abord être compétente dans son domaine. Un cuisinier doit savoir cuisiner (au goût des patrons), une lingère doit savoir blanchir le linge à la perfection et connaître l'entretien des différents tissus, une *nanny* doit connaître un panel d'activités pour occuper les enfants et maîtriser les gestes de premiers secours, une domestique polyvalente doit être capable d'abattre une multitude de tâches en un temps record. La perle rare, c'est une domestique qui connaît tout de ses patrons : leur emploi du temps, leurs habitudes, ce qu'ils adorent et ce qu'ils détestent. La domestique idéale sait satisfaire immédiatement leurs désirs même les plus fous, sait anticiper leurs attentes avant même qu'ils ne les formulent. Enfin, la perle rare doit avoir un bon comportement : être souriante, discrète et silencieuse, mais toujours présente. Elle doit savoir garder le silence et prendre la parole aux moments opportuns, ne pas se mêler de ce qui ne la regarde pas tout en se tenant au courant sans en avoir l'air des soucis de ses patrons. Elle doit être polie, avoir de l'empathie et des qualités humaines et morales. Enfin, la perle rare doit, plus que tout, être dévouée et fidèle à ses patrons. Elle doit leur inspirer une grande confiance et être prête à tout sacrifier pour eux. Et, cerise sur le gâteau, elle doit être agréable à regarder, sans non plus trop attirer les regards. Comme dans d'autres métiers du service et de la représentation, elle doit sourire, surtout si c'est une femme⁷.

Tout cela fait beaucoup. Les femmes fortunées, chargées de recruter le personnel, organisent des entretiens d'embauche et des journées d'essai, afin d'être sûres de trouver la bonne personne. Il ne faudrait pas que leur quotidien, dans tout ce qu'il comporte de plus routinier et intime, soit pris en charge par n'importe qui. Les patronnes veulent une personne sûre, efficace, sachant garder les secrets, docile et qui s'engage pour une longue durée. Les domestiques les mieux informées le savent. Alors, en entretien d'embauche, elles adaptent leur apparence et leur attitude aux patronnes, et mettent en scène leur passion du service⁸.

C'est ce qu'a fait Anaïs le jour d'un entretien d'embauche auquel je l'ai accompagnée dans le 16^e arrondissement parisien. Pendant une grosse heure, je l'attends dans un parc situé au bout de la rue de l'hôtel particulier où a lieu son rendez-vous. Elle l'a décroché une semaine et demie plus tôt auprès d'une amie qui travaille dans le quartier. Les patrons en question recherchent activement une nouvelle gouvernante. Anaïs, qui habite la Gironde, m'a tout de suite tenue au courant qu'elle « montait » à Paris pour cet entretien dans lequel elle nourrit beaucoup d'espoirs. Cela fait plus d'un an que je la connais. Je l'ai rencontrée dans une formation intensive où l'on apprend à être domestique chez les riches. J'ai moi-même suivi cette formation de deux semaines qui se déroulait dans un château appartenant à l'une des formatrices, une aristocrate passionnée par l'« art du service à la française ». Comme l'objectif était d'éprouver la vie réelle de domestique, les stagiaires, les formatrices et moi dormions, mangions, vivions ensemble sans interruption. Le soir et une partie de la nuit, je passais des heures à faire des entretiens et à discuter avec les stagiaires. Je me suis liée d'amitié avec la plupart d'entre elles, dont Anaïs, qui me donne régulièrement de ses nouvelles.

Ce jour-là, donc, je suis allée la chercher à la gare le matin même. Anaïs a mis son « plus beau chemisier » en soie blanche et porte des perles discrètes aux oreilles, un maquillage léger, des chaussures plates, ainsi qu'un pantalon de velours noir. « Je

fais chic, n'est-ce pas ? » dit-elle au moment de sortir du train. Chic, mais pas trop non plus. Car elle maîtrise bien les codes esthétiques et les goûts du milieu dans lequel elle souhaite travailler, forte de nombreuses années dans le prêt-à-porter de luxe, de deux expériences de gouvernante dans des familles très riches, et de la formation où elle s'est perfectionnée. Ce jour-là donc, elle a fait attention à être à la fois élégante, discrète et polie, en « jouant la petite fille calme et docile ».

Lorsque Anaïs sort de l'entretien, nous nous installons dans le parc d'un autre arrondissement afin qu'elle me raconte.

— *Alors, tu as sorti le grand jeu ?*

— Ah oui, tu me connais ! Je ne voulais pas commettre d'impairs. Alors, j'ai vraiment tout fait pour montrer que j'étais motivée. J'étais prête à tout.

— *C'est-à-dire ?*

— Elle m'a demandé si ça me gênait, parfois, de dormir dans la chambre d'amis, si sa sœur vient, enfin, de changer de chambre, parce que je ne sais même plus quelle explication elle avait... J'ai dit : « Bien sûr, sans aucun problème. » Ensuite, elle m'a dit que parfois, je serais amenée à rester le dimanche, car le dimanche, c'est le jour des déjeuners de famille, des anniversaires, et donc il faut vraiment que quelqu'un supervise les autres, et alors, avant même qu'elle ne continue à me donner d'autres arguments, je lui ai dit : « Vous pouvez compter sur moi. » Et puis, elle m'a aussi montré le salon, elle m'a dit : « Bon, vous voyez, c'est grand, et parfois Mélanie (c'est le nom de celle qui s'occupe du ménage et du linge dans l'hôtel particulier), parfois, elle n'a pas le temps de le faire quand on a du monde, ou quand il y a les petits-enfants et beaucoup de linge et les chambres à ranger, alors vous devrez vous aussi aider aux tâches ménagères... » Alors là, je te jure, j'avais tellement envie de lui dire que c'était un poste de gouvernante et que bon, je n'étais pas supposée faire le ménage, mais sur le coup, bien sûr, tu t'imagines bien que je lui ai dit : « Aucun problème, j'ai l'habitude, dans mon ancien emploi, j'avais 900 m² à moi seule... », ce qui est vrai, comme tu le sais, sauf que je ne lui ai pas dit que je suis partie en arrêt maladie et qu'ensuite j'ai

arrêté de travailler chez eux pour ça, car je faisais le travail pour deux... Donc, j'ai tout fait pour montrer que j'étais motivée, vraiment.

— *Et tu crois que ça lui a plu ?*

— Oui, je crois. Enfin, écoute, je l'ai bien senti, après, on verra... j'ai vraiment joué le jeu. Quand elle m'a demandé ce que j'aimais dans mon travail, je crois que j'ai bien répondu : je lui ai dit que j'aimais faire plaisir aux autres, que j'aimais servir, que chez moi depuis toute petite je cuisinais pour mes parents quand ils étaient fatigués et que je leur faisais plein de surprises. Elle m'a même dit : « C'est bien, votre métier est votre passion. » Donc j'espère qu'elle a vraiment cru ça de moi.

Anaïs a joué sur le registre attendu par la patronne en face d'elle : son métier doit apparaître comme une passion, et donc comme une activité désintéressée de toute rétribution financière. Il est implicitement interdit de parler d'argent pendant ce premier entretien. Anaïs sait que, dans le quartier, les gouvernantes sont rémunérées 3 500 euros nets. Mais elle ne doit rien demander, pour le moment. Le salaire se discutera (ou pas) plus tard, si cette patronne veut la revoir. En attendant, elle montre que ses services sont un véritable don et qu'elle est prête à des sacrifices : dormir avec des enfants, travailler le dimanche, ne pas prendre de vacances pour accompagner la famille dans ses voyages. Les dimensions vocationnelle, sacrificielle et passionnelle de son métier, Anaïs sait les mettre en avant et en jouer pour séduire la patronne qu'elle a en face d'elle. Prête à tout, « même à donner du foie gras au chien à Noël, comme elle me l'a demandé ! » s'exclame-t-elle en riant, Anaïs a été rappelée trois jours après pour cette place, qu'elle a obtenue.

La domesticité fait partie de ces métiers où la passion et le registre vocationnel ont une place très importante dans la manière dont les domestiques se présentent aux grandes fortunes. Pendant l'entretien d'embauche, les domestiques restent plutôt silencieuses sur leur biographie et leur vie. Rares sont les patronnes qui connaissent leur parcours

personnel. Cependant, les domestiques peuvent invoquer certains événements pour signifier qu'elles ont toujours été destinées à servir, que cela les anime depuis l'enfance, qu'elles sont « faites pour ça » car c'est dans leur « nature ». Anaïs souligne qu'elle a depuis toujours pris l'habitude de servir ses parents. Parmi les domestiques étrangères ou issues de l'immigration, nombreuses sont domestiques de mère en fille ou de père en fils, et ont été durant l'enfance habituées à s'occuper des autres dans une famille nombreuse. Il faut montrer aux grandes fortunes que servir est inné. Un peu comme les danseurs font lors des auditions pour intégrer une compagnie : ils expliquent aux chorégraphes qu'ils sont prêts à s'épuiser physiquement pour la danse, leur vocation⁹. Dans ce milieu professionnel, la danse est érigée en passion, en métier pas comme les autres. L'*illusio* de la domesticité repose aussi sur cette rhétorique. Les grandes fortunes veulent des domestiques passionnées, qui ne servent pas pour l'argent mais par plaisir et dévouement.

Anaïs n'en est pas à son premier emploi dans la domesticité. Elle maîtrise les règles de la séduction qui se joue pendant les face-à-face avec les grandes fortunes. Elle sait qu'elle doit croire et surtout faire croire qu'être gouvernante la passionne. Elle sait aussi que ces règles sont subtiles. Si elle a montré qu'elle est prête à tout pour décrocher cet emploi de gouvernante, elle explique après coup l'importance de ne jamais supplier un employeur de l'embaucher. Elle faisait pareil avec les clientes du prêt-à-porter de luxe : vanter les qualités d'une robe tout en faisant comprendre qu'elle serait, dans tous les cas, achetée par quelqu'un d'autre. « Il faut les laisser te désirer, les laisser penser que c'est peut-être leur voisine qui t'aura comme gouvernante et que ce sera trop tard », dit-elle. À la fin de l'entretien, elle n'hésite pas à préciser d'ailleurs qu'elle est très sollicitée et qu'elle sera recrutée très vite. C'est aussi cela, être une perle rare.

Décrypter les corps

Anaïs ne m'a jamais parlé spontanément de son CV. Une fois, je le lui ai demandé par téléphone, et elle me l'a envoyé par email, accompagné de ce message : « Il n'est pas très beau, mais pour ce que j'en fais... » Le document n'est en effet pas mis en page. Surtout, il n'est pas à jour. Je comprends qu'elle ne s'en sert pas vraiment. Pour de nombreux emplois salariés, le CV est un outil indispensable d'objectivation des compétences et de la valeur du candidat à l'emploi¹⁰, mais dans la domesticité, sa place est marginale. Les domestiques spécialisées et qui prétendent à des postes haut placés ont toutes un CV. Elles y énumèrent leurs postes précédents, et, éventuellement, leurs formations et leurs diplômes. Les autres n'en ont pas. Du reste, le CV est rarement exigé par les employeuses, et les diplômes comptent peu. L'expérience, en revanche, est importante, mais ne se vérifie pas sur le papier. Les employeuses préfèrent appeler les anciennes patronnes de la domestique candidate, et l'évaluent en pratique. Le face-à-face entre patronnes et candidates est un moment essentiel pour que les premières apprécient les qualités des secondes. Tout passe par les corps. Cela peut sembler paradoxal puisqu'il ne s'agit pas d'un travail qui repose essentiellement sur l'exhibition des corps, contrairement à d'autres métiers comme l'hôtessariat¹¹ ou le mannequinat¹², où les femmes sont recrutées selon un idéal de beauté très normé. Pourtant, même dans les métiers qui ne recrutent pas explicitement sur des critères corporels, le corps compte. En s'intéressant à l'insertion professionnelle des étudiants en entreprise, la sociologue Oumaya Hidri souligne ainsi leur souci de se forger une apparence qu'elle qualifie de recrutabile. Les jeunes femmes et hommes travaillent beaucoup leur corps par le sport et les régimes alimentaires pour correspondre à l'image qu'ils se font des cadres¹³. Pour les domestiques aussi, le corps est bel et bien un facteur de sélection, essentiel et explicite.

Point de bienséance dans les propos des riches qui recherchent des domestiques : les patronnes se donnent le droit d'explicitement leurs attentes en termes corporels

et assurent pouvoir détecter des qualités morales rien qu'en scrutant le physique des candidates. Certaines traquent par exemple la malhonnêteté sur leur visage, leurs gestes, leurs mimiques et leurs habits. Lorsque je demande à Séverine, femme franco-suisse de soixante ans, de décrire ce qui est pour elle un obstacle à la confiance, voici ce que cette ancienne mère au foyer mariée à un très riche diplomate répond :

— Je vais vous donner un exemple. Il y a deux ans, avant Malika, avant que je ne la trouve, j'ai reçu ici une femme, une Philippine, que m'avait conseillée ma cousine, qui vit à Dubaï. On a fait venir la Philippine ici, bon, ce n'était pas simple, on a quelques relations haut placées là-bas qui nous ont aidés.

— *Pourquoi est-elle venue ? Vous l'aviez donc embauchée ?*

— Non ! Pensez-vous. Non, justement, il fallait qu'elle fasse un rapide aller-retour pour qu'on se voie. Nous l'avons hébergée une nuit, elle est repartie le lendemain, j'ai donc pu discuter à plusieurs reprises avec elle. C'était une femme très correcte, très pieuse. Elle avait un visage honnête, elle baissait les yeux par modestie quand je lui parlais, j'ai apprécié. Enfin, au début, car en fait, rapidement, j'ai douté de la confiance que je pouvais lui accorder.

— *Vraiment ? Quels étaient les éléments qui vous ont fait dire ça ?*

— Elle passait beaucoup de temps au téléphone, comme si elle rapportait des choses... Et surtout, elle était séductrice.

— *Séductrice ?*

— Vous savez, entre vous et moi, nous, les femmes, on tient à nos maris [*elle baisse la voix*]. On voit tout de suite si les bonnes sont séductrices, ça se voit à leur tête, à leurs manières, à leurs façons de... se trémousser. Elle est arrivée dans le salon le lendemain matin peu après le petit-déjeuner avec du rouge à lèvres très rouge. Et je ne sais pas pourquoi, elle avait mis un chemisier qui relevait sa poitrine. Moi, ça, je ne supporte pas. Vraiment pas. Alors là, tous mes espoirs se sont écroulés, je me suis dit : en fait, c'est une mauvaise fille, elle va faire le bazar ici. Ce n'est jamais évident de se faire respecter par son personnel, alors, quand on détecte en avance le personnel malhonnête et vicieux, c'est toujours mieux. J'ai préféré dire non.

La cousine de Séverine fait partie des expatriées françaises à Dubaï qui bénéficient de nombreux privilèges liés à leur passeport « occidental », dont celui d'avoir recours à des domestiques à bas prix¹⁴. Malgré le filtrage opéré par une personne de confiance, Séverine a préféré voir elle-même la candidate, jusqu'à la faire venir en France pour deux jours, grâce à ses relations diplomatiques. Lors de ces deux jours, le corps de la femme est au centre de son attention. D'ailleurs, c'est parce que Séverine recrute une femme qu'elle redouble d'attention à son corps et aux qualités morales qu'il est censé refléter. Lorsqu'elles recrutent des hommes, les patronnes assurent pouvoir lire la confiance uniquement sur leur visage. En revanche, quand il s'agit de femmes, c'est le corps tout entier qui leur parle. Les patronnes scrutent les attributs corporels (la forme du corps par exemple) et l'*hexis* des candidates, c'est-à-dire les manières de mouvoir leur corps et de le vêtir. Le sourire, le maquillage, les vêtements et la forme du corps de la domestique sont très présents dans les propos de Séverine. Ils sont autant de signes du défaut d'honnêteté et de confiance de la candidate philippine. Séverine exprime d'ailleurs sa peur de la compétition féminine face à la séduction. C'est une peur récurrente chez les patronnes, qui ne cachent pas craindre que leurs époux soient sensibles aux charmes de leurs domestiques.

Les relations de séduction et les adultères entre « maîtres » et « bonnes » sont un thème récurrent de la littérature et du cinéma, témoins des imaginaires bourgeois présents et passés¹⁵. Dans le film *Madame*^a, l'une des domestiques d'une riche famille américaine vivant à Paris au XXI^e siècle est déguisée en bourgeoise par sa patronne, à l'occasion d'un dîner, pour éviter le mauvais sort que celle-ci redoute en s'apercevant qu'il y aura treize convives à table. Cette domestique finit par en adopter le rôle et suscite les jalousies de cette dernière. Ainsi, les apparences trop sophistiquées

a. Film d'Amanda Sthers, sorti en 2017.

des domestiques sont rarement appréciées des patronnes : nombreuses sont celles qui racontent en entretien avoir eu affaire à une candidate « provocante », « allumeuse », ou encore « vraiment trop mignonne ». Le jugement de la beauté des candidates est ambivalent : elles doivent être présentables et propres sur elles, mais leur apparence ne doit pas être trop sexualisée.

Lorsque les patronnes jugent l'apparence séductrice des candidates, elles expriment surtout un mépris de classe envers les milieux populaires¹⁶. En mettant du rouge à lèvres, des talons hauts, des vêtements cintrés, les domestiques qui n'ont pas vraiment l'habitude du goût bourgeois pensent bien faire. Ce n'est qu'à force de refus d'emploi, de remarques de la part des patronnes et de conseils proférés par des domestiques plus expérimentées qu'elles comprennent que la définition de l'élégance est socialement située¹⁷. Pour bien paraître aux yeux des grandes fortunes, il faut être habillée sans trop d'artifices. Les domestiques qui réussissent à séduire maîtrisent à la perfection l'espace social des goûts¹⁸. Elles savent que, chez les vieilles familles, l'élégance des domestiques repose sur leur sobriété vestimentaire. Elles savent aussi que les goûts ne sont pas unifiés chez toutes les grandes fortunes. Anaïs a déjà travaillé chez une famille de nouveaux riches milliardaires qui, à plusieurs reprises, lui a demandé de se déguiser de façon extravagante lors de soirées à thème où elle faisait le service. Elle n'a jamais vu ça chez les aristocrates qu'elle a servis : seule la couleur de sa chemise ou de son veston pouvait éventuellement sortir de l'ordinaire lors d'événements, mais toujours dans des tons sombres ou pastels. « Le fluo ou les paillettes, j'ai rarement vu ça chez ces personnes ! »

Une question de race

Le corps de domestiques est soumis à l'appréciation des riches en tant que révélateur de qualités morales et de compétences. La tenue vestimentaire, le regard, les mouvements jouent, mais ce qui est bien plus déterminant

encore dans l'appréciation que font les grandes fortunes des candidates, c'est leur race. Parler de race en sociologie ne présuppose aucun fondement biologique¹⁹. C'est en fait tout le contraire : au cours des enquêtes, les sociologues constatent que les individus assignent des comportements, des qualités ou des défauts à certaines nationalités, couleurs de peau, origines migratoires, ou encore à des accents. Il en émane des stéréotypes racistes qui ont des effets réels et directs sur les pratiques. Par exemple, lors de ses enquêtes sur les travailleurs du BTP en France, Nicolas Jounin a été confronté à une essentialisation systématique de leurs qualités et de leurs défauts par les recruteurs des agences d'intérim qui les embauchent : les ouvriers noirs, parce qu'ils sont considérés comme robustes, sont par exemple placés sur les postes les plus éprouvants physiquement²⁰. Dans la domesticité, l'assignation raciale des qualités des domestiques est au cœur des pratiques de recrutement. Il est tout à fait normal de dire qu'on recherche une domestique philippine, noire ou arabe, qu'on n'aime pas les domestiques chinoises ou encore qu'on ne veut surtout pas de musulmane chez soi. Les stéréotypes racistes sur les domestiques issues de l'immigration circulent sans le moindre tabou. Alors, en entretien, je les ai entendus et réentendus, à un point tel que je n'étais même plus surprise que les riches décrivent les Arabes comme de « bonnes cuisinières » ou les Ivoiriennes comme de « bonnes nounous ». Ces clichés deviennent des évidences qui discriminent les domestiques entre elles. Guillemette, femme franco-britannique dans la cinquantaine, artiste-peintre, sculptrice et ex-épouse d'un très riche banquier, le dit bien au sujet d'un des entretiens d'embauche avec une femme ivoirienne, Awa :

— Il y a eu Awa, je me souviens très bien, c'est la dernière que j'ai accueillie ici, pendant une heure trente je crois bien. Bon, Awa, c'était une grande Noire, ça m'a plu.

— *Ah oui ?*

— Oui, car j'ai tout de suite vu que ça pouvait être bon. Ces femmes, vous savez, elles sont très robustes, infati-

gables. Moi, j'étais habituée aux Algériennes, comme je vous l'ai dit, mais enfin ma voisine c'est les Noires, et franchement, elles sont pas mal. Enfin, faut les sélectionner cela dit car y a pas mal de femmes nonchalantes parmi elles.

— *Et ce n'était pas le cas d'Awa ?*

— Non, ça, je l'ai tout de suite vu. Déjà, quand elle est entrée dans la pièce du salon, elle se tenait droite, pas les mains ballantes, elle avait le regard fixe, elle semblait bien déterminée... ça m'a plu, je me suis dit, bon, ça commence bien.

— *Et quelles questions lui avez-vous posées ?*

— J'ai vu qu'elle était souriante, mais qu'elle gardait les sourcils froncés pendant tout l'entretien, on voyait qu'elle n'était pas totalement stupide, qu'elle suivait ce que je disais. On est allées toutes les deux dans l'arrière-cuisine, et je lui ai demandé de déplacer une grande caisse, lourde, pour voir, et là, elle n'a rien dit, j'ai vu ses bras saisir la caisse comme ça [*elle mime avec ses bras*] ! Même pas essoufflée, dis donc. Bon, là, ça m'a rassurée, je me suis dit qu'elle pourrait être efficace. Alors par contre, elle a un sacré accent, car elle vient de... de là-bas, hein, directement, alors c'est bon, un peu étrange, mais enfin ça, je me suis dit que ce n'était pas très grave, après tout, c'est pas de l'aide aux devoirs que je lui demandais.

Dans son livre consacré à la garde d'enfants à Paris, Caroline Ibos met en évidence les qualités essentialisées des nounous ivoiriennes que leur attribuent les patronnes, comme la « chaleur » et la maternité²¹. Ici, Guillemette juge avant tout les compétences d'Awa à l'aune des qualités et défauts qu'elle attribue aux femmes noires. Elle établit un lien très clair entre l'accent d'Awa, sa couleur de peau, sa nationalité ivoirienne, sa supposée force physique et sa prétendue incapacité à assurer une aide aux devoirs. Finalement, Awa ne sera pas retenue : Guillemette assure que, « avec son physique, elle va faire peur aux voisins dans l'immeuble ».

Les femmes domestiques sont autant soumises que les hommes à ces clichés racistes, et savent qu'elles seront en grande partie recrutées sur ces stéréotypes. Alors, elles « jouent

à la Noire », comme le dit cyniquement une domestique, Christelle. Venant de Guadeloupe, elle s'indigne d'être toujours renvoyée à ses origines antillaises alors même qu'elle est française et trouve sa peau très blanche. Mais elle a compris que, pour être recrutée, elle doit se conformer à ce que les riches attendent des Guadeloupéennes : « T'es une métisse, tu dois avoir des beaux cheveux tressés, quelques accessoires en madras ou en wax, de toute façon ils font pas la différence, et tu dois cuisiner quelques trucs pimentés. » Avant de servir les riches, Christelle, qui est arrivée en France métropolitaine à l'âge de quatre ans, ne cuisinait jamais de plats guadeloupéens ni africains. Elle s'y est mise car elle a compris que ce serait un avantage pour être recrutée. « J'ai mis du temps à comprendre que je ne devais pas effacer le fait que je vienne de la Guadeloupe, mais le mettre en avant de façon astucieuse. » Et comme le disent bon nombre de domestiques, incorporer les clichés racistes est inévitable, mais à une juste dose.

Une touche d'exotisme

Si Christelle fait en sorte de mettre en avant ce qu'elle appelle son « côté antillais », elle sait aussi qu'elle ne doit pas en abuser. Les riches sont en quête d'exotisme chez leurs domestiques. Ils s'attendent à ce que les domestiques incarnent une certaine « culture », à laquelle les riches attribuent des manières d'être, de penser et de faire. Mais l'exotisme ne doit pas non plus envahir leur maison. Christelle s'est ainsi vu reprocher de mettre des boucles d'oreilles trop colorées, sa patronne l'ayant critiquée de « faire trop antillaise ». L'odeur des domestiques issues de l'immigration suscite aussi de violentes remarques. Innombrables sont les patronnes qui disent que leurs domestiques indiennes, sri lankaises, marocaines, ivoiriennes « sentent les épices », et que cela les incommode. Et parmi elles, nombreuses sont celles qui, sans oser le dire à leurs domestiques, leur offrent des déodorants et des parfums ou leur suggèrent d'ouvrir régulièrement les

fenêtres pour « chasser les mauvaises odeurs ». L'odeur est un exemple frappant de ce qui marque plus généralement les frontières de l'exotisme : l'hygiène.

Au moment de choisir une domestique, les riches expriment ce que les sociologues Wilfried Lignier et Julie Pagis appellent un « dégoût culturel de personnes » qui témoigne aussi d'un préjugé racial envers les domestiques²². Une odeur désagréable, un corps qui fait sale, une hygiène douteuse sont des critiques majoritairement attribuées à des domestiques originaires d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine, par des riches originaires d'Europe continentale et du Nord, de Russie, des États-Unis, d'Australie. La saleté de ces domestiques n'est pas seulement jugée à l'aune de leur couleur de peau, mais parce qu'elles proviennent de pays que les patrons estiment « sous-développés », où l'on méconnaîtrait les règles de base de l'hygiène. Les patronnes partent alors avec un *a priori* plutôt négatif sur l'hygiène des domestiques. Lors de l'entretien d'embauche, elles vérifient qu'elles n'ont ni les mains ni les ongles sales, ni les cheveux gras ni les vêtements tachés. Le soupçon d'être porteuses de maladie plane sur les domestiques noires : « Les Noires, on se méfie toujours plus, car on sait bien que là-bas, sida, palu, tuberculose et tout le blabla, moi je ne veux pas ça chez moi », prévient une patronne qui confie par ailleurs aimer recruter des personnes noires pour « apprendre des choses sur l'Afrique ». Trouver la bonne domestique implique de faire pénétrer l'altérité chez soi, une altérité qui suscite de la curiosité tout autant qu'elle est fortement contrôlée.

J'avais entrevu le comportement ambivalent des riches face à l'altérité de leurs domestiques lorsque, quelques années avant d'entreprendre ma recherche, j'ai travaillé comme *nanny* et aide-cuisinière à temps partiel dans une famille millionnaire. Étudiante, je cherchais un petit job, et c'est mon médecin de l'époque qui m'a donné le contact d'une de ses patientes, Catherine, la fille de Geneviève dont parlent les premières pages de ce livre. Elle était à la recherche d'une « jeune fille » pour aider aux tâches domestiques et parentales.

Pendant un an, je me suis rendue plusieurs soirs par semaine chez Catherine, Christian et leurs deux enfants, qui m'ont aussi employée un été en Chine dans leur seconde résidence comme jeune fille au pair. Pour des motifs professionnels, la famille vit entre la France et la Chine. En plein dans mes études de sociologie, je noircissais rigoureusement des dizaines de cahiers de tout ce que je pouvais observer et entendre dans cette famille. J'ai décidé de les rouvrir trois ans plus tard, et de les relire avec un regard de sociologue neuf et plus expérimenté. Une fois par an, Catherine prenait de mes nouvelles, et j'en ai profité pour lui demander l'autorisation de parler de mon expérience chez elle. Elle a accepté, sous condition que je change son prénom et ceux de tous ses proches. Chez elle, je travaillais avec Rachid, Sofia et Michaela, les domestiques polyvalentes, Si Yu, la *nanny* à temps plein, et Fabrice, le chauffeur. Rachid faisait très régulièrement des blagues en caricaturant la culture algérienne, ce qui plaisait beaucoup à nos patrons. Il imitait une danseuse orientale en se dandinant devant les enfants et en chantant avec une voix exagérément nasillarde. Il mettait de temps en temps une djellaba et répétait qu'il avait mis son premier jean à l'âge de vingt et un ans seulement. Ou encore, il inventait des expressions comme « c'est bon comme une boulette de viande » ou « c'est beau comme un makroud » (une pâtisserie faite de semoule, sucre et dattes). Rachid et moi étions très complices. Il me rappelait un ami de classe marocain, qui, au collège, faisait exprès de mettre en scène sa « culture » devant certains professeurs blancs dont les remarques étaient teintées de racisme ordinaire à son égard. Quand nous étions seuls tous les deux, Rachid me disait souvent qu'il était l'« Algérien de service, avec que les bons côtés de l'Algérien ». C'est comme ça qu'il avait selon lui réussi à se faire recruter par Catherine, notre patronne. Il racontait que, pendant l'entretien, Catherine lui avait tout de suite dit que son profil lui plaisait car elle aimait les Algériens. S'en est suivi une série de questions : savait-il faire un bon couscous ? Savait-il chanter des « chants orientaux » et danser sur des percussions ? Pouvait-il lui rapporter

de beaux tissus de « là-bas » ? Comment avait-il appris le français ? Comment s'habillait-il lorsqu'il retrouvait sa famille en Algérie ? Est-ce qu'ils faisaient du pain de semoule dans un four à pain traditionnel ? Rachid a dû performer sa nationalité algérienne et mentir. Il avait tout fait pour correspondre à l'Algérien que notre patronne attendait de lui, et continuait de se forcer à le faire. « L'Algérien chaleureux, marrant, qui apporte le soleil dans la baraque, qui est bien intégré en France tout en ayant plein de petits côtés exotiques sympas, c'est moi », a-t-il expliqué un jour où, après avoir chanté du raï à tue-tête en cuisinant à mes côtés, je lui ai demandé s'il aimait vraiment le raï. Il a poursuivi en prenant un ton plus sérieux : « Tu crois que j'ai le choix ? », puis, en jetant un regard furtif par-dessus mon épaule afin de s'assurer que Catherine n'était pas dans les parages, il a murmuré : « Moi, le raï, ça me pompe. »

Pour servir les riches, Rachid a dû incarner ce qu'il appelle le Kinder : « Marron dehors, blanc dedans. » C'est-à-dire qu'il parle un français parfait, sans accent, qu'il explique longuement dans les entretiens d'embauche combien il aime la France, qu'il garantit ne pas être musulman au point de se forcer à manger du porc chez ses patrons. Selon lui, c'est une condition à sa carrière. Les domestiques ne sont pas dupes : à tout moment, l'essentialisation raciale de leurs qualités peut se retourner contre elles.

Les riches ont toujours le dernier mot

L'exotisation des corps des domestiques s'inscrit dans des imaginaires postcoloniaux que les sciences humaines et sociales ont bien décrits²³. Les grandes fortunes recrutent leurs domestiques à partir de hiérarchies et de stéréotypes raciaux qui sont bel et bien l'expression de la domination de classe et de race qui structure les rapports sociaux. Cela contribue *de facto* à inférioriser celles qui les servent. Dire que les femmes noires sont « maternelles », que les Asiatiques sont « dociles », que les hommes arabes sont « endurants »

légitime qu'elles soient employées comme domestiques en même temps que cela les exclut d'autres secteurs professionnels pour lesquels elles n'auraient pas de compétences. Ces stéréotypes confortent les riches dans l'idée que, en ayant des domestiques, ils participent à sauver une partie de la population qui ne trouverait pas d'autre travail – parce qu'elle est issue de l'immigration, parce qu'elle est peu diplômée, pas assez intelligente, etc. Exotiser les qualités des domestiques légitime aussi la division du travail dans une même maison : aux domestiques blanches et/ou issues d'Europe et des États-Unis les postes de direction, aux autres les postes subalternes. Et même lorsqu'au fil de leur expérience ces dernières gravissent la hiérarchie, elles doivent, encore plus que les autres, mériter leur place et leur salaire, et en être reconnaissantes. Comme le dit un patron, « dans leur pays d'origine, [elles] ne gagneraient rien du tout ».

Il arrive que les domestiques refusent un emploi alors même que les patronnes les rappellent après un entretien et une période d'essai concluants. Anaïs l'a déjà fait. Amor aussi. Toutes les deux ont des années d'expérience de la domesticité derrière elles, un réseau bien établi parmi les grandes fortunes et celles qui les servent, et trouvent à tous les coups plusieurs offres. Elles peuvent, comme le dit Amor, faire leur marché. Les domestiques véhiculent elles aussi de nombreux clichés sur les riches. Les nouveaux riches sont réputés donner de très bons salaires et de beaux cadeaux. Les aristocrates sont décrits comme radins. Les Russes sont dits colériques, les Américains plutôt cool, les Français stressés. L'essentialisation de classe et de race existe aussi chez les domestiques envers leurs patrons. Un jour, Trisha a proposé à Amor de travailler pour des multimillionnaires chinois sur la Côte d'Azur. Elle a refusé de les rencontrer, s'étant juré de ne jamais travailler pour des patrons chinois. « Nous, les Philippines, on se méfie des Chinois », affirme-t-elle. Anaïs, elle, a une fois démissionné quelques jours après sa prise de poste, car elle s'est mise à « avoir peur de bosser pour des gens du Moyen-Orient ». D'ailleurs, les domestiques sont souvent

hésitantes face aux emplois vacants chez les Émiriens installés en France, réputés très riches mais esclavagistes.

L'appariement entre patrons et domestiques repose sur une domination symbolique des premiers sur les secondes : en jouant le jeu de se conformer aux stéréotypes et aux attentes des riches, les domestiques contribuent à les reproduire. Est-il possible de faire autrement ? « De toute façon, les riches ont toujours le dernier mot, mieux vaut le savoir dès le début ! » s'exclame Christelle avec humour et amertume, en préparant devant moi des accras de morue sans piment – des accras antillais, mais pas trop.

Tout le monde n'a pas le luxe de choisir son patron. C'est même rarement le cas, puisque les emplois au service des riches sont limités. Le nombre de domestiques, cependant, est illimité. La recherche du bon parti est structurellement asymétrique. Même quand on est, comme Marius, un homme majordome bien installé dans la domesticité, et qu'on a soi-même accumulé de l'argent en nouant des relations durables avec ses patrons. On doit faire profil bas lors de son premier emploi au service d'un particulier. « Docile, docile, docile », répète ainsi Marius lorsque nous parlons de ce qui lui a permis de faire carrière dans la domesticité. Il a incarné « le pauvre immigré qui obéit, travaille, et se sent redevable de tous ceux qui lui ont donné du travail ». Encore aujourd'hui, il s'efforce de se rappeler d'où il vient et répète souvent à son patron qu'il se doit d'être fidèle pour rendre hommage à tous ceux qui lui ont ouvert les portes de ce paradis aux allures de cage dorée qu'est l'univers des grandes fortunes.

Des corps au travail

5 h du matin. Après vingt-quatre heures passées aux côtés de Mariana, je ne parviens pas à dormir. Elle m'avait proposé de voir à quoi ressemble une journée de travail particulièrement intense, où toutes les tâches s'enchaînent sans l'ombre d'un répit, où le moindre signal de fatigue doit être vite oublié. Demain, ou plutôt tout à l'heure, Mariana accueille l'oncle et la tante de sa patronne, tout droit venus de Russie. Elle ne les a vus qu'une seule fois, mais en garde le souvenir d'un couple froid, méprisant, exigeant, toujours prêt à la critique sur l'état de propreté et la décoration de l'appartement, et condescendants à son égard. Mariana s'était fixé pour objectifs de tout laver, de réaménager les espaces, de cuisiner et de congeler des mets à leur servir pendant leur séjour d'une semaine, ou encore de dénicher aux quatre coins de Paris une couette en duvet d'oie d'une grande marque de luxe. C'est bien la première fois que je me suis sentie utile à ses côtés, me chargeant de cette dernière tâche et découvrant avec stupéfaction l'existence de couettes à plus de 2 000 euros. Je l'ai aussi aidée à astiquer, cuisiner, trier les bocaux de la cuisine. Notre agitation était telle que mon corps tout entier est encore en mouvement à cette heure tardive de la nuit.

Mais surtout, je suis prise par un trop-plein de pensées et d'émotions. Je pense à Mariana, que j'ai quittée il y a à peine deux heures. Que fait-elle en ce moment ? Est-ce qu'elle dort ? Repense-t-elle aux confidences qu'elle m'a faites

en ce début de nuit ? Continue-t-elle à recoudre la veste de sa patronne qu'elle avait entre les mains pendant que nous discutons dans sa chambre ? Mariana aussi a toujours eu des problèmes de sommeil. « *Preocupada, tan preocupada* », m'a-t-elle répété en boucle en expliquant qu'elle doit, même la nuit, s'occuper pour se sentir moins préoccupée. C'est pour ça qu'elle m'a demandé de rester à ses côtés. Préoccupée par les deux invités de ses patrons, elle l'est aussi par l'une de ses grands-mères, dont l'état de santé se détériore de jour en jour. La veille, elle a reçu un appel de Colombie, et les nouvelles sont mauvaises. Mariana va peut-être devoir y faire un aller-retour. Sa fille la soucie également. Elle a subitement arrêté ses études de comptable, et veut partir au Venezuela avec un homme qu'elle a rencontré il y a quelques semaines. Face à cette somme de soucis, Mariana se sent dépassée. Je la comprends. Cette nuit-là, je lui ai aussi confié les problèmes que je rencontre à devoir mener tout de front sur les plans familial et professionnel. Lorsque la relation avec les enquêtées s'intensifie, on ne peut pas espérer que leurs confidences demeurent sans retour. Une logique du « don/contre-don » imprègne l'enquête immersive¹. Avec les domestiques, mes confidences étaient un signe de confiance et de respect mutuels. De quel droit moi, sociologue, aurais-je le privilège de tout savoir d'elles, et elles rien de moi ? Les chercheuses et chercheurs aussi ont une histoire de vie et des sentiments. Beaucoup s'attachent méticuleusement à ne pas en rendre compte, alors que, pourtant, ce « partage de soi » avec les personnes rencontrées est parfois la condition même d'une enquête réussie². Le quotidien de Mariana n'a rien à voir avec la mienne. Son enfance et sa trajectoire non plus. Son âge, ses origines sociales et géographiques non plus. Mais nous sommes toutes les deux des femmes. Cette condition de genre nous vaut des expériences similaires, ainsi que des façons communes d'éprouver le monde, et a sans l'ombre d'un doute favorisé notre complicité³. Le « don de soi » qui préoccupe Mariana, qui consiste à toujours prendre soin des autres, me traverse aussi en tant que femme. Cette nuit-là,

nous échangeons sur les manières dont, chacune, nous nous occupons des autres dans nos vies professionnelle, amicale, familiale, conjugale. Si cela affecte tant nos pensées et nos corps, ce n'est pas parce que, comme le dit Mariana, « on est trop sensibles ». C'est une manière genrée d'apparaître au monde, un rôle social construit comme « féminin » que nous avons pleinement incorporé⁴ et que nous jouons auprès de nos familles, de nos amis, de nos collègues. Pourtant, face à elle, le soin que je procurais aux autres à cette époque m'a tout à coup semblé insignifiant.

Bonne à tout faire, tu seras

L'Organisation internationale du travail (OIT) estime que, dans le monde, huit domestiques sur dix sont des femmes⁵. Lorsque j'informe Mariana de ce chiffre, elle me regarde d'un air surpris, puis se ravise : « Ce n'est pas étonnant, on a ça dans la peau, les femmes ! » Comme beaucoup d'autres domestiques rencontrées, Mariana critique l'incompétence des hommes dans le travail domestique. Mais sa critique est teintée d'ironie : elle sait, sans pouvoir l'exprimer avec des termes savants, que la prétendue « aptitude » des femmes aux tâches domestiques n'a rien d'inné. « Ils font quoi, les maris de toutes ces femmes, pendant qu'elles se tuent à nettoyer la merde des autres ? » me demande-t-elle, révoltée. J'ose lui retourner la question : « Ton mari, il faisait quoi, quand tu étais en France ? »

Mariana a quarante-trois ans. Elle est colombienne, et vit en France depuis l'âge de dix-sept ans. En Colombie, son père, décédé, travaillait dans une exploitation de café pour un salaire misérable. Sa mère, sans profession rémunérée, s'occupait d'elle et de ses deux sœurs, de la maison et du potager. Mariana décrit son enfance comme difficile et malheureuse. Elle a arrêté l'école à douze ans, pour travailler aux côtés de son père et rapporter un peu d'argent à la maison. Puis, à quinze ans, comme de nombreuses adolescentes des zones rurales colombiennes, ses parents l'ont

envoyée à Bogotá, la capitale colombienne, pour travailler comme domestique *interna*, c'est-à-dire à temps plein, logée et nourrie chez ses employeurs⁶. Elle estime avoir été bien traitée par cette famille qui l'autorisait à sortir les dimanches et lui laissait un peu de temps libre le soir après le service du dîner. Mais Mariana est tombée enceinte : elle a alors dissimulé sa grossesse sous d'amples vêtements, jusqu'à ce que la fille du couple qui l'emploie le remarque et le dise à sa mère. Du jour au lendemain, elle a été renvoyée chez ses parents, qui, en quelques semaines, la marièrent avec un homme du village, Nico, maraîcher de vingt ans plus vieux qu'elle. Il fallait éviter à tout prix le scandale d'une maternité célibataire. Mariana, paniquée à l'idée de devenir mère, s'est sentie rassurée qu'un homme puisse subvenir aux besoins du bébé. Cette stabilité économique n'a pas duré. Lorsque sa fille a eu un an, Mariana est partie pour la France, espérant un vrai salaire qui puisse profiter à son enfant et à ses parents. Son père, malade, pouvait de moins en moins travailler, et Nico gagnait trop peu. Elle a rejoint une cousine éloignée à Paris qui a pris en charge son voyage et trouvé ses premières places comme femme de ménage dans le 16^e arrondissement. Son travail plaisait aux patronnes, au point que l'une d'elles, P-DG fortunée, lui a proposé de travailler chez elle à temps plein, pour faire le ménage, la cuisine, les courses, s'occuper des enfants, des oiseaux, des réceptions. Cet emploi a marqué son entrée dans le monde des grandes fortunes.

Aujourd'hui, Mariana est « bonne à tout faire chez les riches », comme elle dit. Elle a divorcé de Nico depuis dix ans. À ma question : « Ton mari, il faisait quoi quand tu étais en France ? », elle répond : « Pendant que je nettoiais la merde de mes patrons, il faisait de la merde. » Par sa fille et sa mère, Mariana a su que son mari la trompait : il avait d'autres femmes, et d'autres enfants.

Mariana fait partie des femmes que la sociologue Arlie Hochschild appelle le « nouvel or du monde » : des femmes issues des pays dits du Sud, qui quittent leur famille pauvre

pour s'occuper de celles, plus riches, des pays dits du Nord⁷. Des femmes comme elles, issues d'une immigration de première vague, il y en a plein chez les riches. Parfois, elles émigrent avec mari et enfants. Plus souvent, elles viennent en France seules et envoient de l'argent au « pays ». Elles sont les femmes racisées que les employeuses recherchent pour leurs supposées qualités de travailleuses domestiques dévouées. Une essentialisation que Mariana incarne à merveille. Depuis cinq ans qu'elle travaille à deux pas du Trocadéro pour Yves, trader, et son épouse Svetlana, sans profession, elle n'est jamais tombée malade. Ou plutôt : elle ne s'est jamais absentée, même souffrante. Mariana revendique une identité de femme des classes populaires rurales « travailleuse », « solide », « courageuse », « forte », une forme de *virilité au féminin*⁸. En même temps, elle sait que son courage n'a rien de naturel : « Le travail, ce n'est pas dans mes gènes, c'est que je n'ai jamais eu le choix ! » La misère et le modèle patriarcal dans lesquels elle a grandi la prédestinaient selon elle à devenir « bonne à tout faire ».

Une course contre la montre

Chez Yves et Svetlana, Mariana travaille seule. Elle a l'habitude : sur ses sept postes précédents aussi, elle était déjà seule. Elle a travaillé avec des *nannies* et des chauffeurs employés à temps plein, mais dont les tâches étaient circonscrites – s'occuper des enfants, transporter les patrons. Yves et Svetlana ont une *nanny*, Inna, que Mariana connaît peu. Lorsque ses patrons, qui vivent la moitié de l'année au Luxembourg, sont à Paris, les deux domestiques se côtoient mais sans se parler. Inna ne parle que le russe, la langue de Svetlana que Mariana ne comprend pas. Elle dit « se méfier des Russes », qu'elle juge froides et impénétrables. Entre domestiques, les stéréotypes raciaux sur les unes et les autres circulent aussi. Devenue proche de Mariana au fil de nos rencontres, je m'autorise à le lui faire remarquer : « Svetlana aussi est russe... » « Oui, mais les Russes riches, ils paient ! »

répond-elle en riant, m'expliquant que le salaire compense un peu le caractère de Svetlana.

Chez Yves et Svetlana, Mariana se sent choyée. Elle gagne 2 300 euros nets par mois, et bénéficie gratuitement d'un petit appartement de 35 m², au quatrième étage de l'immeuble de ses patrons. Elle ne les accompagne jamais au Luxembourg, où ils ont une autre employée, et lorsqu'ils partent en vacances, elle est chargée de garder l'appartement parisien et de le maintenir propre. Ces conditions l'arrangent car elle n'aime pas vraiment suivre ses employeurs dans tous leurs déplacements. « Quand des patrons t'emmènent en vacances, c'est jamais des vacances pour toi, c'est encore plus fatigant que le reste du temps », assure-t-elle, en évoquant son poste précédent, où, cinq ans auparavant, elle voyageait avec ses patrons à toutes les vacances scolaires pour s'occuper des enfants, et en rentrait « exténuée ». Mariana entretient de bonnes relations avec Svetlana, touchée par sa générosité à son égard : « Elle est très généreuse et m'offre beaucoup de robes et de sacs. » Au début de mon enquête, Yves, son patron, après m'avoir donné le numéro de téléphone de Mariana, m'avait dit fièrement : « Ah vous verrez, Mariana c'est pas la bonne à tout faire maltraitée, elle a son sac Vuitton ! » C'est la seule fois où un employeur que je contacte pour un entretien me renvoie plutôt vers sa domestique : « Elle saura mieux parler de son travail que moi, et je pense qu'elle vous dira qu'elle n'est pas malheureuse ! » m'écrivait-il dans le SMS contenant le numéro de Mariana. Je n'ai plus eu aucun contact avec lui par la suite. Mais en nouant une relation forte avec Mariana, j'ai vite découvert que sa vie ne se résume pas au plaisir de posséder un sac Vuitton.

Mariana travaille beaucoup. Svetlana le lui fait souvent remarquer : « Elle me dit : "Mariana, tu travailles trop, repose-toi !" Mais quand est-ce que je peux vraiment me reposer ? » Difficile en effet de trouver un moment où souffler, dans son emploi du temps bien chargé. Voici à quoi ressemble une journée de travail pour elle :

7 h 45 : Dans l'« arrière-salle » située en enfilade derrière la cuisine, Mariana ouvre la machine à laver, en sort le linge qui a été lavé dans la nuit, le trie : une partie va sur l'étendoir, l'autre dans le sèche-linge.

8 h 15 : Mariana range le linge sec de la veille dans les différentes armoires de la maison. Chambre d'amis, chambre d'Yves et Svetlana et dressing du couple, chambre de leur enfant Lucas, chambre de la mère d'Yves.

10 h 30 : Mariana finit le rangement dans la chambre de la grand-mère, qui vient chaque week-end. Elle commence toujours par épousseter les tapis, et met tous les trois jours de nouveaux draps. Nous allons dans la cuisine, et Mariana vérifie les courses qu'elle a faites la veille. Puis nous commençons la cuisine pour le déjeuner du midi de Lucas et de sa mère.

11 h : Mariana m'emmène dans l'arrière-salle, relance des machines, et prend des torchons et quelques produits. Elle fait la poussière dans toutes les pièces de l'appartement, astique meubles, armoires, tables, objets de décoration, chaises, puis pose de temps en temps ses produits et ses torchons pour taper les canapés et les fauteuils.

11 h 45 : C'est l'heure de cuire tout ce qui a été préparé une heure auparavant. C'est aussi le moment où Lucas rentre de l'école, avec sa mère.

12 h 30 : Lucas et Svetlana s'installent sur la table à manger du salon qu'a dressée Mariana. Le midi, Mariana fait le service, tandis que le soir, elle laisse dans la cuisine les plats préparés. Je l'aide à servir les entrées de crudités disposées sur des assiettes. Le repas dure cinquante minutes. Svetlana va faire la sieste, Lucas part à l'école. Entre-temps, Mariana a débarrassé la table et rempli le lave-vaisselle, et a préparé le lit de Svetlana : elle lui ouvre un coin de la couette, et y pose « son roman du moment ».

13 h 50 : Mariana me propose de « grignoter un petit truc ». On toast du pain et on mange des tartines de fromage avec une salade. Puis c'est reparti. Mariana me dit de la suivre dans l'arrière-salle. Elle prend l'aspirateur et court dans la chambre de la mère d'Yves. Elle procède pièce par pièce, et pendant qu'une main aspire, l'autre tient un grand sac-poubelle noir dans lequel elle vide toutes les poubelles de chaque pièce.

16 h 10 : L'aspirateur est terminé. Mariana passe aux toilettes, me propose de boire – je lui sers plutôt un verre d'eau à elle –, pose l'aspirateur dans l'arrière-salle. Puis elle se saisit de la bassine et de la serpillière. Elle fait un détour par la cuisine et sort du chocolat en poudre, du lait, et de petites brioches faites par elle pour le goûter de Lucas. Elle me propose de préparer le goûter de Lucas, pendant qu'elle s'habille en quelques secondes pour aller le chercher. À peine dix minutes plus tard, ils reviennent. Mariana se remet en tenue de travail, passe la serpillière dans tout l'appartement. Je fais goûter Lucas. Svetlana peint dans le salon. Mariana et moi allons ensuite nous attaquer au dîner.

19 h 05 : Svetlana demande à Mariana à travers la porte de la cuisine si elle peut lui servir un jus de citron frais. Mariana s'exécute. Puis elle passe dans la chambre de Lucas pour vérifier qu'il a bien pris sa douche et que ses devoirs sont faits. Mariana fait dîner Lucas dans la cuisine. Elle va à l'arrière-salle ranger la bassine et la serpillière, et met au centre de la table d'Yves et Svetlana un grand plat de couscous. Elle passe à l'inspection de la maison : elle remplit une liste de choses à effectuer, à réparer, à commander, à racheter.

20 h 20 : Fin de la préparation du dîner, du coucher de Lucas et de l'inspection. Nous sortons de l'appartement, et montons dans celui de Mariana. À 22 h 30, Mariana redescend pour faire la vaisselle et ranger la cuisine. Elle se couche à 00 h 30, le temps de préparer le petit-déjeuner du lendemain sur la table et de regarder un peu la télévision chez elle.

Mon carnet de terrain comporte beaucoup d'autres détails sur les efforts physiques de Mariana pendant ses journées de travail. Elle fait sans cesse des va-et-vient dans tout l'appartement, piétine et ne s'assoit jamais, même pour manger. Elle porte beaucoup de charges lourdes : paniers de vêtements, aspirateur, escabeau, poubelles, caisses de produits ménagers, marmites, tables, chaises, fauteuils, tapis. La pénibilité physique est une caractéristique récurrente du travail des domestiques, qui sont, à longueur de journée, soumises à des efforts continus, parfois violents, à l'origine de beaucoup

de maux. Toutes les domestiques que j'ai rencontrées se plaignent de douleurs de dos, de tensions musculaires dans les jambes, d'une importante fatigue, de maux de tête. D'ailleurs, leur métier est parmi les plus exposés aux accidents de travail et aux troubles musculo-squelettiques⁹. L'épuisement de leur corps est exacerbé par une exposition constante à des odeurs qui leur répugnent : celles des produits ménagers, mais aussi celles de la cuisine, des toilettes, des poubelles, des remontrées d'égout, des vêtements sales, de la nourriture périmée. Souvent, Mariana saute son repas de midi, plus par dégoût que par manque de temps : « Je suis constamment écoeurée, je n'ai jamais faim », lâche-t-elle. Elle conserve pour elle les restes de nourriture dans un Tupperware qu'elle monte tous les soirs dans son appartement de fonction pour « manger tranquille » devant la télévision, seul moment où elle se rend compte qu'elle doit manger pour « tenir ». Le logement des domestiques constitue le seul lieu où elles s'autorisent de courts moments de détente, pour se ressourcer. Le film de l'anthropologue-vidéaste Armelle Giglio-Jacquemot¹⁰ qui porte sur la vie quotidienne de Nice, une femme « bonne » chez de riches patrons au Brésil, saisit plusieurs moments où cette domestique s'installe dans sa petite chambre, devant son téléviseur, son assiette à la main, dans une parenthèse profondément intime et éphémère.

La fatigue et la douleur sont difficiles à verbaliser pour les domestiques. Se plaindre est interdit quand on doit sans cesse « courir après le temps », comme l'explique Maria-Celesta, ancienne gouvernante de plus de soixante-dix ans que je rencontre grâce à Mariana. Femme respectée d'une communauté catholique colombienne rattachée à une Église sud-américaine parisienne, c'est elle, qui, à l'époque, a trouvé du travail pour Mariana. Aujourd'hui retraitée, elle est toujours logée chez ses patrons, qui prennent en charge tous ses frais pour la « remercier d'avoir donné [sa] vie pour eux », dit-elle. La fatigue, Maria-Celesta connaît. Elle a travaillé plus de quarante ans pour les mêmes patrons, ce qui est rare. En France, les emplois domestiques à temps partiel se caractérisent par un

turn-over élevé¹¹. Bien que les chiffres manquent à ce sujet, je constate la même chose pour la domesticité à temps plein chez les riches : près de 80 % des domestiques que j'ai rencontrées sur le terrain ont occupé des postes de moins de trois ans.

Le parcours professionnel de Maria-Celesta est donc exceptionnel. Pendant quarante ans, elle a travaillé dans le 8^e arrondissement parisien, et n'est retournée que cinq fois en Colombie pour voir ses quatre enfants. Pendant quarante ans, elle n'a jamais pris de pause, passant sous silence sa fatigue, ses chutes, ses blocages aux reins et aux lombaires. « Un jour, j'ai fait une chute énorme, car j'ai glissé sur le sol mouillé. Je suis restée immobile pendant plusieurs minutes... J'ai presque perdu connaissance. Mais je me suis relevée. Je suis travailleuse. » Plusieurs semaines après l'accident, que personne n'a su, Maria-Celesta ne parvient plus à dormir. Elle se décide alors à prendre un rendez-vous chez le médecin, malgré le manque de temps : « J'enchaînais tout, jour et nuit, il fallait que ça avance. »

Maria-Celesta prenait toujours de l'avance sur son travail : mais plutôt que d'accélérer certaines tâches pour se laisser du temps de pause dans la journée, ou de profiter de ses soirées libres pour se détendre, elle organisait la journée suivante ou « faisait des bricoles », comme recoudre des vêtements, préparer des viennoiseries maison pour le petit-déjeuner ou faire le ménage dans sa propre chambre. Quand le médecin l'a mise sous anti-inflammatoires et lui a ordonné de s'arrêter au moins un mois, elle a refusé. « Ils ne pouvaient rien faire, sans moi », assure-t-elle à propos de ses patrons, avant d'ajouter : « Je faisais tout tourner dans l'appartement, et ils comptaient sur moi, ils savaient que j'étais quelqu'un d'efficace et de fiable. » Le sentiment d'être indispensables au quotidien des riches poussent les domestiques à faire preuve de virtuosité au travail, et à ne pas dire, ni même ressentir, la douleur et la maladie. « On s'habitue au mal. Toute ma vie, j'ai eu mal, à un point tel que je ne ressentais plus rien ! » s'exclame Maria-Celesta.

À force de ravalier les larmes de sa douleur, elle est aujourd'hui amputée d'une jambe, après une paralysie. Ce n'est que maintenant qu'elle prend le temps de se soigner, et

que les enfants de ses patrons, chez qui elle loge, mesurent à quel point elle a besoin d'un suivi médical. « Il y a cinq ans, je leur ai dit, un matin, que j'allais me faire amputer. Que tout était nécrosé, là-dedans », dit-elle sur un ton faussement léger. « Ils n'en revenaient pas. Ils étaient choqués ! Ils n'avaient même pas vu que j'étais paralysée de la jambe depuis plusieurs mois. » Si Mariana voyait tous les jours ses patrons et leurs enfants, eux en revanche ne semblaient pas la voir.

Les domestiques n'ont pas de corps

Le corps des domestiques est quotidiennement mis à rude épreuve. Comme Mariana, elles enchaînent les tâches, avec peu de pauses, et lorsque celles-ci se présentent, elles en profitent pour avancer les tâches des jours suivants et, surtout, pour perfectionner le travail déjà accompli. Cette dimension est centrale quand on travaille pour les riches : l'intérêt d'avoir des domestiques est à leurs yeux de bénéficier d'un service personnalisé et irréprochable¹². La personnalisation du service suppose donc une adaptation permanente aux goûts des patrons et à leurs désirs. Elle suppose aussi de tout anticiper : les jours où Svetlana revient de l'école avec Lucas, Mariana sait qu'elle lui demandera un jus de fruits pressé, parmi les suivants : citron, pamplemousse ou orange. Dès le milieu de matinée, elle a déjà sorti l'extracteur de jus et disposé ces trois fruits côte à côte sur le plan de travail de la cuisine. Chaque soir, elle vérifie le stock de fruits. L'anticipation crée une charge mentale, et beaucoup ont, comme Mariana, un petit carnet de notes qui les suit partout. Que se passerait-il si un citron venait à manquer le jour où Svetlana en voudrait un ? « Le drame ! » s'exclame Mariana lorsque je le lui demande. Elle explique : « Elle ne dirait rien, je la connais. Elle serait figée, devant moi, et d'un ton sec me dirait "alors, une orange pressée !" en soupirant fort. Pour me culpabiliser au maximum. » Mariana a déjà fait les frais de la frustration de sa patronne : un jour, elle souhaitait un pamplemousse, et le seul qui restait était moisi.

Mariana n'avait rien vu la veille pendant son inspection des stocks. Svetlana ne lui a rien reproché sur le coup. Mais le soir même, alors qu'elle lisait dans le salon et que Mariana dressait la table, elle a déclaré, sans s'adresser directement à Mariana ni la regarder : « Je me demande si je ne vais pas changer de bonne, moi. »

« Je suis partout, tout le temps, mais les patrons, eux, ne me voient même pas ! » s'indignait aussi Christelle, en expliquant qu'elle exagérait son « côté antillais » pour qu'ils la voient. Devant moi, les domestiques pointent toutes le même paradoxe : elles sont en permanence chez leurs employeurs, doivent être joignables et disponibles à tout moment, mais elles ont pourtant l'impression d'être invisibles. Cette tension entre ultradisponibilité et invisibilité est exacerbée chez les domestiques, tant elle travaille leurs corps et leurs cœurs. Mariana dit ainsi qu'elle est « envahie par le froid » et « blessée » lorsque Svetlana parle d'elle comme si elle n'était pas présente dans la pièce. « Dire qu'elle va changer de bonne, c'est de la provoc'. Mais moi, ça me fait mal, quand on ne me dit pas les choses en face. » Les domestiques reprochent souvent aux riches leur manque de franchise. Elles leur en veulent, aussi, de ne pas les regarder, ou plutôt d'ignorer leur souffrance, la couleur de leurs cheveux et de leurs yeux, ou leur gabarit. « Elle m'a offert une robe en soie, superbe. Et puis, elle l'a mise devant moi, et a crié : "Oh, mais Nadine, vous êtes petite ma parole !" Bah évidemment, je fais un petit mètre quarante-huit ! » s'offusque en entretien Nadine, une femme marocaine de quarante-six ans qui travaille comme bonne à tout faire pour le P-DG d'une multinationale, sa femme et ses enfants, des nouveaux riches installés entre la France et la Suisse. Selon elle, il est improbable que sa patronne ait cru qu'une robe longue ajustée pour une femme d'1 m 75 puisse lui servir. La preuve : pendant son entretien d'embauche, sa patronne avait justement apprécié sa petite taille, gage à ses yeux d'une personnalité discrète. Mais passé ce moment, Nadine était devenue invisible. Pire encore, sa patronne ne

lui a même pas proposé d'échanger la robe contre une autre à la bonne taille : elle a suggéré à Nadine de la remonter avec une ceinture, en lui rappelant qu'elle n'était de toute façon pas là pour faire un défilé de mode.

Pourquoi donc les riches ne voient-ils pas leurs domestiques, alors que par ailleurs ils les exhibent parfois comme un appareil devant les autres ? Un détour par la sociologie urbaine éclaire cette question. Au sein des villes, la ségrégation spatiale et la création de « communautés fermées » (*gated communities*), qui augmentent à mesure que les inégalités sociales se creusent, permettent aussi aux riches de vivre à l'abri des pauvres, de côtoyer la pauvreté en exploitant sa force de travail sans subir la violence qui émane des « ghettos de pauvres ». Au sein des maisons, la confrontation entre les patrons et leurs subalternes repose sur une logique comparable. S'efforcer de ne pas voir les domestiques est une condition de la domination rapprochée exercée par les riches. Je l'ai compris la première fois qu'une employeuse, Marielle, femme française de quarante-sept ans mariée à un riche banquier d'affaires, m'a fait part de son malaise face à ses cinq domestiques. Je n'avais pas, jusqu'alors, rencontré beaucoup de grandes fortunes qui s'étaient confiées sur leurs difficultés à cohabiter avec leurs domestiques. Ce n'était pourtant pas faute de leur « tendre des perches » pendant les entretiens. D'emblée, la cohabitation m'avait semblée être un enjeu de taille dans la domesticité. Mais les aristocrates sont à l'aise avec cela. Leur aisance résulte d'une socialisation très précoce à la présence quotidienne de domestiques chez soi, et à l'apprentissage de stratégies pour tolérer la promiscuité – en faisant en sorte de ne pas voir les domestiques, justement.

Ce sont plutôt les nouveaux riches novices dans la domesticité qui confient en entretien « ne pas savoir où se mettre », comme le dit Marielle. Pendant que nous parlons de la gêne que lui occasionne la présence des domestiques, je ressens son malaise : ses phrases sont ponctuées de balbutiements et son regard fuit le mien, comme dans cet extrait d'entretien :

- C'est vrai que ce n'est pas toujours évident...
- *D'être avec eux* [les domestiques] *tous les jours* ?
- Oui...
- *Vous vous y êtes quand même habituée* ?
- Il faut bien ! Mais à l'époque, c'était un peu un choc. J'étais... figée. Je ne savais pas donner des ordres, et surtout, je n'étais pas très sereine chez moi... une impression d'être envahie chez moi, d'être épiée... [...] Au fond, il faut faire comme si tout ce petit monde faisait partie du décor. J'ai fini par me dire : tu as le château, le parc, le personnel, ne te pose pas de questions, de toute façon, il y a de la place pour tout le monde, le tout... c'est de réussir à ne pas se marcher sur les pieds !

Il y a dix ans, Marielle et son époux ont acheté un château dans l'Aveyron. Pour la première fois, ils ont embauché des domestiques. Ce sont les voisines aristocrates de Marielle et, surtout, son expérience de vacances dans un grand palace où elle était servie par plusieurs employées qui lui ont appris, au fur et à mesure, à s'habituer à la présence de domestiques chez elle. Fille d'une infirmière et d'un sapeur-pompier, Marielle n'avait auparavant jamais été servie, « à part au restaurant », précise-t-elle. Ses parents n'avaient recours ni à une femme de ménage, ni à des « baby-sitters », ils n'allaient jamais à l'hôtel, et sa mère, se souvient-elle, « n'a jamais osé dire à sa coiffeuse que la coupe qu'elle lui faisait ne lui convenait plus ». Le cas des nouvelles fortunes montre que se faire servir ne va pas de soi et requiert un apprentissage.

Cet apprentissage se construit pas à pas. Se confronter à du personnel de maison pendant son enfance, fréquenter des lieux de détente et de vacances (spas, hôtels, grands restaurants), exercer des positions professionnelles qui impliquent des relations de service avec des subalternes (secrétaires)¹³ déterminent les façons d'appréhender la confrontation quotidienne aux corps des domestiques. Les moins averties, comme Marielle, doivent apprendre à ne pas voir les domestiques. Une manière d'y parvenir est de circonscrire les espaces de la maison entre ceux qui sont plus spécifiquement dédiés aux

domestiques – cuisines et arrière-cuisines, toilettes réservées, cabibis, caves et garages – et ceux où leur présence en l'absence des patrons est rare – salons, salles de bains et chambres. D'ailleurs, certains châteaux conservent les traces d'une forte division spatiale entre « maîtres » et « serviteurs », comme celui de Gérard, aristocrate membre du Jockey Club, héritier d'un château dans la Loire. Lorsqu'il m'y reçoit, il me fait visiter la cave, qui fut, à l'époque de ses grands-parents, le lieu où les domestiques cuisinaient, lavaient le linge, stockaient la nourriture et le matériel de jardinage et se reposaient. Il me montre une plaque accrochée au mur sur laquelle a été monté un système d'alarme communiquant avec les différentes pièces du château : lorsqu'ils avaient besoin d'une domestique, ses grands-parents sonnaient d'en haut le personnel affairé en bas.

Cette relégation des domestiques dans des caves aménagées pour qu'elles travaillent matérialise de façon brutale leur position dominée. Moins explicite aujourd'hui, elle se traduit autrement dans des jeux d'évitement entre patrons et domestiques. Ces dernières s'effacent au maximum en se déplaçant sans bruit, en restant silencieuses et en baissant le regard, et leurs patrons ne les regardent pas, y compris même, parfois, lorsqu'ils leur donnent explicitement des ordres. Les domestiques font ainsi partie du décor : « être meubles » signifie d'ailleurs, dans l'univers de la domesticité, rester discrètement postées au coin d'une pièce où leurs patrons dînent ou boivent le thé avec des invités, tout en se tenant prêtes à répondre aux demandes, comme par magie.

Un théâtre sans coulisses ?

La tension entre disponibilité et invisibilité des domestiques, et entre ordres et ignorance de leurs patrons naît de la confusion individuelle entre scène et coulisses dans un espace, le domicile, qui est traditionnellement conçu comme lieu de l'intime, du privé. Le fait que les domestiques vivent sur place vient perturber cette conception : le domicile est leur lieu de travail et souvent leur lieu de vie, et il est difficile, pour elles

comme pour leurs patrons, d'y avoir un espace rien qu'à soi. La maison est comme un grand théâtre où patrons et domestiques jouent leurs rôles respectifs, mais où les coulisses manquent. Les chambres, les salles de bains, les caves, les arrière-cuisines, les couloirs peuvent servir à ôter le masque pour souffler, mais ce n'est que temporaire. Même lorsque les patrons s'enferment plusieurs heures dans une pièce sans que les domestiques y pénètrent, même lorsque les domestiques s'isolent pour prendre une pause, les uns savent que les autres ne sont jamais loin.

Non seulement les domestiques connaissent tout de leurs patrons, mais ils sont au courant de ce qu'ils font à chaque minute. Cette exigence tacite d'omniscience est indispensable à la personnalisation du service et à l'anticipation qu'elle requiert. « Le dimanche, Madame ne se lève jamais à la même heure. Mais dès qu'elle se lève, ses œufs au bacon doivent être prêts, dans l'assiette, quand elle arrive en bas de l'escalier. Alors, comment je fais, moi ? Les œufs, ça doit être fait à la dernière minute. Eh bien, dès 7 h du matin, je me mets dans la salle de bains qui est juste en dessous de sa chambre. Comme ça, quand le parquet, là-haut, grince, je cours à la cuisine ! » explique Siham, une femme algérienne approchant la soixantaine, cuisinière et femme de ménage pour une famille d'aristocrates vivant entre Londres, Paris et New York. Lorsque je la rencontre dans l'une des résidences de ses employeurs, située dans la banlieue ouest de Paris, elle me conduit dans la salle de bains en question pendant qu'une autre employée chargée du ménage, Tasha, monte dans la chambre de leur patronne afin que j'entende le sol grincer. Pour être sûre de préparer le petit-déjeuner à l'heure du lever de son employeuse, Siham a organisé son emploi du temps de façon à faire le ménage dans la salle de bains du rez-de-chaussée le dimanche matin. Si sa patronne se réveille à 7 h 30, elle s'interrompt, pour reprendre le ménage plus tard. Comme Siham, les domestiques s'assurent d'être au courant de tout afin de s'ajuster perpétuellement au rythme parfois imprévisible des riches.

Travailler en équipe s'avère pour cela très précieux. L'excellence du service repose sur des solidarités laborieuses :

de la même manière que chaque employée doit être à son poste en fonction de sa spécialité, chacune doit se tenir au courant du lieu où se trouvent les différents membres de la famille qu'elle sert. Lorsque je travaillais respectivement chez Margaret et Philippe, et chez Christian et Catherine, j'échangeais plusieurs fois par heure avec mes collègues sur l'emploi du temps de nos employeurs. Nous nous tenions au courant de la pièce où ils se trouvaient lorsqu'ils étaient dans l'appartement. J'ai ainsi souvent été appelée à l'ordre, alors que je m'apprêtais à pousser la porte d'une chambre ou d'un bureau, à cause de mes difficultés à exécuter des tâches tout en retenant qu'ils occupaient la pièce en question. J'ai par exemple appris à scruter attentivement, sans en avoir l'air, la façon dont mes patrons étaient vêtus, pour pouvoir prévenir mes collègues d'aller leur apporter leurs pantoufles s'ils étaient pieds nus, leur gilet s'il faisait froid, ou leur dire d'adapter leur tenue s'il y avait une visite inattendue. Comme il est de coutume avec les « p'tits nouveaux qui débarquent », expression de mon ancien collègue Rachid, j'ai bénéficié d'une formation en interne, par les domestiques plus anciennes. De la même manière que le font les travailleurs de l'hôtellerie de luxe, c'est *in situ*, une fois dans les maisons de leurs patrons, que les domestiques se socialisent aux désirs des dominants, en jonglant entre l'*habitus* bourgeois et l'*ethos* de la servilité¹⁴. Se tenir au courant de tout ce qui se déroule dans ce grand théâtre est la chose la plus importante à acquérir pour répondre aux désirs des riches et fluidifier au mieux le déplacement des corps, entre évitements et interactions maîtrisées.

L'habileté dont fait preuve le personnel de maison dans ce jeu de rôles déconcerte plus d'un patron. Car, contrairement aux domestiques qui savent tout, eux ne savent pas grand-chose. Comme l'explique Margaret, ils s'efforcent certes de ne pas voir leurs domestiques en les reléguant à des éléments de décor, mais dans beaucoup de cas, ils ne savent pas où elles sont. Paradoxalement, c'est à la fois ce que les riches recherchent et ce qui les agace, voire les angoisse. Le récit de

Jacques est très instructif sur ce point. Jacques est un homme français âgé de soixante-quinze ans, issu de l'aristocratie. Je le rencontre dans son grand hôtel particulier à Paris, un soir d'automne. Cet ancien chef d'entreprise me reçoit à partir de 18 h, et me raconte, jusqu'à plus de 22 h, son enfance passée dans un château de l'ouest de la France où œuvraient plusieurs domestiques. Il me parle aussi de son expérience d'employeur, de ses domestiques, puis de son épouse, de ses enfants, de ses « petites histoires très passionnantes », comme il dit ironiquement. Il a beaucoup d'humour et porte un grand intérêt à ma recherche. Quand, à 20 h, son épouse l'appelle pour dîner, il s'exclame : « Ah non, ce soir, on fait de la recherche ! », avant de lui demander qu'elle nous commande une pizza et du coca car « il se sent rajeunir d'un coup ». Nous rions beaucoup, jusqu'au moment où Jacques parle des inconvénients d'avoir des domestiques chez soi. Avec émotion, il confie ce qu'il a ressenti avec l'une de ses anciennes domestiques, Falia. Son ton est alors hésitant, et sa voix tremblante révèle son malaise :

— *Qu'est-ce qui vous gênait, chez Falia ?*

— Je ne sais pas vraiment, je dois bien dire... C'était... un ressenti sans doute personnel, car ma femme, à l'époque, n'avait pas ressenti la même chose que moi. Je trouvais que c'était une très honnête fille, je l'appréciais, on était contents d'être tombés sur elle, à vrai dire, après les ratés qu'on avait eus ! Puis... je ne sais pas si c'est parce que j'ai vieilli... [...] Je ne pouvais pas, je ressentais comme si... comme si elle était toujours là, vous voyez. C'est-à-dire que je vais vous donner un exemple concret car là, ce n'est pas concret, pardonnez-moi. J'étais par exemple dans mon fauteuil, celui-là [*il pointe un fauteuil devant lui*], et je le laissais, dans la bibliothèque, car au château, on a une énorme bibliothèque, et avant qu'on déménage plein de choses, ce fauteuil, il était dans la bibliothèque, là-bas. [...] Eh bien j'étais peinarde, dans ma bibliothèque, sans que ma femme vienne m'emmerder [*rires*], et puis je savais que Falia, vers 22 h, le soir, elle lavait la cuisine, et allait un peu se poser pour lire, elle aussi, dans un des petits

salons. Et puis, je ne sais pas je... comme je savais qu'elle était là, dans le salon, qu'elle était réveillée, je... je ne me sentais pas seul... je ne pouvais pas cesser de m'imaginer ce qu'elle faisait, ce qu'elle pensait. Pourtant, avant, ça ne me faisait pas ça... J'ai grandi avec dix domestiques, vous savez, et je m'en contrefichais de... ce qu'ils pouvaient bien penser... ils étaient comme invisibles, et là, je crois que Falia, j'avais conscience qu'elle était là.

Même les riches les plus habitués à se faire servir par des domestiques prennent subitement conscience de leur présence. Par moments, ils se rendent compte, comme Jacques, qu'ils ne sont pas seuls chez eux, et sont envahis par l'angoisse. Quand leurs domestiques redeviennent à leurs yeux des êtres humains, ces employeurs se demandent ce que pense et ce que fait leur personnel. À ce sujet, les grandes fortunes ne manquent pas d'imagination. La domestique vicieuse, traître, violente n'est pas que le fantasme des écrivains et cinéastes. Les patronnes accordent une importance cruciale à la sélection des domestiques pas seulement pour être bien servies. Elles redoutent les domestiques qui volent, qui écoutent aux portes, qui répètent les secrets, ou pire : qui les empoisonnent ou les tuent. La peur envahit même leurs rêves : un matin, Catherine, l'une des deux patronnes chez qui j'ai travaillé, entre dans la cuisine où nous sommes plusieurs employées affairées à la préparation de pique-niques, et s'exclame : « J'ai fait un cauchemar ! J'ai rêvé que tous, vous m'étrangliez dans mon sommeil ! »

Je n'ai jamais entendu, dans les faits, de telles histoires sordides. On m'a parlé de vols, mais le risque de revanche qui pèse sur les patrons est bien faible. Les riches n'en restent pas moins sur leurs gardes. Ils sont pris à leur propre jeu : à vouloir que les domestiques soient invisibles, ils craignent d'être tués par elles dans le silence. Face au risque, même infime, que le rapport de domination s'inverse, contrôler les domestiques se révèle alors essentiel.

L'œil du patron

« Tu dois être tranquille quand ils ne sont pas là ! » dis-je naïvement à Mariana lorsqu'elle m'appelle le lendemain du départ de ses patrons pour le Luxembourg. J'avais tout faux. Plusieurs mois par an, Mariana est seule dans le grand appartement. « J'ai tout ça pour moi ! » me dit-elle une fois que je suis sur place, avant de se raviser : « Enfin, c'est pas la fête non plus. » Les responsabilités de Mariana changent quand elle est seule à Paris. Elle ne doit plus cuisiner ni faire de courses, elle a moins de linge à laver et à repasser, elle a moins de tâches à anticiper. Néanmoins, elle devient la gardienne de l'appartement et l'entretient. « Un appartement si grand, même si personne ne l'occupe, ça se salit constamment, il y a des poussières, et toujours plein de choses à faire dedans », assure-t-elle tout en recollant le cadre en bois d'un petit tableau qui décore la chambre de Lucas. Mariana fait le ménage tous les jours, répare, recolle, recoud, apporte des vêtements au pressing, dépose des tapis à nettoyer, réaménage les pièces, lessive les murs, donne un « coup de frais » à certains meubles, nettoie l'argenterie. Parfois, elle accueille des amis ou des membres de la famille d'Yves et de Svetlana. « Mes patrons sont généreux, ils laissent volontiers leur appartement aux autres », explique Mariana. Les moments où elle peut relâcher la pression, profiter du grand balcon qui fait face à la tour Eiffel, du jacuzzi qui se trouve dans l'une des salles de bains, ou du grand sofa en velours qui trône dans le salon, sont rares cependant. « Tu crois vraiment que je peux faire ce que je veux, ici ? » demande Mariana, en regardant le plafond. Je lève la tête sans rien apercevoir, mais je comprends immédiatement : chez ses patrons, Mariana est en permanence sous l'œil des caméras.

Des caméras, il y en a beaucoup chez les riches, en particulier chez les nouvelles fortunes. Plusieurs employeurs me parlent des caméras qu'ils installent dans leurs multiples résidences. Certains appareils reliés à une alarme servent à détecter l'intrusion de voleurs, et d'autres, silencieux, à

surveiller les domestiques. Ces dernières ne sont pas toujours au courant de la présence de caméras dans les maisons où elles travaillent, mais les plus averties s'en doutent et « se tiennent à carreau », comme dit Marielle. D'abord hostile à l'installation de caméras chez elle, elle finit par être convaincue par une amie. Elle est désormais sûre qu'il s'agit d'un bon moyen d'inhiber les effractions des domestiques, et de les inciter à travailler. « Je ne supporte pas qu'[elles] ne fassent rien, moi, je ne les paie pas à rien faire ! » explique-t-elle pour justifier qu'elle ait mis une caméra dans l'un des couloirs de son appartement où « elles [les domestiques] avaient tendance à un peu trop discuter ». Quand les riches ne savent pas ce que font leurs domestiques, la caméra, elle, le sait. Pourtant, ils la regardent peu. « Je crois que ça fait deux ans que je n'ai rien regardé », avoue Marielle, qui se demande même où sont stockés tous les fichiers d'enregistrement. En fait, ce n'est pas elle ni son époux qui se chargent de la caméra. C'est Timothée, leur majordome, qui dispose des codes pour se connecter à l'ordinateur relié aux caméras.

Quand les riches ne veulent pas voir leurs domestiques, d'autres s'en chargent à leur place : caméras, majordomes ou gouvernantes. Les aristocrates, d'ailleurs, estiment que ces derniers sont bien plus efficaces que les caméras. « On a eu une gouvernante, Jeanne, qui avait l'œil d'un lynx ! » se souvient Jacques, évoquant le jour où celle-ci a réprimandé la cuisinière parce qu'elle avait discrètement plongé son doigt dans la crème du gâteau d'un pâtissier de renom qui attendait dans la chambre froide avant d'être servi. Si la maison des riches était une usine, les majordomes et les gouvernantes en seraient les contremaîtres. Au sommet de la hiérarchie des domestiques, leur position n'est pas évidente : ils sont les mieux payés, les plus complices des riches, ils dirigent les autres, mais en contrepartie ils sont tenus responsables de tous les dysfonctionnements, et sont craints par leurs subalternes, qui les perçoivent souvent comme des traîtres. Et pour cause : les majordomes sont recrutés pour être fidèles et doivent faire preuve d'une indéfectible loyauté envers leurs

patrons¹⁵. Hors de question, pour eux, de se rebeller ou d'encourager les autres à prendre des libertés. Au contraire : faire des remontrances, voire dénoncer leurs collègues sont le signe de leur professionnalisme. Le « sale boulot » des majordomes, c'est-à-dire les tâches qu'ils font avec le moins d'entrain, ce n'est pas nettoyer les toilettes comme les bonnes à tout faire, mais « gueuler sur les autres », comme dit Marius du haut de sa belle carrière. Du matin au soir, il doit veiller à ce que ses collègues fassent bien leur travail, ne chôment pas, ne commettent pas d'actes malhonnêtes. Ce qu'il « déteste le plus au monde », c'est devoir traverser une pièce en scrutant rapidement ce que tout le monde fait, et ordonner à une domestique fatiguée ou malade de poursuivre ses efforts, voire d'accélérer la cadence. Là où il travaille, l'organisation est tellement minutée, le travail si divisé que si une domestique faillit à sa tâche ou, pire, vient à manquer, tout doit être revu : « C'est la panique quand quelqu'un se relâche ou est absent. » Lorsque je lui demande si ça arrive souvent, après quelques secondes de réflexion, il se montre formel : « Non. Si tu veux travailler ici, il faut accepter les sacrifices. » Les domestiques trop fragiles ou trop revendicatives n'ont pas leur place dans ce monde-là.

Un corps qui n'est pas à soi

Il existe un net décalage entre le discours de valorisation et de bienveillance que les grandes fortunes tiennent devant leurs domestiques et certains de leurs actes ou propos. Les sentiments contradictoires qu'éprouve Mariana à l'égard d'Yves, de Lucas et surtout de Svetlana expriment bien ce mélange d'attachement et de répulsion, de proximité et de distance, de confiance et de méfiance, qui teintent les relations de domesticité. Les riches, et surtout les femmes, parlent souvent des ambivalences qui les traversent, répètent que les domestiques « font partie de la famille », même si l'on a parfois du mal à les supporter. Dans une même phrase, Françoise, cette aristocrate très âgée qui m'a livré un tas d'anecdotes sur ses

relations avec son personnel, donne à son employée Oxana le statut de fille puis de domestique : « Je l'aime comme ma propre fille, même si elle reste ma domestique. » Françoise aime Oxana comme son propre enfant, mais ne manque pas de lui rappeler qu'elle *n'est pas* sa fille : ainsi, lors des dîners de famille, Oxana ne partage jamais la table de ses patrons. Elle doit vouvoyer Françoise, alors que celle-ci se fait tutoyer par ses enfants. Et, bien sûr, après plusieurs décennies de loyaux services, d'innombrables journées et nuits passées à réconforter, soigner, écouter Françoise, Oxana ne touchera rien de sa fortune en héritage.

À travers ces relations imprégnées d'affects et ambiguës, les grandes fortunes peuvent louer le dévouement de leurs domestiques et posséder leur corps comme leur parole. Elles y parviennent par des moyens plus ou moins francs, explicites, violents. Cela peut passer par du « petit chantage », comme le qualifie Maria-Celesta, qui s'est régulièrement vu proposer des vêtements à condition d'annuler un jour de repos attendu depuis plusieurs mois, ou des primes d'encouragement à dénoncer une collègue soupçonnée de vol. Les riches peuvent aussi transformer leurs domestiques en sujets, changeant leur prénom selon leur bon vouloir. Dans son étude sur la domesticité dans les milieux urbains de France au ^{xix}^e siècle, Claudette Lacelle montre ainsi que le changement de prénom des domestiques était une coutume qui reflétait, écrit-elle, « une perception de l'autre comme d'un être d'une autre classe, d'un autre monde¹⁶ ». Cette pratique est encore à l'œuvre aujourd'hui dans certaines familles d'aristocrates ou de nouveaux riches. Le prénom des domestiques issues de l'immigration, en particulier, y est parfois changé au profit d'un prénom « plus français », « moins musulman », « plus facile à prononcer » et « qui ressemble à quelque chose », comme l'expliquent les employeurs. Les domestiques immigrées adoptent parfois d'elles-mêmes un nouveau prénom, officiellement ou officieusement, dans le pays où elles émigrent, en réponse au racisme ordinaire et au soupçon qui pèse sur elles de ne pas vouloir « s'intégrer ». Durant

mon enquête, j'ai rencontré beaucoup de domestiques qui se présentent à leurs patrons sous leur prénom « français », mais d'autres n'ont pas d'autre choix que d'accepter un prénom imposé : « Marie-Céleste, qu'il m'appelait ce Monsieur, dès le premier jour où j'ai travaillé pour lui. Pour lui, un prénom, ça se traduit. Je laissais faire, c'était mieux ça qu'un prénom qui n'avait rien à voir avec le mien », se souvient Maria-Celesta. Pour d'autres patrons, il existe des prénoms de domestiques : « Chez moi, c'est Mouna. Quand on devient mon employée, on devient Mouna. C'est comme ça », dit avec conviction Violaine, une femme française âgée de la trentaine, mannequin mariée à un banquier d'affaires. Chez elle, la domestique a un prénom arabe, car cela lui rappelle ses séjours dans les hôtels au Maroc et en Tunisie, « où toutes les femmes de ménage s'appelaient Mouna ». D'autres employeuses choisissent d'appeler systématiquement leur domestique Maria ou Conchita, en référence à la figure populaire de la « bonne » immigrée espagnole ou portugaise¹⁷.

Donner le même prénom, qui plus est à connotation étrangère, aux employées qui se succèdent sur un même poste est une façon de réduire leur identité à leur statut de domestique et de marquer les frontières de classes. Si cette pratique vise essentiellement des femmes, c'est qu'elle constitue une manière, pour les patronnes, de renforcer la distance entre elles et les domestiques auxquelles elles risquent de s'identifier ou de se comparer : « Mouna et moi, on est si différentes, elle est la femme qui aime tout ce qui est maison, enfants, cuisine, ménage, moi, je déteste ça ! » confie Violaine, qui ne cesse pendant l'entretien de prouver à quel point tout l'oppose à Mouna. Son époux, comme beaucoup d'autres employeurs, est indifférent au changement de prénom. Cela énerve Violaine, qui s'évertue à lui expliquer que Mouna n'est qu'une domestique, « point barre », lâche-t-elle. Elle avoue plus tard vouloir à tout prix dévaloriser sa domestique aux yeux d'un mari qu'elle décrit comme « sensible aux charmes des femmes ». Pour d'autres employeuses aussi, changer le

prénom des domestiques vise à empêcher les relations de séduction avec leurs conjoints.

Pour Mariana, qui a beaucoup d'amies sud-américaines dont les prénoms ont été changés par leurs patrons, cela n'est « pas grand-chose » par rapport à « tout ce que peuvent inventer » les riches pour les humilier. Ce qui la choque plus que tout, ce sont les atteintes à la pudeur qu'elle a pu vivre ou entendre. Après tout, pourquoi les patrons se soucieraient-ils de la gêne, du malaise, de la honte éprouvés par des employées à qui ils nient une part de leur humanité ? C'est le sens de ses propos au sujet de certains employeurs « dégueulasses » :

J'ai eu des patrons dégueulasses, moi, tu sais. [...] C'était des gens qui faisaient toujours la fête. En semaine, le week-end, toujours. Des gens très très sous pression, et donc, ils devaient tout relâcher le soir. Souvent, le matin, quand j'arrivais, c'était la catastrophe, les bouteilles partout, l'alcool, c'était sale. Mais bon, j'ai l'habitude, ça. J'avais toujours l'impression de laver le lendemain d'une soirée pour ados ! Et ce jour-là... c'était du non-respect pour moi, du non-respect de ma... de ma pudeur. Il y avait le sol avec plein de... *condoms*... [préservatifs] [...] C'était l'orgie sexuelle la veille. Et je devais ramasser. Ils étaient, usés, hein ! Et là, je me suis dit que c'est vraiment écœurant. Vraiment. Ça m'a rendue triste. J'avais envie de vomir. Je me suis demandé ce que je foutais dans cette famille. Je n'ai jamais été éduquée comme ça, et je ne sais pas qui les a éduqués eux, mais c'est raté. Et puis ils ont fait comme si rien ne s'était passé le soir, ils sont rentrés dans leur appart' qui sent bon la rose, et voilà. Et moi j'ai dû ramasser les préservatifs le matin. Je me suis demandé comment ils me considéraient. En fait, je ne suis que la bonne. Comme si moi, je pouvais tout voir sans être choquée. Là je me suis dit, je me suis dit que pour eux, je n'étais pas humaine. Que je n'avais pas, moi aussi, de l'émotion et de la pudeur. Mariana, c'est juste comme un torchon et un aspirateur, qui lave sans rien dire ! Donc j'ai fait ça, comme si c'était normal, car c'est mon travail.

Mariana a l'habitude d'être confrontée au sale. Mais certaines formes de saleté souillent sa dignité, comme les préservatifs usagés qu'elle retrouve un matin chez d'anciens patrons, ou comme ces employeurs qui se baladent nus chez eux, manquent de discrétion lors de leurs ébats sexuels, ou font des blagues grivoises entre eux. Les domestiques interprètent ces comportements comme de l'irrespect, sans pour autant oser le leur dire : « Ils sont chez eux, et donc ils font comme ils veulent », affirme Fatou, cette domestique malienne hébergée sur son lieu de travail dans l'Ouest parisien, avec un soupir qui en dit long sur ce qu'être patron chez soi autorise.

Parfois, la manière dont les riches entravent la pudeur des domestiques franchit le seuil de la distance physique et de la loi. La nuit de confidences évoquée dans l'introduction de ce chapitre, Mariana me raconte qu'elle a été violée par le fils d'anciens patrons. Les harcèlements et les abus sexuels, et plus généralement tout ce qui a trait à la sexualité demeurent assez peu renseignés par les enquêtes sociologiques dont ce n'est pas l'objet de recherche principal. Il est en effet difficile d'aborder le sujet sans se risquer à obliger les domestiques à briser contre leur gré un tabou, ou au contraire à leur imposer une problématique à laquelle elles ne sont pas confrontées. Sur le terrain, j'ai « laissé venir » la question de la violence physique, qui parfois émergeait au fil de la discussion. Chemin faisant, j'ai dû me contenir face au choc de certains récits et, dans ces cas-là, endosser un rôle proche de la psychologue, de l'assistante sociale ou de la confidente. La dynamique de l'enquête dépendait aussi de ma capacité à écouter les plaintes et les pleurs de ces femmes qui me remerciaient ensuite de leur avoir accordé cet espace de parole si rare pour elles, entre récit maîtrisé et confidences inopinées. Ce que ces femmes m'ont raconté continue de hanter mes nuits. Par-delà leurs histoires singulières, leurs récits forment un mélange de détresse, de révolte et de résignation. Si toutes les domestiques ne sont pas violentées ou violées, la crainte que le patron leur touche les fesses, que les fils les poussent sur leur lit, ou que les patronnes leur « replacent » les seins

dans le chemisier est chose courante pour beaucoup d'entre elles. « On m'a prévenue : travailler ici c'est incroyable, mais attention, ces gens sont au-dessus de toi, ils peuvent aussi tout faire de toi », résume Fatou.

Les domestiques savent qu'elles peuvent être des proies sexuelles. Dans la mesure où elles travaillent dans l'intimité des patrons, « il y a moins de retenue », dit Mariana. Elles doivent donc se méfier de tous les hommes de la maison, y compris de leurs collègues : « Les mains des cuisiniers et des majordomes qui se baladent, c'est la routine, ça ! » s'exclame Maria-Celesta en riant, levant les yeux au ciel et haussant les épaules, comme pour dire « s'il n'y avait que ça... ». Ces actes sont le paroxysme de la domination que les grandes fortunes exercent sur les corps de celles qui les servent. « Moi, quand j'ai entendu que Strauss-Kahn, il avait agressé celle qui travaillait au Sofitel, tu te souviens, ça ne m'a pas étonnée ! » lâche Fatou, qui compare cette agression à celles qu'ont subies plusieurs de ses amies domestiques et femmes de chambre. Si Nafissatou Diallo a osé porter plainte contre l'ex-président du FMI, ce n'est pas le cas de ces femmes, qui gardent ce secret enfoui derrière les balustrades dorées et les portes en cuivre lustré des beaux quartiers.

Le droit d'exploiter

L'été 2015, *L'Obs* publiait en ligne un article sur l'histoire de Damien, un homme qui a été domestique dans une famille aristocrate, sous un titre provocateur¹ : « “Madame me faisait porter des couches” : l'histoire de Damien, trente et un ans, ex-bonne. » Les commentaires n'ont pas tardé à fuser : cet homme serait un menteur, masochiste, pervers. Interpellée par cet article, j'en contacte l'auteure, Doan Bui, qui me donne les coordonnées de Damien, et celui-ci me répond être d'accord pour me parler de son histoire.

Damien, c'est celui que j'appelle ici Florent. J'ai passé des heures à discuter avec lui par téléphone et par messages, et nous avons passé une journée ensemble. Il est aujourd'hui marié et a trois enfants en bas âge. Le jour de ma venue, il a posé un congé, et nous avons parlé tout en nous baladant dans la ville près de laquelle il vit, en déjeunant ensemble sur un banc face au fleuve, en allant récupérer un enfant chez l'assistante maternelle, en buvant un thé chez lui et en parcourant la campagne alentour à pied et en voiture. Aujourd'hui, Florent exerce une tout autre profession^a. Sa femme n'est pas au courant du travail qu'il a exercé pendant plus de deux ans, à partir de dix-neuf ans. Florent a été « bonne », comme il le dit lui-même, en parlant de lui au féminin.

a. Je ne la dévoilerai pas ici, afin de ne pas trahir l'anonymat que je lui ai promis.

Ayant besoin d'argent pour être indépendant de ses parents, il a répondu à une offre d'emploi de jardinier pour travailler dans un château proche de chez lui. Très vite recruté, il a, au fil des jours, été travesti en domestique femme par celle qu'il appelle encore sa « maîtresse ». D'abord, il a commencé à porter les mêmes robes et blouses de travail que les autres domestiques femmes du château. Un jour, la gouvernante les lui a déposées sur son lit. Il dit ne pas avoir eu d'autre choix que d'obéir en les enfilant. Ensuite, il y a eu la féminisation forcée de son prénom. Puis le port d'une perruque de cheveux longs attachés en chignon, le maquillage discret, et les soutiens-gorge remplis de coton. Lorsqu'il travaillait au service de châtelains aristocrates, Florent était donc une femme. Pour ses débuts en tant que domestique, il a été envoyé faire un stage dans une école d'hôtellerie de la région très réputée, pour être « dressé », dit-il, avec la complicité de la formatrice, amie de sa patronne. Il montait à Paris avec sa « maîtresse » pour essayer de nouvelles blouses, dans un magasin de vêtements professionnels situé dans le 16^e arrondissement.

La patronne de Florent y achetait également des couches. Ces couches, Florent m'en parle longuement, sur le même ton qu'il emploie pour décrire des bouquets de fleurs. Quand nous en discutons en face-à-face, les larmes lui montent vite aux yeux. Il s'excuse de me confier des choses « si intimes ». Dans le château où il travaillait, toutes les domestiques portaient des couches, pour ne pas aller aux toilettes lors de leur service et gagner ainsi du temps. Il y avait un quota de couches par personne à ne pas dépasser. Il y avait aussi le bavoir, pour manger à table. Ou encore la nourriture mixée par la cuisinière sous l'ordre de « Madame » pour punir une domestique.

Des pratiques humiliantes et violentes, Florent m'en décrit à foison. Nos conversations, qui se sont à un moment apparentées à des séances de thérapie psychologique, sont marquées par son traumatisme. Il a tout de même réussi à quitter cet emploi et à se reconvertir dans un autre secteur

professionnel. Il a pris plus de trente kilos, pour, dit-il, « sortir du corps de la bonne ». Aujourd'hui, il ne parvient pas à être révolté contre son ancienne patronne, mais ne comprend pas pourquoi il a consenti à toutes ses demandes. Son besoin d'argent, la fascination qu'exerçait sur lui la richesse, son sentiment de culpabilité ont été selon lui les principaux obstacles à son départ immédiat.

Le cas de Florent laisse perplexe à bien des égards. Que faire de ce qu'il a vécu, quand l'analyse des traumatismes et des violences relève d'ordinaire de la psychologie ? En quoi son oppression extrême est-elle comparable à tout ce que m'ont raconté les autres domestiques sur l'expérience de la domination ? Un détail, insignifiant pour Florent, m'a mise sur la piste. Je pensais que, à l'instar d'autres domestiques violentées qui ont suscité l'intérêt des médias, il n'était pas déclaré ni bien payé. C'était le cas de Méthode Sindayigaya, cet homme qui travaillait pour un ex-ministre burundais non loin de Paris dix-neuf heures par jour, dormait au sous-sol près de la chaudière, et dont le passeport avait été confisqué². Mais je m'étais trompée. Florent était déclaré et avait signé un contrat de travail où il était écrit noir sur blanc que le refus de porter la couche serait sanctionné de 400 euros sur son prochain salaire. Dès lors, la question que je me suis posée en tant que sociologue est moins celle des aspects traumatiques et pathologiques de l'exploitation des domestiques que celle des conditions sociales et institutionnelles qui la rendent possible dans la France d'aujourd'hui.

La loi est un jeu

Face au fisc ou à la barre, les classes supérieures usent de diverses stratégies pour justifier leurs fraudes, corruptions et autres pratiques illégales³. Grâce à leur capital économique, culturel et social, leurs membres maîtrisent mieux que d'autres le droit, s'autorisent à contourner les lois et à les interpréter en leur faveur. Les grandes fortunes que j'ai rencontrées n'ont pas toutes le même degré de connaissance des lois et du droit

du travail. Toutefois, elles sont suffisamment à l'aise face à l'administration pour employer leurs domestiques comme elles l'entendent. « De toute façon, qui va vérifier ? » déclare Charles, patron d'entreprise français approchant la cinquantaine, dont les deux domestiques n'ont pas de contrat de travail. Il a raison : personne ne va vérifier que ses domestiques sont payées en dessous du Smic, travaillent gratuitement la nuit et n'ont aucun document écrit fixant leurs conditions de travail. Personne. Car l'inspection du travail ne se rend pas au domicile des particuliers pour vérifier la situation des personnes qui y sont employées. Et depuis la rue, personne ne peut voir ce qu'il se passe dans les maisons. Rien d'étonnant que Charles soit confiant et convaincu de respecter au mieux les droits de ses deux domestiques, Lila et Yasmine :

— Lila et Yasmine sont ici comme chez elles, je crois qu'elles connaissent tout par cœur, elles savent ce qu'elles doivent faire, ma femme et moi, ça nous convient bien.

— *Combien d'heures travaillent-elles par jour... enfin, environ, selon vous ?*

— Oh bah, je ne saurais pas trop quoi dire, je ne sais pas, si je calcule, mais c'est comme vous et moi, disons, huit heures, voilà, une journée de travail normale, huit heures, puis elles rentrent chez elles, au-dessus et... non, pour ça, on est respectueux, vraiment, de ça. C'est normal, c'est la loi, enfin...

— *La loi ?*

— Oui c'est important, enfin, nous on respecte la loi, avec ma femme, du moment que tout est cadré, tout va bien, hein. C'est une question de valeurs, vous voyez... Enfin, on voit qu'elles sont contentes, qu'elles vivent bien, pour nous c'est quand même important, puis moi je veux pas avoir de soucis, de litiges, si je puis dire, donc je respecte tout, pareil, elles ont des pauses, des jours de repos, tout ça, vous pouvez regarder, c'est dans la loi, et nous on l'applique, et c'est bien normal. Quand j'entends des histoires de choses pas respectées, je me dis que bon, y a quand même une loi, en France, faut l'appliquer, c'est tout, c'est comme ça.

La majorité des employeurs que j'ai rencontrés assurent, comme Charles, considérer la loi comme une instance supérieure qu'il faut respecter au mieux. Dans les faits, il en va souvent autrement. Charles se réfère à des cadres très vagues – journées de huit heures, repos, pauses – et aux ressentis (supposés) de ses domestiques pour affirmer qu'elles travaillent dans de bonnes conditions. Mais il n'est pas capable de dire combien d'heures travaillent Lila et Yasmine, quand ont eu lieu leurs dernières vacances, et quelles tâches elles effectuent. Au cours de notre conversation, je comprends qu'elles s'occupent du père âgé de la femme de Charles, notamment pendant les nuits, et qu'elles n'ont un après-midi de repos « que si elles le demandent ». Rien de tout ça n'est fixé dans un contrat de travail. Charles les déclare pour une douzaine d'heures par semaine, et leur donne le reste de leur salaire au noir. « Chez moi, elles sont déclarées ! » revendique-t-il pourtant avec fierté, assurant qu'il est un cas rare face à tous ceux qui, selon lui, ne déclarent jamais leurs domestiques.

En fait, ce que fait Charles est courant. Le travail au noir existe, mais la plupart des grandes fortunes emploient « au gris » : elles ne déclarent qu'une partie des heures de leurs domestiques pour bénéficier de déductions fiscales, plafonnées à un quota d'heures qu'elles dépassent largement. À côté, il n'y a aucun contrat. Quand je leur parle des conventions collectives des salariées du particulier-employeur, les patrons des domestiques ne témoignent que d'une connaissance très limitée. Il faut dire que, au cours de l'histoire du droit du travail, ces conventions ont mis du temps à voir le jour. Les domestiques étaient exclues des luttes ouvrières du ^{xx}e siècle. Ce n'est qu'en 1973 que la domesticité est entrée dans le code du travail⁴. À certains égards, le mélange chez Charles de respect et de contournement du droit évoque l'engagement ambivalent de la bourgeoisie de l'époque pour les droits des domestiques. Le féminisme bourgeois chrétien s'est intéressé aux domestiques et a réfléchi dès les années 1930 à l'amélioration de leur condition. Les femmes employeuses étaient

soucieuses du bien-être de leurs domestiques, en même temps qu'elles craignaient leur accès au droit.

En fouillant dans les comptes rendus archivés des réunions entre femmes de l'Action catholique des indépendants (ACI) et de la Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC), j'ai retrouvé cette tension. « On reconnaît que le fait d'avoir chez soi une étrangère qui ne peut partager la vie de la famille est peu moral. Mais on peut essayer d'en faire un apprentissage pour une future vie libre », est-il écrit dans le compte rendu d'une « réunion de vie » pendant laquelle les femmes bourgeoises parlent de leur quotidien. Ce document se trouve dans le même carton d'archives qu'une lettre retranscrivant les débats autour du projet de convention collective : « Ce mot même de convention collective nous fait horreur », « On parle de fraternité ! On va arriver à la guerre entre employeurs et employés avec des choses comme celles-là ! On détruit tout l'esprit de famille qu'il pouvait encore y avoir ! »⁵. Les femmes qui emploient des domestiques ont peur que ces dernières se rebellent. Une convention voit malgré tout le jour grâce à elles en 1951⁶. Marquée par plusieurs évolutions, elle n'en reste pas moins, encore aujourd'hui, relativement floue et plus favorable aux employeurs, dont les intérêts sont astucieusement défendus par la Fédération des particuliers-employeurs (Fepem).

Cela dit, les grandes fortunes que je rencontre ne sont pas syndiquées à la Fepem et n'ont que faire des conventions collectives. Les femmes aristocrates sont les premières à opposer les conventions collectives à l'« esprit de famille » qui était déjà tant défendu par leurs ancêtres au siècle dernier. Fortes de l'héritage de leurs mères et grands-mères, elles considèrent qu'elles « savent faire » avec leurs domestiques et qu'elles n'ont pas besoin de repères juridiques. « Moi, en tout cas, toutes ces choses, ça me dépasse. Pourquoi a-t-on besoin de rendre les choses compliquées ? Je suis d'accord de déclarer, c'est la loi, on est en France, puis c'est vrai que ça leur permet de cotiser pour leur retraite, puis nous, nous bénéficions des avantages liés... Mais après, faire un

contrat écrit et s'obstiner à délimiter des heures, tout ça, non mais où va-t-on ? » s'exclame Juliette, une aristocrate française âgée de cinquante-deux ans exerçant la profession de galeriste, à propos de ses cinq domestiques. Face à moi, elle critique plus généralement l'accès aux droits et à l'égalité, qui n'auraient, selon elle, pas lieu d'être dans ses relations aux domestiques.

Le caractère « intéressé » que les patronnes aristocrates attribuent au contrat de travail s'oppose à leurs représentations de la domesticité en tant qu'activité fondée sur le don et non pas sur une logique comptable. Le contrat écrit est perçu comme une entrave à la flexibilité et aux relations intrafamiliales dont feraient partie les domestiques. Leur subordination est légitimée par le caractère *a priori* intime, personnel, émotionnel et « affecté » des relations, que le contrat de travail écrit pourrait dépersonnaliser et refroidir. Ces aristocrates préfèrent que tout ne soit pas fixé à l'avance, avoir une marge importante de renégociation des tâches, du temps de travail et de vacances. Elles insistent sur la « fluidité » et la « simplicité » des manières dont se déroulent leurs relations avec les domestiques. « Ils n'ont pas de jours de repos fixés à l'avance, on voit ça avec eux, au *feeling* », explique Juliette, qui assure que ses domestiques réclament peu de jours de repos car « ils finissent par s'ennuyer, sinon ». D'ailleurs, avec un total de deux jours de repos sur l'année qui précède notre rencontre, un salaire avoisinant les 1 300 euros par mois, et une petite chambre de 10 m² qu'ils partagent, Juliette estime que deux de ses domestiques, un homme et une femme sri lankais, bénéficient de beaucoup d'avantages en compensation de leur centaine d'heures travaillées par semaine : « Ils sont bien contents car au Sri Lanka, jamais ils n'auraient eu tout ça ! » ajoute-t-elle.

Comme elle, les grandes fortunes issues de l'immigration ont tendance à prendre pour référence les conditions de travail et les droits de leur pays d'émigration pour se justifier d'être de bonnes patronnes. Elles perçoivent les pays dits du Sud comme des sociétés où ne règne aucun droit,

ce qui leur permet à tous les coups d'incarner l'image de patronne bienfaitrice. « Un jour, on m'a dit que j'avais bien de la chance de gagner 800 euros par mois et d'être logée vu que je venais d'Amérique latine, mais ici, personne ne sait qu'en Amérique latine, plein de pays ont adopté des lois pour protéger les femmes domestiques ! » s'indigne Mariana. Certains pays comme l'Argentine, le Chili et l'Uruguay sont en effet parmi les premiers au monde à avoir ratifié la convention internationale n° 189 dédiée au « travail décent » pour les travailleuses domestiques, et à adapter leurs législations en conséquence.

Mais être déclarée à temps plein et avoir un contrat de travail écrit ne règlent pas tous les problèmes. Le contrat, oral comme écrit, n'est pas un rempart contre les illégalismes des riches. Par exemple, celui de Florent le condamnait à une amende en cas de non-respect d'une pratique (le port de couche) dont l'obligation est douteuse sur le plan légal. Le contrat peut légitimer les relations de subordination et sceller l'exploitation⁷. Les riches, nouveaux comme anciens, le savent très bien. C'est le cas des patrons de Gustave. Lorsque je lui demande s'il peut me montrer son contrat de travail pour un riche P-DG parisien, ce majordome français âgé de trente et un ans ouvre un petit coffre dont il garde précieusement la clef sur lui. Nous discutons chez son patron, dans le salon de l'un de ses appartements parisiens, pendant que s'affairent quatre autres domestiques au ménage, au repassage et à la cuisine. Ce soir, le patron rentre d'un voyage d'affaires de trois jours à New York et tout doit être prêt. Pendant son absence, Gustave a surveillé l'appartement et s'est assuré de son entretien par ses subalternes. Nous parlons depuis plusieurs dizaines de minutes de leurs conditions de travail. J'apprends que les cinq domestiques, dont Gustave, dorment dans des studios à l'étage et sont déclarées pour quarante heures par semaine, mais dans les faits travaillent au moins le double. Plus de la moitié de leur paie leur est versée en liquide, dans une enveloppe, avec parfois des « petites surprises », c'est-à-dire des primes. En regardant le contrat de

travail qu'il me tend, je ne peux m'empêcher de m'exclamer : « C'est tout ? », puis « Tu es manager de magasin ? ». Gustave rit devant mon air surpris. Il m'explique qu'il s'agit d'une stratégie fiscale de son patron : lui et ses quatre subalternes sont déclarées partiellement comme salariées de l'une des boutiques de cosmétiques détenues par son patron. Sur le contrat, il n'est fait mention que du nombre d'heures hebdomadaires de travail et d'une fonction fictive. Déclarer ses domestiques comme si elles étaient des salariées de leur entreprise est une stratégie typique des employeurs qui par ailleurs sont patrons. Du fait de leur profession, ils connaissent une partie du droit du travail et, surtout, les multiples manières de faire de l'optimisation fiscale. Son patron a fait de fins calculs pour que ses domestiques ne lui coûtent pas trop cher. Être et avoir une grande fortune n'empêchent pas de rationaliser les dépenses et d'évaluer le rapport coûts/bénéfices de la domesticité.

Exploiter comme il se doit

« Je ne disais rien... En même temps, je n'ai pas que des mauvais souvenirs. J'étais bien payé, et ma maîtresse était gentille, souvent. » À mesure que le corps de Florent devient un corps de femme et subit des violences, son salaire augmente, et les comportements de sa patronne et de celle qui la représente, la gouvernante, oscillent entre réprimandes et compliments. Florent ne sait plus quoi penser de la situation. Il essaie de croire ses collègues lorsqu'elles lui conseillent de s'imaginer que son travail est comme celui des comédiens : le matin, en enfilant sa robe, sa perruque et sa couche, il entre sur scène et joue un rôle. L'exercice n'a rien d'évident : face à moi, Florent parle de lui tantôt au masculin, tantôt au féminin, encore troublé par cette double identité qui lui colle à la peau et à l'esprit. Pour autant, il retient aussi les moments où il s'est senti bien, dans ce château où il était « bonne », et l'argent qu'il a pu mettre de côté grâce à ça.

En règle générale, les salaires versés aux domestiques dépendent de leur place dans la hiérarchie, de leur spécialité et des compétences liées, de leur expérience ainsi que de la renommée des familles qu'elles ont servies. Leur rémunération tient aussi à leurs caractéristiques de genre et de race. Plus généralement, leur emploi, leurs conditions de travail et les relations que les riches tissent avec elles reposent sur une évaluation plus subtile de ce qu'elles valent en tant que personnes et de leur potentiel pouvoir. Si les majordomes sont souvent déclarés (même sur un emploi fictif, comme Gustave), bien payés, vouvoyés (alors que leurs subalternes ne le sont pas) et bénéficient de conseils de leurs patrons pour épargner (rappelons-nous Marius), c'est certes qu'ils ont de l'expérience, plus de diplômes que les autres et des réputations qui contribuent à leur valeur sur le marché de la domesticité. Mais c'est aussi qu'ils sont des hommes, tissent des liens privilégiés avec les hommes des familles et ont une proximité affective et de genre avec eux. Le soir où je discute avec lui, Jacques, ce même aristocrate qui m'avait exprimé son malaise face à sa domestique Falia, se souvient : « On a eu un majordome ! Il était jeune, je me voyais en lui, à son âge. » Ce jeune homme était un étudiant d'une vingtaine d'années, français et blanc, plutôt grand. Comme Jacques à son âge. Il étudiait à la Sorbonne, comme Jacques. Il n'est resté qu'un mois à son service, car Jacques ne supportait pas qu'il soit son majordome. « Je n'arrêtais pas de me voir, à son âge, être majordome, ça m'était insupportable, brillant étudiant que j'étais ! » La proximité avec cet étudiant lui était si insupportable que Jacques a préféré le congédier. Les grandes fortunes se sentent moins légitimes de dominer et d'altérer les domestiques qui leur ressemblent.

En leur tendant un miroir, les domestiques confrontent les riches à leurs privilèges, à leur pouvoir et à l'oppression qu'ils peuvent exercer. Les chercheuses féministes qui se sont intéressées aux relations entre les bonnes immigrées et leurs patronnes avaient déjà repéré que l'identification de genre entre deux femmes différentes qui ne partagent pas

les mêmes caractéristiques de classe et de race était source à la fois de complicité et de fortes tensions⁸. Le degré de proximité objectif et subjectif entre patrons et domestiques est au cœur du mécanisme d'exploitation dorée : plus les domestiques « ressemblent » à leurs patrons, plus elles sont dotées en capitaux, plus importantes sont les contreparties de leur intense mise au travail⁹.

Gustave est français, blanc, originaire d'Auvergne. Comme son employeur. Il a étudié l'économie pendant une année à l'université, ce qui lui vaut parfois des échanges avec son patron, titulaire d'un master d'économie. Souvent, sa patronne l'appelle involontairement Maurice, comme son fils du même âge. Quand je lui demande combien d'heures par jour il travaille, il ne sait pas tout de suite me répondre. Après avoir réfléchi quelques minutes, il me dit qu'il ne dort que trois heures par nuit, tout au plus. Le reste du temps, il se consacre à ses patrons. La nuit, il ne recoud pas des vêtements comme le fait Mariana, mais il trie les dossiers administratifs de son patron, échange avec le service des ressources humaines de l'entreprise de celui-ci (entreprise dont lui et ses autres collègues domestiques sont déclarées salariées) et organise les vacances de la famille.

Gustave est aussi chargé de répartir les primes et les jours de repos entre ses collègues, et a donc lui-même des fonctions de ressources humaines. Il s'y connaît un peu en droit du travail, et c'est en partie pour jouer le rôle d'*intermédiaire du droit* entre son patron et les autres domestiques qu'il a été recruté¹⁰. Ironie du sort : il doit faire en sorte que ses collègues ne revendiquent rien de plus et ne révèlent à personne qu'elles sont embauchées sur des emplois qui n'existent pas. Il a une astuce : « Leur répéter que ce qu'elles font est une vocation, et leur donner pas mal de cadeaux. Des petites choses, des petites attentions, un foulard, des chocolats, ça leur remonte le moral quand le travail est dur », assure-t-il. Pour sa part, Gustave touche certes 5 000 euros par mois et une dizaine de primes de 300 euros par an, mais n'a aucun jour de repos, ne sort

jamais de la maison de ses patrons et a perdu tout contact avec sa famille et ses amis. Le droit du travail, qu'il connaît pourtant, ne s'applique pas à lui.

Le cas de Florent en dit long sur les mécanismes qui sous-tendent cette exploitation dorée. Les normes de genre emprisonnent les femmes sous la domination des hommes, d'autant plus silencieusement et violemment qu'elles opèrent dans le foyer et la famille. Avoir un homme à son service chez soi contrarie le régime de genre dans lequel évoluent les patrons et les domestiques. Les patronnes qui emploient des domestiques hommes évoquent presque toutes la même chose, résumée ainsi par l'une d'entre elles à propos de son cuisinier : « Je suis plus sèche avec lui, car il faut que j'en impose, mais souvent j'ai l'impression que je dis oui à tout ce qu'il demande, sans réfléchir. » Les femmes fortunées se sentent chez elles moins armées et légitimes que leurs époux à diriger les hommes. Deux options s'offrent à elles : s'effacer derrière le duo époux-domestique, ou au contraire renverser, de façon brutale, la domination de genre. C'est comme cela que peut se lire le travestissement forcé de Florent, qui, une fois femme, devient corvéable par une femme. « C'était plus simple pour elle que je sois une femme », dit-il à plusieurs reprises. Les normes de genre ne sont donc, au fond, pas vraiment bousculées, ici.

Cette logique de sécurisation des normes de genre s'observe, de façon plus euphémisée, chez d'autres patronnes, qui se convainquent que leurs domestiques hommes sont homosexuels. Les majordomes, chauffeurs ou cuisiniers que je rencontre affirment que la domesticité est un univers professionnel accueillant des hommes gays, mais il ne s'agit pas d'une généralité. Pourtant, les patronnes aiment voir dans l'« élégance », les « manières », la « classe » ou encore la « douceur » de leurs domestiques hommes des signes d'une sexualité déviante, alors même que ce sont des savoir-être qu'elles exigent et souvent enseignent à ces hommes. Dorothée, la femme de Charles avec qui j'ai discuté de façon informelle suite à mon entretien avec son époux, illustre

bien ce fantasme lorsqu'elle confie que parmi ses anciennes domestiques, un homme issu d'une famille ouvrière qu'elle trouvait un peu trop « grossier » et « gauche » est progressivement devenu « raffiné » et « coquet ». Une preuve, selon elle, de son « homosexualité refoulée ».

L'assignation des hommes domestiques à l'homosexualité est moins systématique lorsqu'ils sont issus de l'immigration. Si le recrutement, la division du travail et les jugements à leur égard reposent parfois sur des préjugés racistes, les patrons craignent en revanche beaucoup moins leurs domestiques femmes issues des classes populaires immigrées, au faible niveau scolaire, et encore moins celles qui ne parlent pas français et n'ont pas la nationalité française. Ils mettent à distance, on l'a vu, les caractéristiques prétendument « culturelles » de ces domestiques qui les informent, sans pour autant craindre qu'elles se rebellent, portent plainte ou remettent en cause les normes dominantes de classe, de race, de genre, ni le sens de la domination. Il est donc inutile, à leurs yeux, de compenser leur travail à la hauteur de ce que gagnerait un domestique comme Gustave. Nadine, déjà évoquée au chapitre 4, se souvient des façons dont elle était remerciée et récompensée pour son travail dans ses précédents postes :

— *Tu gagnais moins que maintenant ?*

— Ah oui. Bon, j'étais au Smic, c'était déjà pas mal pour moi !

— *Pour toi ?*

— Une Arabe, venue tout droit du Maroc... qui parlait mal français... En plus j'étais timide à l'époque. Je disais oui à tout ! « Nadine, vous pouvez travailler dimanche ? », « Oui ! » « Nadine, ça ne va pas être possible que vous finissiez à 22 h ce soir, et demain, je veux mon petit-déjeuner à 5 h », « Oui ! » « Nadine, les carreaux sont encore sales, vous les nettoierez cette nuit car on invite », « Oui ! ». Bref... je disais oui, oui, oui, à tout !

— *Et ils te remerciaient comment ?*

— « Merci Nadine, vous êtes une perle ! » qu'ils me disaient. Moi, j'avais le droit à ça, à des « merci ». Et j'avais le droit de récupérer le maquillage que Madame ne

mettait plus. Mais quand est-ce que je pouvais le mettre, moi, le rouge à lèvres Chanel ? Jamais. Ah, et j'avais aussi des chocolats, pour le coup de très très bons chocolats, souvent. Pour eux, ça suffisait à m'acheter. Ils avaient raison, je suis restée cinq ans !

— *Pourquoi tu dis t'« acheter » ?*

— Oui, les riches, ils t'achètent. Mais moi, on m'achète moins cher que les autres ! Car je ne disais rien. Je ne faisais pas peur. Je n'avais pas les papiers français. J'avais besoin d'argent. On me disait que je touchais le Smic, mais en attendant, j'étais au noir. [...] Aujourd'hui, je le paie, car je n'aurai jamais une bonne retraite.

Nadine perçoit que les domestiques ont des « prix » différents aux yeux des grandes fortunes. Que leurs conditions de travail et d'emploi dépendent fortement de leur vulnérabilité et du pouvoir qu'elles sont susceptibles d'exercer sur leur patron. « Moi, je ne recrute plus de Français, je préfère les Asiatiques ou les gens de l'Est, ils font moins d'histoires, ils ne revendiquent pas à tout bout de champ que vous les traitez mal ! », déclare Anaïs, une cousine de Juliette, présente pendant notre entretien. Cette Française âgée de la quarantaine vit de la grosse fortune acquise par son époux dans les finances. Elle ne prend la parole que lorsque je parle du droit du travail : « Les Français, pour qu'ils fassent ce que tu leur dis de faire, il faut leur donner la lune. En plus, ils te menacent de porter plainte ! Les autres, non. Ma domestique moldave sait se contenter d'un mot doux ou d'une crème pour les mains. Tout est plus simple, avec ces gens ! »

Mieux vaut ça que rien

Les arrangements des riches avec les lois et l'exploitation dorée s'installent d'autant plus efficacement que les domestiques en sont complices. Lorsque j'interroge Gustave sur ce que cela lui fait d'être déclaré comme un cadre d'entreprise alors qu'il est majordome, il hausse les épaules pour répondre : « Moi, au fond, ça m'est égal. Je gagne assez bien

ma vie, après, ce qu'il y a écrit sur ma feuille de paie... C'est sûr que ce ne sont pas tous les employés de maison qui ont une feuille de paie ! » Et lorsque je lui demande comment il supporte de travailler tant avec si peu de repos, son visage se referme. « J'ai fait ce choix. Je suis dédié à ces gens, je dois les servir, je dois rester fidèle. C'est ma vocation. » D'autres domestiques associent leur dévouement à leur religiosité : Mariana, Maria-Celesta et leurs amies sud-américaines, les domestiques philippines ou encore immigrées d'Afrique de l'Ouest fréquentent régulièrement des paroisses communautaires et disent être de ferventes chrétiennes.

Les domestiques des riches se persuadent qu'elles font le bien, et que leurs efforts seront un jour récompensés, même si elles n'en ont pas une idée très concrète. Combien peuvent, comme Marius, profiter de leurs investissements immobiliers et de leur famille en même temps qu'elles sont au service des riches ? Gustave a rompu tous les liens avec son entourage familial et amical. Il dit que ses patrons sont sa famille. Mais il n'a jamais mis les pieds sous leur table, n'a jamais pu profiter des buffets et de la piscine en les accompagnant en vacances, ne peut pas s'habiller comme il veut – sa patronne le trouve « parfait » en chemise et veste noires. Par contre, il épargne, et son compte en banque est relativement garni. « Je me ferai plaisir à la retraite ! » dit-il sans trop y croire. Une nouvelle fois, son ton change. Je lui demande où il compte passer sa retraite. « Je ne sais pas », répond-il, le regard dans le vide. À ce moment-là, il fond en larmes, effondré, à rebours de l'attitude décontractée et de l'humour dont il faisait preuve depuis notre prise de contact. « C'est vrai que je suis bien seul », parvient-il à murmurer.

La retraite, Maria-Celesta la qualifie de « blague ». « C'est une blague, la retraite. Quelle retraite ? » Pour elle, toutes les domestiques finissent par être perdantes. Employées au noir, elles n'ont pas cotisé et se retrouvent « complètement coincées », une fois devenu vieilles. Quand elles gagnent bien et ont pu mettre de côté, elles sont « cassées » et « très seules », affirme-t-elle. Elle cite le cas d'une amie lointaine qui aurait,

selon elle, acheté une grande maison au Portugal à l'âge de soixante-sept ans, et serait morte deux ans plus tard « de tristesse ». « Elle avait une fille, laissée au Brésil, qu'elle n'a jamais vue une fois retraitée, et ça l'a détruite. » Du haut de sa longue expérience, Maria-Celesta a une opinion très claire sur le sujet : « Tu te fais toujours avoir, un jour ou l'autre, avec ces gens. »

Les domestiques encore en activité sont plus mitigées. Aussi difficiles que soient leurs conditions de travail, elles affirment y trouver leur compte. Celles dont les droits sont bafoués se disent satisfaites de ce qu'elles ont. C'est le cas de Joyce, une Nigérienne de trente-six ans, mère de deux enfants et célibataire. Je l'ai rencontrée en Afrique du Sud, aux environs du Cap. Je menais alors une recherche sur les écoles internationales de majordomes (*butlers*), raison de ma présence dans cette région où s'est implantée l'une de ces écoles¹¹. J'ai fait la connaissance de Joyce dans un bidonville où vivait l'un des élèves de l'école, Akrid, qui m'y a invitée à plusieurs reprises. J'ai passé de longues heures à discuter avec elle, et nos échanges ont continué à distance, après mon retour en France. Joyce a été domestique au Niger, en Afrique du Sud, au Zimbabwe et en France. Dans tous les emplois qu'elle a eus, elle était embauchée au noir. Elle travaillait plus de dix-huit heures par jour, était logée et nourrie, mais ses repas se réduisaient aux restes laissés par ses employeurs. Durant trois ans en France, elle a travaillé pour une famille française de hauts fonctionnaires en région parisienne. Chez eux, elle n'avait pas le droit de sortir et ne pouvait donc pas s'acheter à manger pour compléter ses maigres repas faits de fonds de soupe, d'os, de quignons de pain sec. Ses patrons avaient caché son passeport. Elle recevait des claques, parfois, quand elle n'était pas assez rapide à leur goût. « Ils me disaient : "Toi, t'es bien une Africaine, tu es lente et molle" ! » se souvient-elle. Là-bas, elle a perdu plus de quinze kilos. « Un régime pas cher ! » plaisante-t-elle, comme pour dédramatiser cette expérience traumatisante. Elle gagnait un tiers du Smic français de

l'époque. « Mais ça m'allait », nuance-t-elle. En envoyant presque tout son argent au Niger pour ses deux filles, elle gardait un petit solde pour elle, « au cas où ». Elle s'estimait heureuse. Aujourd'hui, Joyce assure qu'elle n'était pas à plaindre et qu'elle-même avait demandé à ses patrons de ne pas la déclarer. Le travail au noir est parfois jugé bénéfique pour certaines travailleuses des classes populaires peu diplômées, qui optimisent ainsi, sur le court terme, leurs revenus, en touchant d'autres aides sociales, en n'ayant pas de charges, etc. Joyce se sentait rassurée d'obtenir sa rémunération en billets à la fin de chaque mois, pour l'envoyer au pays et stocker le peu qu'il lui restait dans un petit coffre.

De nombreuses domestiques issues de l'immigration et des classes populaires ont intégré le fait que le marché du travail ne leur est pas favorable et qu'elles doivent se contenter de peu. À mesure qu'elles endurent de mauvaises conditions de travail, que leurs droits sont niés et qu'elles se confrontent aussi plus largement aux violences familiales, voire aux conflits politiques de leurs pays d'origine, elles ajustent leurs exigences. Cela ne les empêche pas de trouver, dans des emplois objectivement très durs, une forme d'indépendance en échappant aux griffes du patriarcat. Pendant toute son enfance, Joyce a été violée par son père et ses frères. À quatorze ans, elle a eu deux filles, des jumelles, de l'un d'eux. Pour ne pas être tuée par son père, elle a fui en Afrique du Sud. Elle a cumulé les emplois en tant que bonne, s'est prostituée et a réussi à s'échapper au Zimbabwe. Là-bas, elle s'est mariée avec un homme blanc millionnaire, qui a abusé d'elle, puis l'a envoyée travailler chez des amis français, les patrons qu'elle a eus en France. Croyant qu'elle y allait pour « faire la pute », comme elle dit, elle a découvert une réalité différente mais tout aussi sordide : « Ils voulaient juste une esclave ! » rassure-t-elle, en expliquant à quel point elle était soulagée de ne pas revivre d'agression sexuelle. Face à un tel parcours, on comprend pourquoi Joyce dit avoir trouvé son compte dans cette

famille : comment pouvait-elle espérer mieux après tout ce qu'elle avait vécu ?

Le cas de Joyce est extrême. Cependant, il éclaire toute l'ambivalence de l'émancipation par la domesticité. Bien souvent, les conditions de travail sont vécues par les domestiques à l'aune d'expériences particulièrement liberticides, où elles ont été, dans leurs vies personnelles et professionnelles, sous contrôle, voire sous emprise. Affirmant trouver leur compte dans des situations de travail souvent violentes et parfois illégales, sinon peu avantageuses, les domestiques pointent en creux la misère d'une condition collective : celle des classes populaires, celle des femmes, celle des personnes immigrées, racisées. Cette misère de condition autorise encore plus les grandes fortunes à s'arranger avec le droit et à donner le strict minimum : compte tenu de ce que ces domestiques ont vécu, de ce qu'elles sont et peuvent espérer, leurs emplois représentent toujours « mieux que rien ». « Vous pensez qu'elle serait mieux à dormir sous un pont ? » m'a demandé un jour un employeur, après que je lui avais exprimé ma surprise d'apprendre que sa domestique dormait dans un cagibi. Vu sous cet angle, cette domestique était certes mieux lotie que lorsqu'elle était sans domicile fixe. Mais cet angle n'a rien d'évident, et pas grand-chose d'humain.

Quand règne la peur

« Pourquoi elles restent, alors ? » peut-on se demander. Si leurs conditions de travail sont si dures, si leurs droits sont si difficilement accessibles, pourquoi les domestiques continuent-elles de servir les riches ? « Il y a encore des gens aussi bêtes pour être les larbins des riches ? » m'a demandé un jour un ami ingénieur, issu des classes populaires. Il est resté bouche bée lorsque je lui ai répondu que des hommes aussi diplômés que lui travaillent comme majordomes.

Les domestiques ne sont ni stupides, ni soumises, ni masochistes. Pourtant, malgré les embûches, celles que

je rencontre continuent et veulent continuer à servir les riches, consentent et se taisent face à certaines situations. Une explication purement psychologique est insuffisante ici : la détresse, l'emprise dont quelques-unes témoignent constituent de réels symptômes, mais trop souvent isolés de mécanismes sociaux qui les disposent à rester domestiques. Deux éléments centraux concourent à la fabrique du consentement des domestiques.

D'une part, l'*illusio* de la domesticité, dont j'ai parlé à plusieurs reprises dans les chapitres précédents. De nombreuses domestiques se sentent fières de servir ceux qui sont au sommet de la société, d'autant plus qu'elles participent, on l'a vu, au succès social et économique de leurs patrons. Bien souvent, devenir domestique constitue une ascension sociale et procure des sentiments gratifiants d'utilité et de réussite. Être quotidiennement au service de quelqu'un chez lui, dans l'intimité de son domicile crée par ailleurs des interactions et des affects qui, aussi ambivalents qu'ils soient, favorisent des complicités, de la compréhension et de l'empathie pour les patrons. Les domestiques ont donc de bonnes raisons de se sentir attachées à leurs patrons. Cet attachement forge une loyauté bien au-delà d'un simple professionnalisme. Enfin, le consentement des domestiques opère grâce aux rétributions symboliques et matérielles de la domesticité. Compliments, salaires, primes, cadeaux, logement, nourriture et autres avantages en nature contribuent, en proportions variables, à lisser la pénibilité du travail, les abus voire les violences. Au travers de représentations et de pratiques plus ou moins conscientes chez les grandes fortunes, l'*illusio* scelle le pacte de la confiance et du secret entre elles et leurs domestiques.

D'autre part, un second élément contribue au fait que les domestiques restent au service des riches malgré les désillusions qu'elles y rencontrent : la peur. Portugaise âgée d'un peu plus de soixante ans, Lucia revient sur cet aspect au sujet de l'aristocrate pour laquelle elle travaille dans une petite ville huppée de la banlieue nord parisienne :

Pablo, mon mari, m'avait dit : « Tu devrais demander [à être payée] 10 euros [de l'heure]. » Moi, au début, je ne voulais pas, car j'aimais bien la famille, je ne voulais pas risquer qu'on me voie mal d'un coup. Mais j'ai demandé, je me souviens de la scène. J'étais dans la cuisine, je finissais une tarte aux pommes, et puis, là, Madame arrive et je lui dis : « Madame, il faudrait que je vous parle de quelque chose. » Et donc, elle m'a dit : « Allez-y, Lucia, dites. » Alors j'ai dit : « Voilà, peut-être que comme je suis ici depuis quelque temps, je peux peut-être être [rémunérée] à 10 euros [de l'heure]. » Oh seigneur Jésus, j'ai dit quelque chose qu'il fallait pas ! Elle a regardé ma tarte, et elle a dit : « Lucia, jamais je n'aurais pensé ça de vous en mangeant vos si bonnes tartes. Est-ce que je dois trouver quelqu'un d'autre ? » Alors j'ai dit : « Oh non, Madame, pardonnez-moi, je veux rester. » Alors, c'est la dernière fois que j'ai essayé !

Travaillant depuis trois ans pour sa patronne, Lucia n'a jamais été augmentée. Nombre de ses amies domestiques gagnent pourtant entre 10 et 12 euros de l'heure. Plusieurs mois s'étaient écoulés avant qu'elle ose demander à sa patronne d'être payée davantage que 9 euros de l'heure, car elle était terrorisée à l'idée que sa patronne refuse : elle avait peur que celle-ci n'ait plus confiance en elle, qu'elle la renvoie, et qu'elle lui construise une mauvaise réputation dans le quartier, ce qui aurait causé des difficultés à Lucia pour retrouver une maison où travailler. « Il aurait fallu que je change de lieu, mais alors, où ? » Lucia ne vit pas chez sa patronne, rentre tous les soirs en bus retrouver son mari, dans leur maison située dans une ville voisine. Elle ne veut pas partir de cette ville où vit toute sa famille : enfants, petits-enfants, oncles, tantes, frères et sœurs, cousines. En contestant ses conditions de travail, elle craint d'être licenciée, hypothèse impensable à ses yeux : son mari gagne peu, ils doivent payer un loyer et elle veut aider financièrement ses enfants.

La précarité dans laquelle se trouvent les domestiques les plus pauvres et les moins payées explique leur silence. Si Lucia n'a pas été licenciée, c'est aussi parce qu'elle a finalement cessé de négocier avec sa patronne. Un tel affront a en effet coûté son poste à la domestique qui l'occupait avant elle, et

qui avait insisté à plusieurs reprises pour faire un peu moins d'heures ou être augmentée. Elle a été congédiée du jour au lendemain, sans toucher son dernier salaire.

Chez les domestiques plus diplômées, mieux payées, qui touchent d'importantes rétributions matérielles, la peur de perdre son travail existe aussi, et n'est pas qu'économique. D'autres voies de reconversion leur sont ouvertes : l'hôtellerie, les métiers du luxe et du management, par exemple, secteurs que connaissent d'ailleurs certains majordomes et gouvernantes. Mais risquer de perdre un emploi au service des riches, c'est, en sus de perdre un logement et de nombreux avantages en nature, perdre une famille. Même lorsque l'appartenance familiale n'est qu'une rhétorique, et qu'elle émane de patrons particulièrement exploiters et paternalistes, les domestiques leur restent fidèles par peur d'être bannies et isolées. C'était le cas de Florent, c'est le cas de Gustave : « Je ne sais pas trop où j'irais, si j'étais viré. Ce serait horrible, je me retrouverais seul ! » Gustave ne quitte jamais le domicile de ses patrons. Il a rompu les liens avec sa famille bien avant d'entrer au service des riches, et n'a aucun ami. « En fait, c'est ma seule famille », conclut-il amèrement. Il craint également de se retrouver seul face à lui-même pendant ses congés : « Tu vois, au fond, ça m'arrange bien de travailler tout le temps, sinon je broie du noir, et je me sens seul. » Le surinvestissement au travail s'explique aussi, chez certaines domestiques, par la réalité de cette solitude et de conflictualités familiales ou amicales.

Les domestiques sont-elles donc résignées à obéir et à passer à côté de leurs droits ? La réalité est plus complexe. Si Joyce a cumulé les emplois de bonne, c'est qu'elle a fui à plusieurs reprises. Lucia a déjà été renvoyée car elle a contesté la manière dont une patronne rangeait les placards. Gustave est déjà parti d'une famille où il ne se sentait « vraiment pas bien ». Quant à Florent, il a définitivement quitté le service aux riches. En fait, le *turn-over* est omniprésent dans la domesticité. Il témoigne pour partie de la capacité des domestiques à s'aménager des espaces de pouvoir qui finissent pas agacer les riches, à élever la voix, ou parfois à fuir.

Rester ou partir

J'ai reporté de nombreuses fois l'annonce de mon départ à Margaret, qui m'employait comme *baby-sitter* et aide-cuisinière. Une fois embauchée dans son foyer, je n'aurais pas imaginé à quel point ce serait difficile de le lui dire. Elle avait réussi à me persuader que j'étais indispensable à sa famille, et surtout à ses quatre enfants. Je me suis soudainement sentie piégée par mon engagement vis-à-vis d'elle : je ne lui avais pas dit que, au moment d'arrêter mon enquête, je partirais. Quand elle me parlait de la kermesse de printemps du petit dernier, de la future rentrée en classe de quatrième de l'aînée, elle pensait que je serais là pour vivre tous ces moments avec eux. Ne rien dire quant à la durée de mon engagement était une condition pour que je sois employée chez elle. « On m'a fait faux bond, alors je veux vraiment quelqu'un qui reste, cette fois ! » avait-elle dit lors de notre première rencontre. Comment allait-elle faire si je partais ? Et puis, je m'étais attachée aux enfants. Au petit Hippolyte, surtout, qui pouvait me raconter pendant plus d'une heure la vie des fourmis, marchait lentement sur le chemin de l'école le regard rêveur, m'assistait avec passion à la cuisine. Manon et Patrick, mes collègues femme de ménage et chauffeur, me manqueraient aussi. Même à eux, je n'avais rien osé dire. Allais-je trahir notre complicité ? Plusieurs semaines ont passé avant que, la boule au ventre, je déclare à Margaret que mes études m'empêchaient de continuer à travailler pour elle.

Si, employée à temps partiel depuis seulement quelques mois dans cette famille, j'ai éprouvé un tel malaise à l'idée d'annoncer mon départ, qu'en est-il pour ces domestiques qui quittent leur poste au service d'une famille après y avoir travaillé plusieurs années à temps plein ? Le départ fait surgir des émotions intenses où se cristallise l'*illusio* de la domesticité : le sentiment d'être devenue indispensable, la promesse implicite d'être loyale et de consacrer sa vie aux patronnes, la reconnaissance d'avoir été embauchée, logée, nourrie, récompensée par des cadeaux dont la valeur économique ou émotionnelle est presque inestimable provoquent souvent de la culpabilité chez les domestiques. À cela s'ajoutent l'attachement réel qu'elles ont noué avec la famille servie et la peur de la réaction des patronnes, de leur vengeance, de ne pas retrouver de travail, ou d'une soudaine solitude. Mais les domestiques partent tout de même. Elles surmontent l'attachement et la peur. Pourquoi et comment partent-elles ? Pour quoi faire ensuite ? « On part pour mieux rester », m'a dit un jour Mariana, résumant bien l'« instabilité stable » dans laquelle vivent la majeure partie des domestiques rencontrées, qui paraît si paradoxale. Changer d'emploi ne signifie pas que l'*illusio* atteint ses limites. Cela illustre au contraire sa force : les domestiques ne renoncent pas au jeu, mais continuent bel et bien à y jouer, en cherchant un nouvel emploi.

Quand le vase déborde

Une fois embauchées, les domestiques scellent avec leurs patronnes un contrat de confiance, qu'il soit oral ou écrit. Recruter par bouche-à-oreille, prêter attention aux corps et aux savoir-être, contrôler le travail, l'apparence et les comportements, compenser le dévouement par des cadeaux : tout ceci vise à sécuriser la relation pour qu'elle dure le plus longtemps possible. Dans les entre-soi fortunés, être une « bonne » patronne ou une « bonne » employée se mesure en partie à l'ancienneté des domestiques dans la famille. Les patronnes sont fières d'avoir à leur service les mêmes domestiques

depuis plusieurs années. Elles ont de quoi, puisque, malgré tous leurs efforts pour trouver la « perle rare », les relations restent éphémères. C'est d'ailleurs pour cela que nombre d'aristocrates regrettent que les domestiques ne soient « plus comme avant », ou qu'il n'y ait plus de « vraies domestiques », sous-entendu qui consacrent leur vie à leurs patronnes. La complainte n'est pas nouvelle : déjà, au tournant du ^{xx}e siècle en Europe, aristocrates et grands bourgeois se plaignaient du manque de dévouement et de « passion » du personnel, et de son désir de quitter les emplois domestiques pour travailler à l'usine ou dans les commerces¹. Pourtant, même à cette époque, les parcours des domestiques n'étaient ni homogènes ni linéaires : si certaines consacraient leur vie à servir une famille, ce n'était pour d'autres qu'une étape de leur trajectoire professionnelle ou maritale. Aujourd'hui comme hier, les patronnes savent qu'il n'y a rien d'évident à ce que les domestiques restent toute leur vie à leur service. Mais l'idéal de leur dévouement total et durable traverse les siècles, si bien que le départ d'une domestique est presque toujours vécu comme une trahison, un événement impromptu, qui met les patronnes en grande difficulté. Elles ne voient pas, ou plutôt ne *veulent pas* voir, l'éventualité d'un départ qui les obligerait à retrouver quelqu'un de « confiance », mais aussi à s'inquiéter du devenir des secrets confiés. L'une d'elles, Bérénice, qualifie de « choc » le départ d'une de « ses » domestiques :

— J'étais sous le choc. Un vrai choc. Je n'ai pas du tout compris quand elle m'a annoncé qu'elle nous quittait. J'ai failli m'évanouir !

— *À ce point ?*

— Je ne m'y attendais pas ! Tout allait bien, tout marchait bien entre nous. Du moins, j'avais l'impression... Je m'étais trompée apparemment ! Elle a pris ses cliques et ses claques. Elle m'a dit que c'était parce que sa mère était très malade et qu'il fallait qu'elle s'en occupe... [*elle fait la moue*].

— *Vous n'avez pas l'air d'y croire...*

— Non. Il y a autre chose, que je ne saurai jamais.

Cette autre chose est la « goutte d'eau qui a fait déborder le vase », comme le dit Vanda, l'ancienne domestique de Bérénice, que j'ai rencontrée quelques mois après mon entrevue avec cette employeuse française proche de la soixantaine, préparatrice en laboratoire pharmaceutique, héritière de la très grosse fortune d'un de ses ex-époux. C'est la première fois qu'une employeuse me confie de son plein gré les coordonnées d'une ancienne domestique partie contre sa volonté. Je n'aurais jamais osé les lui demander, vu la tension qu'elle exprimait en me racontant ce départ. Lorsqu'elle me raccompagne sur le pas de la porte de son grand pavillon versaillais, je comprends qu'elle espère obtenir de moi les raisons du départ de Vanda : « Si vous la rencontrez, je vous serai reconnaissante de me donner de ses nouvelles ! » glisse-t-elle en me serrant la main fermement, son regard plongé dans le mien. Le temps passé à discuter avec moi et les coordonnées de Vanda appellent cette sorte de contre-don, qui me met fort mal à l'aise, d'autant que je n'avais pas vraiment encore eu à le faire directement avec des grandes fortunes, à l'exception de chocolats ou de fleurs envoyés pour remercier les personnes m'ayant particulièrement aidée.

Deux mois plus tard, malgré de nombreuses hésitations, je contacte Vanda, immigrée tchèque approchant la trentaine, issue de parents artisans : je souhaite comprendre les raisons de son départ, mais lui promets de ne rien dire à son ancienne patronne. Elle refuse fermement, avant que nous nous apercevions toutes les deux qu'elle est la cousine d'une autre enquêtée, Ninon, femme de chambre que j'avais rencontrée auparavant. Cette heureuse coïncidence confirme le haut degré de cooptation requis pour entrer au service des riches. Vanda finit par accepter, après avoir appelé sa cousine Ninon, qui habite désormais en Bretagne mais revient de temps en temps à Paris. Vanda étant réticente à l'idée de se confier dans un lieu public. Je l'invite alors chez moi, lieu tout aussi improbable que notre rencontre, pour reprendre nos échanges là où nous les avions laissés :

« [Bérénice] me demandait de travailler pendant plus de douze heures par jour, parfois quinze, parfois plus... Je n'en pouvais plus ! » s'exclame Vanda. Pour une fois, je suis celle qui sert le thé à mon interlocutrice. En me regardant faire, elle poursuit sur le même ton : « Toi aussi, tu sers des tasses bien pleines. Une fois, j'ai fait ça, et je me suis fait engueuler. Il fallait que je serve le thé jusqu'à la moitié de la tasse seulement, sinon, c'était une catastrophe ! » Son ancienne patronne m'avait effectivement parlé de la manière dont Vanda servait le thé, tout en étant convaincue que ça ne pouvait pas expliquer son départ inopiné. « J'étais très fatiguée. J'avais fait une prise de sang qui montrait une grosse anémie... Je n'avais plus d'appétit car je me sentais débordée. Quelques jours après la prise de sang, elle m'a demandé de travailler le dimanche, alors que je ne travaillais pas le dimanche. C'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase ! » (Carnet de terrain, notes prises en février 2018.)

Les domestiques n'ont pas le droit de tomber malades. Quand la maladie est impossible à dissimuler, leurs patronnes soulèvent des montagnes pour qu'elles soient soignées le plus efficacement possible. Elles les font bénéficier de consultations onéreuses chez les plus grands spécialistes et de passe-droits dans les centres hospitaliers afin qu'elles reviennent en poste le plus vite possible. Mais, souvent, les domestiques choisissent de cacher la maladie : il y a trop de risques à se montrer vulnérables sur un marché du travail où l'hygiène, la force et l'endurance de leur corps sont au centre de l'attention des employeuses qui les recrutent². Elles tiennent, jusqu'à ce que ce ne soit plus possible. Après deux ans de travail chez Bérénice, Vanda décide de partir. Comme elle, les domestiques invoquent en entretien des situations qui les ont poussées à bout. Vanda confie qu'elle se sentait épuisée et que ses conditions de travail étaient injustes : « Je pense que je méritais d'être mieux traitée », affirme-t-elle, regrettant de ne pas avoir osé dire à Bérénice que sa santé était menacée. Devant sa patronne, il lui était impossible de négocier quoi que ce soit. « Je me sentais terrifiée, même si elle n'était pas si terrifiante que ça », conclut-elle.

À travers le monde, le sentiment d'injustice des domestiques conduit parfois à des mobilisations collectives soutenues par des syndicats ou, de façon plus discrète, à des petites résistances quotidiennes : s'aménager des temps de pause, réorganiser son travail, critiquer tout fort les patronnes dans une langue qu'elles ne connaissent pas, sourire pour paraître impénétrable, pester, ralentir le rythme, cacher des objets ou encore voler³. Chez les riches, point de luttes collectives ni de syndicalisation. Les domestiques peuvent s'entraider en cas de conflit avec les patronnes, être solidaires pour trouver un autre poste, ou sortir de la maison sans que la patronne, la gouvernante ou le majordome qui les supervisent les voient, mais le sens du collectif se construit avant tout sur la loyauté et le surinvestissement dans les tâches d'un travail à la chaîne.

Cela dit, à l'instar des ouvriers ou d'autres groupes fortement subalternisés au travail, les domestiques résistent malgré la domination rapprochée⁴. Seulement, elles le font individuellement et peu osent élever la voix, évoluant dans un milieu professionnel très hétérogène au regard des fonctions, des caractéristiques et des parcours de toutes celles et tous ceux qui œuvrent ensemble pour le bien de leurs patronnes et patrons. Ainsi, le majordome se montre fidèle pour une prime qui peut doubler son salaire mensuel ; la cuisinière imagine chaque jour un nouveau plat pour négocier avec le chef cuisinier un jour de congé supplémentaire ; la femme de ménage dépose tous les deux jours des fleurs fraîches au centre des tables en espérant que sa patronne remarque son travail ; le chauffeur s'informe des marques de voiture de luxe pour créer de la complicité avec son patron dans l'espoir d'être invité à un événement sportif mondain. Toutes et tous ont des raisons différentes de lutter, résister, négocier. Leur seul intérêt commun est de faire en sorte que « ça tourne », selon une expression souvent entendue en entretien. Vanda regrette amèrement que l'autre employée qui travaillait avec elle chez Bérénice ne l'ait jamais vraiment aidée à réduire ses heures de travail. « Elle s'occupait essentiellement du linge, moi, je faisais le reste. Elle avait beaucoup à faire

aussi, elle était craintive. On souffrait ensemble, mais pas pour les mêmes raisons : moi, je bossais trop, et elle, elle respirait toute la journée la lessive et la vapeur... Elle toussait beaucoup, mais elle ne disait rien », se souvient-elle. Face à l'impossibilité de dire cette souffrance, elle a choisi de partir, alors qu'elle s'était toujours tue par peur de perdre son travail. Cette « goutte d'eau » qu'a été le dimanche travaillé lui a fait prendre cette décision radicale, qu'elle n'a pas mûrement réfléchi : « Je ne savais pas ce qu'il allait se passer après ! » s'exclame-t-elle.

En quête de mieux

Aujourd'hui, Vanda n'est plus au service des riches. Elle touche le chômage et fait quelques ménages chez des particuliers, au noir. Son époux est dans le bâtiment et gagne bien sa vie : c'est selon elle ce qui lui a permis de quitter définitivement l'univers des grandes fortunes. Vanda parle aussi de « manque de motivation », d'« épuisement », de « lassitude », et confie avoir perdu la « passion du service » qui l'a animée pendant les dix années où elle a travaillé comme employée polyvalente à temps plein. J'ai rencontré peu de personnes qui, comme elle ou comme Florent, ont quitté définitivement la domesticité. Cela ne signifie pas que les domestiques restent toute leur vie à leur poste, mais elles y demeurent pendant une période assez longue pour que l'enquête décèle les indices d'« instabilité stable » dans les emplois domestiques. C'est ce phénomène qui transparaît du témoignage de Lydia Lecher, ancienne gouvernante de maison, dans son autobiographie *Bienvenue chez les riches*⁵. Elle y raconte ses expériences successives dans plusieurs familles, et ses nombreux changements d'emploi tout au long de sa carrière. Ce fut, pour elle, une manière de « tenir » dans ce qu'elle appelle l'« enfer des riches ». Chez les domestiques que j'ai rencontrées, ce *turn-over* interne consistant à changer d'employeur est une condition *sine qua non* pour continuer à servir les milieux fortunés.

Quitter son emploi pour en retrouver un autre équivalent répond à deux logiques : survivre face à l'épuisement physique et psychologique, progresser par surenchère, en cherchant sans cesse un emploi mieux rémunéré que le précédent. Cette seconde logique est parfois si marquée que, peu après leur embauche, les domestiques se renseignent déjà sur les postes vacants dans d'autres familles. Elles font ce qu'elles appellent des « plans ». Nadine, immigrée marocaine de quarante-six ans, l'explique clairement : elle travaille depuis six ans au service du même patron^a, mais c'est exceptionnel pour elle qui a auparavant cumulé les emplois de deux ou trois ans. Chaque fois qu'elle retrouvait une place, elle anticipait aussitôt son prochain départ. « Je me renseignais tout autour de moi, pour anticiper ma prochaine place. Je suis quelqu'un d'organisé, de stressé aussi, alors je préfère toujours savoir où je vais. Je me tenais au courant de tout », explique-t-elle. Les amies et anciennes collègues de Nadine travaillent elles aussi chez des grandes fortunes et étaient mises à contribution : « Dès qu'une place se libérait, que ce soit près d'où je travaillais ou même à l'autre bout de la France, elles me le disaient. » Si Nadine justifie ses « plans » par des préférences qui lui seraient propres, comme celles d'être organisée et de réduire son stress, une telle anticipation est courante chez les domestiques. Faire des « plans » n'en demeure pas moins délicat. Il faut se tenir au courant, sans que ses collègues et ses patrons en aient de leur côté connaissance. « Il faut bien sûr que tout le monde pense que tu vas rester longtemps, que tu es heureuse là où tu es et que tu ne cherches pas ailleurs. Et en même temps, je voulais connaître l'état des places autour de moi... » Autour d'elle signifie, pour Nadine, dans l'immeuble, le quartier, la rue, le village ou la ville où elle travaille. Pour cela, les concierges et les commerçants de proximité sont de précieuses ressources. « Ils sont tout aussi au courant de tout que nous ! » affirme Nadine à leur sujet,

a. Voir le chapitre 5.

en les comparant aux domestiques. Elle se souvient avoir créé une forte complicité avec la concierge d'un immeuble voisin de celui d'anciens patrons, qui lui disait « tout et n'importe quoi » sur le quartier. « Je savais tout, même qui couchait en secret avec qui dans cet immeuble, alors que ce n'était même pas le mien ! » Dès qu'une cuisinière, femme de ménage, employée polyvalente, ou *nanny* était recherchée dans la rue de cet immeuble, Nadine le savait grâce à cette concierge qui lui confiait beaucoup de détails sur la famille en question. « J'avais toujours une petite liste des places vacantes, de qui était recruté dessus, pour voir où j'allais. » Aujourd'hui, après six ans dans une même place, Nadine songe à partir. Elle a une idée précise : « Je commence à vraiment ne plus en pouvoir de travailler autant, et de sa tête [*à sa patronne*]. Il y a une bonne place qui s'est libérée, à Bordeaux, je le sais d'une cousine qui travaille là-bas. C'est juste une place polyvalente, mais moi, ça me va. Je voulais tenter une autre place de gouvernante, mais là, je me sens épuisée. Un jour, peut-être. »

Partir pour « trouver mieux » ne signifie pas forcément obtenir un poste plus haut placé, mieux payé, mieux rétribué. Quand l'épuisement est à son paroxysme, les domestiques partent pour une place qu'elles espèrent aussi moins exigeante, où elles pourront davantage se ménager. Et lorsqu'elles ne peuvent pas anticiper comme elles le souhaitent leur avenir proche, lorsque leur départ est brutal, lorsqu'elles sont renvoyées d'un coup ou lorsqu'elles finissent par « claquer la porte sans réfléchir » parce qu'elles n'en peuvent plus, comme dit Nadine, elles ne perdent pas de temps pour retrouver un travail... au service des riches. « Il y a quelque chose qui te tient, je crois, qui fait que tu n'en peux plus mais que tu veux aussi rester », analyse Mariana, cette femme colombienne avec qui j'ai passé de longues heures à discuter de ce qui pousse les domestiques à ne pas quitter l'univers des grandes fortunes^a.

a. Voir le chapitre 4.

Être à sa place

Le fait que, malgré la violence qu'elles subissent, les domestiques changent régulièrement d'emploi pour mieux rester au service des riches ne s'explique pas que par l'*illusio* de la domesticité, son attractivité matérielle, ses sources de valorisation professionnelle, les stratégies que mettent en place les patronnes pour susciter leur dévouement total. De façon plus ou moins diffuse et à des degrés divers, les domestiques ont souvent l'impression d'être à leur place chez et parmi les grandes fortunes. Sans pour autant « en être » et se penser comme les égales de leurs patronnes, elles finissent, par leurs nombreuses expériences d'emploi, par se sentir en accord avec ce que ces dernières sont et font. Cette impression ne doit pas être perçue comme l'effet de la rhétorique familialiste qui imprègne les relations de domesticité. Transfuges qui passent d'une classe sociale à une autre et expérimentent un monde diamétralement opposé au leur, celui de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie, les domestiques finissent néanmoins par s'approprier les codes d'un entre-soi auparavant inconnu, où elles parviennent à être à l'aise la plupart du temps.

Le processus qui forge cette identité de transfuge lui donne tout son sens : après le choc, arrivent l'apprentissage et la capacité des domestiques à naviguer dans un milieu social où elles n'auraient pas soupçonné se sentir à leur place. Un phénomène de « cheval à bascule⁶ » marque leur parcours : non seulement elles gagnent de l'aisance chez les riches, mais elles parviennent à composer avec les différents univers de socialisation dans lesquels elles se sont construites. Elles parviennent même souvent à tirer profit de ces appartenances multiples pour se distinguer et mettre à distance l'un ou l'autre de ces univers. Certaines domestiques se convainquent ainsi d'avoir une capacité réflexive bien supérieure à celle de leurs patronnes, dont elles attribuent l'étroitesse d'esprit à l'entre-soi de leur milieu. Une façon, pour elles, de se valoriser et d'inverser la domination : leurs patronnes ont peut-être de l'argent, du pouvoir, de la culture légitime, mais

elles ne connaissent rien à la vie des autres. Les domestiques, elles, connaissent la « vraie vie ».

Trouver sa place en tant que transfuge de classe n'est pas qu'un luxe réservé aux majordomes et aux gouvernantes. Domestique polyvalente, Cathy a travaillé successivement pendant une dizaine d'années pour six familles riches. Elle se présente elle-même comme une preuve qu'être issue des classes populaires noires et servir de riches Blancs n'entraîne pas nécessairement de « gros traumatismes », selon ses termes. Âgée de la quarantaine, mariée à un électricien et mère de deux enfants, elle a travaillé depuis son adolescence comme femme de ménage à temps partiel pour plusieurs ménages moyennement aisés, avant d'entrer à temps plein au service de cousins éloignés des membres du gouvernement sud-africain, dans les environs du Cap. Comme pour Joyce, c'est dans cette région de l'Afrique du Sud que j'ai rencontré Cathy. J'ai fait sa connaissance lors de mes incursions dans les bidonvilles, invitée par Joyce et d'autres amies. Cathy m'a tout de suite marquée par son aplomb et son opposition farouche aux syndicats « qui pensent aider les pauvres mais aggravent leur situation », selon elle. Un après-midi, nous discutons à plusieurs autour d'un repas préparé par l'une des doyennes du bidonville, et la conversation tourne autour des droits des travailleurs pauvres, notamment les domestiques. Le soir qui suit ce repas, je prends des notes sur l'opinion de Cathy à ce sujet :

Un ami de Cathy dont je n'ai pas retenu le prénom lui a parlé d'un syndicaliste qui est venu dans le bidonville avant-hier, et qui a visiblement essayé de le convaincre de rejoindre son syndicat. J'ai cru comprendre que cet homme travaillait sur les chantiers, comme l'ami de Cathy. D'un coup, Cathy s'est indignée, en disant que les syndicats ne servent à rien, que les syndicalistes sont des charlatans qui ne pensent qu'à « renverser le pouvoir des patrons » (*overthrow the bosses' power*, c'est l'expression qu'elle emploie). Elle dit avoir parlé un jour à une syndicaliste ancienne travailleuse domestique, qui était à son goût trop

virulente envers ses employeurs et trop radicale dans ses positions. Cathy lui a alors rappelé que si elle avait pu louer un appartement en dehors du bidonville, c'était grâce à ses patrons, et que c'était trop simple de se révolter contre ceux qui l'ont aidée pendant des années à sortir de l'extrême pauvreté. (Carnet de terrain, notes prises en février 2017.)

Suite à cet épisode, je discute longuement avec Cathy afin de comprendre son positionnement politique et la manière dont elle éprouve ses allers-retours constants entre le bidonville, où elle vit, et la famille millionnaire pour qui elle travaille chaque jour dans une *gated community* ultra-fermée située à une vingtaine de minutes à pied. Cathy m'explique que, à force de côtoyer des familles riches, son opinion à leur sujet change :

Pour moi aussi, les riches étaient des salauds. J'ai compris que c'était plus compliqué que ça. Je comprends mieux pourquoi ils ont peur de nous, les Noirs, les pauvres qui vivons dans les bidonvilles. Et je suis d'accord avec eux : une partie d'entre nous ne font aucun effort pour sortir de la pauvreté. Ils *dealent*, ils volent, il y a la prostitution et l'argent facile. Mais moi je suis d'accord avec mes patrons : du boulot, il y en a, il faut juste vouloir le faire. Et qui donne le boulot ? Les riches. Ils ont raison quand ils disent que, sans eux, il n'y aurait pas de travail, et donc il y aurait encore plus de pauvres.

Le regard que Cathy porte sur les *mauvais pauvres* qui n'essaieraient pas de sortir de leur condition rejoint celui de ses patrons, et plus généralement celui des grandes fortunes qui (se) convainquent qu'elles créent de l'emploi essentiel à la société. Il est intrinsèquement lié à son aisance à naviguer entre les univers sociaux : « Mon cousin me dit que je suis bourgeoise, que je parle et que j'agis comme une bourgeoise blanche », affirme-t-elle, avant d'assurer qu'elle en est fière. Elle confie qu'elle se sent à sa place partout : « Je ne me prends ni pour eux [ses patrons], ni pour les autres [les habitants du bidonville], je suis entre les deux, je me fais

ma place dans les deux ». Cathy continue d'entretenir de très bonnes relations avec son voisinage et sa famille, en prenant à la dérision les remarques qu'elle reçoit sur son *ethos* bourgeois. Il est vrai que le contraste entre elle et les autres habitants réunis autour de la table lors de ce repas est saisissant : elle porte un tailleur et des ballerines vernies, de vraies perles à son cou offertes par ses patrons, et elle parle un anglais clair et limpide, contrairement à son entourage vêtu pauvrement et à l'anglais incertain. Cathy semble effectivement susciter de l'admiration plutôt que du mépris et du rejet. Il faut dire qu'elle n'a jamais eu les moyens de quitter le bidonville, et se défend de le faire, même devant les autres : « Si j'ai de l'argent, j'investis tout dans le bidonville, je refais tout à neuf », répète-t-elle. Cela lui vaut de nombreux compliments : dans le bidonville, on loue sa générosité, qui prend le pas sur ses positions politiques. « Ils ne le méritent pas, je le sais, mais ils me déchirent le cœur, alors moi, je leur rapporte des biscuits le soir, quand je reviens de la villa », explique-t-elle en montrant d'un hochement de tête un groupe de jeunes adolescents dormant dans la rue, amaigris par l'alcool et d'autres substances toxiques.

Cathy trouve toujours le temps de cuisiner quelque chose pour eux lors de ses journées de travail. Quand je lui demande si elle le fait en cachette dans la villa, elle s'exclame, surprise : « Ah non ! Je ne pourrai pas. Et je ne veux pas. Madame me surveille en permanence. Je lui ai demandé la permission, plusieurs semaines après m'être sentie bien chez elle. Elle a adoré l'idée. » Comme beaucoup de femmes et d'hommes de son rang, la patronne de Cathy investit son temps et son argent dans des projets caritatifs et philanthropiques. Elle l'encourage donc à cuisiner pour les « enfants noirs des bidonvilles ». Cathy est parvenue de son côté à convaincre ses patrons de lui donner une petite somme d'argent à chaque Noël pour organiser un grand dîner dans le bidonville. Elle dit qu'elle « croit en l'humanité des Blancs », et que, « si on veut vraiment que l'apartheid n'existe plus, il faut trouver des arrangements entre eux et nous ».

C'est justement pour faciliter ces arrangements que Cathy est contre les syndicats, qui pour elle ne servent que l'intérêt des Blancs. Cette opposition aux syndicats a été repérée par la sociologue Shireen Ally, dans son enquête auprès des domestiques sud-africaines dans les années 2000⁷. Elle y soulignait leur peur de rigidifier des relations dont la flexibilité offre des marges de manœuvre aux travailleuses domestiques. Cathy s'est saisie de cet espace de pouvoir que lui offrent l'intime, la maison, la famille : en gagnant la confiance de ses patrons et en leur montrant qu'elle est à l'aise et transparente envers eux, elle a obtenu le droit de rentrer tous les soirs chez elle, alors qu'ils souhaitaient qu'elle dorme sur place, de cuisiner pour les enfants des bidonvilles et d'obtenir de l'argent pour eux, de porter des talons hauts ou encore de mettre de la musique zouloue pendant qu'elle nettoie le sol, choses qu'elle n'aurait pas pu faire, selon elle, si son travail était « légal » – c'est-à-dire déclaré, avec un contrat de travail et des règles écrites qui l'auraient freinée dans ses négociations.

Cathy parvient donc à composer avec ses univers d'origine et de travail, en se construisant un rôle de médiatrice et de passeuse de l'un à l'autre. Son positionnement politique en témoigne : elle reprend à son compte le discours méritocratique des élites blanches qu'elle fréquente en stigmatisant les Sud-Africains noirs pauvres, tout en dénonçant leur infériorité socioéconomique dans une société toujours imprégnée par la ségrégation. Elle se plaît d'ailleurs à pousser dans leur retranchement ses patrons et ses amies : « J'aime parler des relations entre Noirs et Blancs, de façon détournée souvent, j'ai l'impression de leur apprendre des choses », affirme-t-elle, avant de confier qu'elle aurait aimé être professeure car elle fait beaucoup de « pédagogie ». Une façon, pour Cathy, de compenser son petit bagage scolaire face à une patronne bardée de diplômes.

Même si elles ne gagnent pas autant que les majordomes ou les gouvernantes les mieux lotis, nombre de domestiques issues des classes les plus populaires vivent leur carrière dans la domesticité comme une ascension sociale au cours de laquelle elles trouvent un équilibre, si long soit-il à trouver. Mais dès

que cet équilibre est menacé, elles changent d'emploi. « Pour repartir du bon pied ! » résume l'une d'elles.

Les clefs du marché

Les domestiques ne se confrontent pas toutes aux mêmes risques et opportunités de quitter un emploi et d'en retrouver un. Leurs ressources et notamment les réseaux dont elles disposent sont déterminants pour trouver rapidement une meilleure place. Mais le fort *turn-over* interne aux emplois domestiques existe parce que ces emplois sont nombreux, d'autant plus dans les grandes métropoles, là où les grandes fortunes se regroupent. Marius, ce majordome qui circule entre les plus grandes métropoles états-unienues et les îles, assure que les entre-soi élitaires qu'on y trouve⁸ sont une aubaine pour les domestiques : « La chance qu'on a, c'est qu'ils sont tous au même endroit, et nous aussi [les domestiques] on est tous regroupés au même endroit. Les informations se diffusent vite, ça tourne, ça tourne vite. » Cet effet « boule de neige » dont j'ai de mon côté bénéficié pour mon enquête est très efficace : une fois que la porte des riches s'ouvre et que l'on s'y fait une place, il est assez simple de circuler dans leurs réseaux, y compris lorsqu'ils s'étendent géographiquement. Les offres d'emplois y sont régulières, et s'ouvrent même parfois sous la pression des domestiques : j'ai recueilli plusieurs récits d'emplois créés par des patrons pour un membre de l'entourage de leur domestique qui recherchait urgemment du travail. Cette démarche légitime d'autant plus l'utilité sociale de se faire servir, dont les grandes fortunes s'enorgueillissent.

Toutefois, les offres ne sont jamais aussi abondantes que la main-d'œuvre. À mesure que les inégalités socioéconomiques se creusent, que le chômage augmente, y compris dans les emplois très qualifiés, et que la pauvreté bat son plein, servir les riches gagne en attractivité. Il y a donc toujours plus de personnes qui cherchent à servir les plus fortunés que d'emplois offerts par ces derniers, aussi dynamique soit le

marché ! Dès lors, quitter la famille qu'on sert quand on est domestique n'est pas comparable au fait de se séparer de sa domestique quand on est riche : si les grandes fortunes sont toujours sûres de retrouver quelqu'un, l'inverse n'est pas toujours vrai. En outre, au-delà de ce déséquilibre entre offres et demandes, ce sont les grandes fortunes qui donnent le ton puisqu'elles sont libres de créer plus d'emplois ou d'en réduire leur nombre, et de licencier les domestiques bien avant même qu'elles n'envisagent de partir. Le *turn-over* est donc loin de n'être que le fait des domestiques : les riches les renvoient comme bon leur semble et détiennent la clef de ce marché du travail ultra-sélectif.

Abella, à l'instar d'autres patronnes, a bien conscience de ce pouvoir. Cette Brésilienne approchant la quarantaine, cadre commerciale mariée à un très riche banquier d'affaires américain, emploie depuis une dizaine d'années trois employées de maison qui la suivent dans ses deux villas situées à Rio de Janeiro et à Moscou. Le couple emploie également trois gardiens pour surveiller ses deux résidences principales. Abella a grandi au Brésil, pays qu'elle décrit comme « rempli de bonnes ». Ses parents, petits commerçants, ont toujours eu à leur service une employée de maison à temps plein, qui s'occupait d'elle lorsqu'elle était enfant, ainsi que des tâches ménagères de la maison. Aussi se décrit-elle comme une « habituée des bonnes », qui sait comment s'y prendre sans se « faire avoir par les bons sentiments », c'est-à-dire qui sait les renvoyer sans scrupule :

J'ai toujours dit : quand ça ne va plus, ça ne va plus. Si j'emploie quelqu'un et que cette personne ne me plaît plus, je m'en débarrasse. Vous allez me trouver crue, mais je fonctionne comme ça. Sinon, on ne s'en sort pas. J'ai des copines qui hésitent à dire à leurs bonnes qu'elles font un mauvais travail, ou qu'elles ont fait... je ne sais pas, qu'elles ont cassé quelque chose, par exemple. Mais si on les embauche, c'est pour qu'elles nous rendent service, non ? Alors, si elles ne nous rendent pas vraiment service, pourquoi on continuerait à les embaucher ? Moi, vous

savez, je ne fais pas plaisir aux bonnes. Je ne suis pas là pour ça. Elles bossent pour moi, je les paie, les logent, pour ça, mais on n'est pas copines justement. Si ça ne va pas, qu'elles partent de chez moi. C'est pas l'aide sociale, ici !

Les propos d'Abella rompent avec les registres familialiste et caritatif qui imprègnent les relations de domesticité. Ils ne sont pas pour autant contradictoires avec eux, ni isolés : les grandes fortunes oscillent sans cesse entre proximité et mise à distance des domestiques. Les erreurs commises par le personnel, les conflits, le « ras-le-bol » que les riches éprouvent à leur égard sont autant d'occasions de refroidir les relations et de remettre les domestiques à leur place. Ce comportement que Marius décrit comme « schizophrène » est en fait classique dès lors que l'intime s'invite un peu trop dans les relations entre patrons et domestiques : Priscilla Claeys et Audrey Richard-Ferroudji ont remarqué à quel point les femmes expatriées en Inde essayaient de maintenir une « barrière » et de garder une « distance émotionnelle » avec leurs domestiques issues pour la majorité de familles très pauvres⁹. La violence de cette contradiction est exacerbée chez les employeurs qui, du jour au lendemain, peuvent mettre dehors une employée à qui elles avaient la veille offert un cadeau ou octroyé un jour de repos exceptionnel. C'est arrivé plusieurs fois à Abella :

Oui, ça peut paraître dur, mais je fonctionne comme ça. Il y a deux ans, j'avais ici une petite Française, une jeune fille qui avait commencé ses études puis avait laissé tomber. Je l'avais employée car elle avait besoin de sous. Je savais qu'elle n'allait pas rester longtemps. Elle était jeune, pleine de projets. [...] Au bout d'un an, je me suis dit qu'elle allait sans doute partir assez vite. Je le sentais, même si elle travaillait beaucoup et ne m'en parlait pas. Et un matin, elle a laissé une serviette sale et mouillée sur le sol de la salle de bains, si bien que le soir, quand je suis rentrée, ça sentait le mois. Le lendemain, je lui ai dit : « Je trouve que vous vous relâchez. Je vais prendre quelqu'un d'autre. » [...] La gamine était en larmes, elle n'a pas compris je

crois. Deux jours avant, je lui avais offert un Chanel, elle était toute fière.

En renvoyant sa domestique, Abella prend une décision radicale. Durant notre conversation, elle revient sur cet épisode en confiant qu'elle ne supporte pas que ses domestiques quittent leur emploi de leur plein gré. Anticiper leur départ et mettre fin à leur emploi avant qu'elles ne le fassent sont, pour les grandes fortunes, une manière de rétablir l'ordre de la domination : « C'est moi qui choisis, pas elle », insiste Abella. Mais garder le pouvoir face aux domestiques ne se fait pas si explicitement : Abella a donc trouvé le prétexte de la serviette mouillée pour renvoyer son employée, alors même que ce n'était selon elle qu'un « détail sans importance ».

Les patronnes ont toujours des arguments pour renvoyer le personnel. « Ce n'est pas possible de dire "je vous renvoie avant que ce soit vous qui me quittiez" ! » assure Abella. Elles ne sont pourtant pas vraiment convaincues de ce qu'elles avancent pour licencier leurs domestiques : manque de propreté et négligence, trahison, ou encore vol. « C'est du politiquement correct, elle savait que je ne la renvoyais pas pour une question de serviette mouillée. » Personne n'est dupe, mais les employeuses tiennent à arrondir les angles, bien que les faux motifs de renvoi qu'elles inventent soient loin d'en compenser la brutalité.

Cette brutalité est une réponse au malaise qu'éprouvent souvent les femmes riches face aux domestiques. Un licenciement constitue une issue à l'impossibilité de négocier avec elles, tout comme pour les domestiques qui n'osent pas négocier avec leurs patronnes. Si Abella exprime de la tendresse, de l'amitié et de la compassion en entretien pour ses bonnes, elle ne supporte pas le conflit et déteste « gérer les relations » avec ses domestiques. Elle s'efforce comme toutes les femmes de son milieu de maintenir des relations entremêlant autorité, distance, empathie et complicité, et de cacher ses ressentis les plus profonds à ses domestiques. Elle n'emploie pas de majordome ni de gouvernante qui pourrait

le faire à sa place. Comme son époux ne veut pas entendre parler des soucis qu'elle rencontre avec leurs domestiques, il lui suggère toujours de les renvoyer : « Dès que je lui dis que j'angoisse à l'idée que l'une parte, ou que quelque chose n'a pas été bien fait mais que je n'arrive pas à leur dire, il me répond de m'en débarrasser... » Faute de mieux, elle applique ce conseil, qu'elle qualifie de « complètement absurde » : « C'est comme si vous aviez une belle paire de chaussures, très, très légèrement abîmée, et qu'au lieu de la nettoyer en quelques minutes, vous la jetez ! » Quel que soit le malaise qui explique l'acte des patronnes, le résultat est celui de domestiques qui sont, en quelques jours, voire en quelques heures, « jetées » comme des objets sans valeur.

Cet acte témoigne au fond du caractère interchangeable des domestiques. L'interdépendance entre patronnes et domestiques est une illusion : ces dernières sont bien assez nombreuses sur le marché du travail pour que les premières trouvent plusieurs perles rares. Les femmes domestiques, en particulier, sont une main-d'œuvre moins rare que les hommes. Les exigences que les grandes fortunes ont envers elles sont donc plus élevées : un défaut de performance, un relâchement des contrôles émotionnel ou corporel, une disponibilité contrariée par d'autres préoccupations familiales, et les femmes sont sur la sellette. D'ailleurs, comme sur bien d'autres marchés du travail, le corps des femmes domestiques vieillit plus vite que celui des hommes¹⁰ : si elles manquent de crédibilité à la vingtaine, elles perdent de la valeur lorsqu'elles approchent la cinquantaine. L'âge est en revanche moins déterminant pour la carrière des hommes : les riches louent autant le dynamisme d'un majordome jeune que l'expérience d'un majordome âgé. Pour rester en emploi, les femmes domestiques doivent donc redoubler d'efforts pour être irréprochables par rapport à leurs collègues masculins : pour poursuivre la métaphore, ces derniers sont des objets que l'on répare plutôt que l'on jette.

Sortir de la cage ?

Le choc éprouvé par les domestiques renvoyées sans raison valable (à leurs yeux comme à ceux de leur patronne) est compensé par leurs ancrages familiaux et amicaux, qui permettent de « relativiser » leur licenciement. Leur surinvestissement au travail laisse place à la banalisation, voire à la critique de l'univers des grandes fortunes. Nombreuses sont celles qui, après un renvoi, affirment qu'elles n'étaient finalement pas tant à leur place que cela dans la famille servie, que les riches sont méprisables et que cela ne vaut pas le coup de « se mettre dans tous ses états pour eux ».

Tout en témoignant d'une grande admiration pour ses actuels patrons, Sheila, une gouvernante marocaine âgée de la trentaine, fille d'une femme de ménage et d'un épicier, affirme que les riches ne l'impressionnent pas. Après avoir discuté ensemble dans un café de la banlieue sud de Paris, nous passons l'après-midi à nous promener en forêt afin qu'elle me raconte plus en détail pourquoi et comment elle a changé d'emploi. À deux reprises, Sheila a été renvoyée « sans vraie raison », l'une de ses patronnes l'ayant accusée de vol. Depuis, elle éprouve un profond mépris pour les très riches : elle ne supporte plus leurs « petites manies », la façon dont ils traitent les domestiques, le fait qu'ils se sentent « toujours supérieurs aux autres ». Elle regrette de s'être « laissé avoir » et d'avoir fait croire aux riches qu'elle aimait les servir :

J'ai été stupide toutes ces années. J'ai fait la bonne bêtément, sans réfléchir, dans l'espoir de monter en grade, de gagner un peu plus d'argent... et surtout, de bien me faire voir, d'être bien vue par ces gens... Mais je me suis rendu compte que toute la souffrance que j'ai endurée ne valait pas le coup. Je me répétais souvent : au bled, ta vie serait plus dure, alors contente-toi de ce que tu as. Mais j'avais faux : je pense qu'au Maroc, on peut trouver des meilleures places ! Enfin, où on te respecte. Moi, je ne demande qu'à être respectée, c'est tout, je ne suis pas exigeante. Quand je vois comment j'ai été jetée comme une vieille éponge ! Tu sais, pour eux, on n'est que des

torchons, des trucs qu'on prend et qu'on jette. Puis en plus, je suis une Arabe, alors t'imagines bien le respect qu'ils n'ont pas pour moi.

Sheila exprime ici une grande amertume envers ses anciens patrons, évoquant sans cesse leur manque de respect, qu'elle attribue à sa position subalterne, son origine marocaine, son jeune âge et son genre. Pour déconstruire le cliché raciste, partagé aussi bien par les domestiques que par les grandes fortunes « occidentales », qui suppose que les employeurs arabes seraient maltraitants, elle répète à plusieurs reprises qu'elle aurait trouvé mieux au Maroc. Elle qualifie les Français d'« hypocrites », et déplore que « tout le monde [fasse] comme s'il n'y avait pas de violence ni de racisme en France ». Pendant que nous nous promenons, elle se poste régulièrement devant les fourrés et les arbres pour reprendre son souffle : « Tu vois, heureusement que la forêt est là. » La forêt lui permet de se ressourcer, de « prendre du recul », comme elle dit. « Il y en a qui disent que les animaux sont meilleurs que les hommes, moi je dis que les arbres, au moins, ils ne mentent pas. »

Je suis alors surprise lorsqu'elle me dit chercher un emploi sur la Côte d'Azur... chez des riches. Interloquée, je lui demande pourquoi elle ne vise pas un autre type de travail, vu que le métier de gouvernante ne semble plus lui correspondre. Consciente de ce paradoxe, elle m'avoue ne pas parvenir à « sortir de l'univers des riches », malgré toutes ses douleurs et déceptions. Mais cette fois-ci, elle a un plan : passer par une agence, qui, assure-t-elle, lui permettra de filtrer « les bonnes et les mauvaises familles » et d'être protégée en cas d'abus de la part de ses patrons.

Deux mois après notre rencontre, j'apprends que Sheila a claqué la porte de l'agence en question. « Des gros arnaqueurs !!!!! » écrit-elle dans la série de SMS qu'elle m'envoie pour me raconter. Sa réaction ne m'étonne pas. Au cours de mon enquête, j'ai rencontré plusieurs directrices et directeurs de la petite douzaine d'agences de placement de personnel de maison haut de gamme qui existent en France.

Fortes de l'impulsion gouvernementale donnée au début des années 2000 pour structurer le marché des entreprises de services à la personne¹¹, ces agences spécialisées dans les services domestiques aux plus riches recrutent et placent des domestiques à temps plein ou à temps partiel, et se donnent pour raison d'être la confiance, valeur si recherchée dans la domesticité, en les triant sur le volet. Aux employées, les agences garantissent un emploi stable, bien payé, dans une famille respectueuse. Mais la réalité est un peu différente. Bon nombre de domestiques qui confient avoir tenté de trouver un travail par l'intermédiaire d'une telle agence se trouvent, après plusieurs mois, désillusionnées. Les familles dans lesquelles elles sont placées ne sont pas mieux que les autres, les conditions de travail non plus et, surtout, les agences sont très peu présentes auprès d'elles en cas de problème. Sheila pensait que l'agence qu'elle avait contactée serait « neutre » et mettrait à mal tous les clichés sur les domestiques en étant de son côté : il n'en fut rien. « Tout de suite, ils m'ont catégorisée comme Arabe musulmane, et ils ont cherché une famille qui acceptait les musulmanes », déplore-t-elle. Chagrinée que l'agence doute de ses références, elle n'avale pas qu'on ait pu douter qu'elle soit gouvernante. « Ils ont cru que j'allais faire le ménage et voilà ! »

Finalement, Sheila a obtenu une place de gouvernante chez un milliardaire *via* l'agence. Au bout de trois semaines cependant, elle a subi des attouchements de la part de cet homme. Il l'enlaçait régulièrement quand il la croisait dans la maison, essayait de l'embrasser « pour rigoler », dit-elle, jusqu'au jour où il lui a pincé les fesses à plusieurs reprises. Sheila, qui n'a pas pour habitude de se laisser faire, n'a rien dit à son patron, mais a tout de suite appelé le directeur de l'agence qui l'avait « placée ». Elle n'a trouvé aucune aide auprès de lui : « J'ai laissé des dizaines de messages, sans réponse, alors je suis partie. » Quelques jours après son départ, le directeur, prévenu par l'ancien patron de Sheila, l'appelle en catastrophe : « [Il] m'[a] engueulée, j'ai halluciné. » Le directeur l'a menacée de porter plainte et lui a réclamé son dernier mois

de salaire. Finalement, c'est le milliardaire en question qui a sommé l'agence de laisser tomber avec Sheila. « L'agence a tout perdu, moi, et lui ! » Le directeur a tenu cependant à rendre Sheila responsable du départ d'un gros client potentiel.

En fait, les histoires de ce type sont monnaie courante. Les agences de placement se préoccupent surtout des attentes des riches. Leurs critères de sélection sont en tout point les leurs, reprenant à leur compte l'essentialisation genrée et raciale des qualités des domestiques. Aussi, ces agences, qui revendiquent de cadrer par le droit la relation salariale, se permettent de le contourner. J'ai rencontré quelques domestiques qui ont commencé à travailler sans signer de contrat, sans être au courant de leur salaire ni de leurs horaires de travail, un classique dans l'univers de la domesticité contre lequel les agences assurent lutter. Mais ces dernières font partie de ces intermédiaires de l'appariement qui se permettent d'ignorer ou de tordre le droit en faveur de ceux qui leur rapportent de l'argent : leurs clients. Les riches paient en effet le prix fort, en plus des salaires, en s'acquittant de frais de placement. C'est d'ailleurs l'une des causes de leur tendance à désertir les agences : une infime minorité des nouvelles fortunes que j'ai rencontrées, novices en matière de domesticité, sont déjà passées par là. Mais elles ont très vite abandonné cette option, préférant « la bonne vieille méthode du bouche-à-oreille », comme le confie l'une d'elles, qu'elles apprennent progressivement auprès des employeuses plus aguerries. De fait, les agences de placement haut de gamme pèsent peu sur le marché de la domesticité à temps plein : elles échouent à se faire connaître des patrons et des domestiques et à gagner leur confiance. Pourquoi les riches paieraient-ils un tel service que la plupart des femmes de leur milieu savent très bien faire par elles-mêmes ?

Sheila ne s'est toutefois pas découragée du manque de soutien de l'agence. Elle a trouvé un nouvel emploi, sur la Côte d'Azur, ce dont elle rêvait. Payé 3 250 euros par mois, avec une prime de 1 000 euros à Noël. Au sein d'une équipe de six autres domestiques, sous sa direction. Avec un dimanche

par mois de repos, et des journées qui ne se terminent qu'à 23 h. Lorsqu'elle m'annonce la nouvelle au téléphone, son mépris pour les riches semble s'être effacé au profit d'un bonheur sans ombre : « Je vais pouvoir mettre de côté, car ici je ne dépense rien, mes patrons me paient tout, je tiens encore quelques années, et ensuite, je vivrai enfin pour moi ! »

Un an et demi plus tard, je reprends des nouvelles de Sheila, par SMS. Deux mois sans réponse s'écoulent, puis, un matin, elle m'écrit : « Je suis à Paris, dispo pour se voir ? » Je donne des cours toute la journée à l'université, mais nous nous retrouvons à 18 h 30 devant la gare de Lyon, avant qu'elle ne reparte pour le sud de la France. Sheila s'est considérablement amaigri depuis la dernière fois où nous nous sommes vues. Elle a le visage très pâle et inquiet. Elle me raconte. Là-bas, chez les « monstres de la Côte », comme elle les appelle, elle s'est liée d'amitié avec le jardinier, qui venait quatre jours par semaine entretenir le vaste terrain de la villa. Puis ils se sont embrassés, un après-midi. « Je pensais que personne ne le saurait », confie-t-elle. Les patronnes sont intransigeantes sur les relations de séduction entre domestiques, qui entraveraient selon elles leur efficacité au travail¹². Sheila a cru échapper à tout regard et soupçon. Mais, deux jours plus tard, sa patronne, qu'elle décrit pourtant comme « très douce », « attentive à son personnel », la renvoie. Elle l'attendait dans le grand salon, assise dans son fauteuil de velours rouge, une tasse de thé à la main, et juste après que Sheila a franchi le pas de la porte pour la saluer, elle lui a annoncé : « Je ne veux pas de putain chez moi. Partez. »

Depuis, cette image hante Sheila chaque nuit. Juste avant cette annonce, alors qu'elle sortait tout juste de sa chambre pour démarrer sa journée de travail, sa valise a été préparée en vitesse par deux autres domestiques : « J'ai été humiliée, renvoyée comme une malpropre. » N'ayant nulle part où aller, elle revoit la grande grille de la villa se refermer derrière elle, « comme dans un film », dit-elle, encore sous le choc. Ce fut pour elle la fin. La fin de son voyage auprès des grandes fortunes.

Heureusement, Sheila avait épargné. Le soir de son départ, elle est allée dans un hôtel de luxe. Elle y est restée une semaine, comme pour ne jamais quitter ce qu'elle connaissait depuis de nombreuses années. « Je ne pensais pas que je m'étais autant faite au luxe ! » plaisante-t-elle. Seule, elle appelle d'anciennes amies perdues de vue, des cousins, des oncles et des tantes habitant aux quatre coins de la France. Elle réussit à se faire héberger une semaine çà et là, mais part vite de chaque endroit en se rendant compte qu'elle ne connaît plus personne. Deux mois plus tard, elle finit par appeler sa mère, au Maroc : « Elle voulait que je me marie, et elle m'avait prévenue que je finirais seule. » Sa mère ne veut pas l'accueillir chez elle. Alors, Sheila dort dans des hôtels, cette fois-ci beaucoup moins luxueux, et se met à la recherche d'un appartement à louer. Seulement, elle n'a plus de travail, et ne peut pas toucher le chômage : elle n'était que partiellement déclarée dans son dernier emploi et, de toute façon, le licenciement ne s'est pas fait dans les règles qui lui auraient permis d'ouvrir des droits. Quand je la vois ce soir-là devant la gare de Lyon, elle apparaît épuisée par ces longs mois de déambulation. « Moi qui pensais qu'un jour j'aurais un peu la même vie qu'eux », prononce-t-elle entre quelques sanglots.

Sheila ne voulait pas vraiment partir de l'univers des riches. Elle a essayé d'y revenir, après plusieurs mois d'errance où ses économies se sont vite évaporées. Désormais sortie des entre-soi des grandes fortunes et de leurs domestiques, elle est montée à la capitale dans l'espoir de décrocher un poste chez un couple de très riches artistes. C'est l'une de ses anciennes collègues gouvernantes qui le lui a trouvé. L'entretien s'est bien passé. Sheila y a cru dur comme fer. Mais une heure avant notre rencontre, ses espoirs s'écroulent. « La dame m'a appelée et très poliment m'a dit qu'elle avait recruté la candidate vue hier. » Elle lui a souhaité beaucoup de courage pour ses recherches. Seuls les riches sont les véritables gardiens de leur univers, de cette cage dorée dont on entre et sort difficilement, et jamais indemne.

Conclusion

Un après-midi d'automne, dans un vaste appartement du 19^e arrondissement parisien, autour d'un café. Je discute avec Camélia de son enfance passée entre Paris, Casablanca, Tanger et Marseille. Sur le mur qui me fait face, des photographies prises dans ces différentes villes sont superposées : on y voit des places ombragées, des monuments ensoleillés, des façades d'immeubles délavées, des enfants qui jouent avec des chiens. L'une d'elles détonne : celle d'une femme vêtue d'une somptueuse djellaba, portant un gros collier de perles argentées, des souliers de cuir marron, qui enlace chaleureusement une petite fille dont les longs cheveux nattés et agités et la robe en tulle bouffante et flottante laissent deviner une bourrasque. « Tu aimes cette photo ? » demande Camélia, qui a suivi mon regard. Je la trouve en effet très belle, et lui demande s'il s'agit d'elle et de sa mère. « C'est Goyave et moi ! » s'empresse-t-elle de répondre, comme si elle avait anticipé mon erreur.

Camélia, la cinquantaine, est fille de gouvernante. Sa mère, Anne, est restée presque trente ans au service d'un très riche couple marocain. Lui, Doudou, était ambassadeur, et son épouse, Goyave, ne travaillait pas. De ses deux ans à ses vingt ans, Camélia a vécu au rythme de ce couple, dans leurs multiples résidences. Elle n'a que de bons souvenirs de cette enfance multiculturelle, faite de rencontres et de voyages. Goyave ne pouvait pas avoir d'enfants. Alors elle considérait que Camélia était sa fille. Aujourd'hui, autour de ce café que

nous partageons, Camélia parle longuement de Goyave et de Doudou. Elle était la fille des employeurs de sa mère, et se considère toujours comme telle. Anne ne faisait que travailler, et les câlins, les cadeaux, les sorties ne se faisaient qu'entre Camélia et Goyave.

Une si violente douceur

Camélia est devenue ingénieure aéronautique et s'est installée à Paris. Puis tout s'est arrêté. Sa mère a eu un cancer : elle est ressortie épuisée de cette épreuve. Alors, il a fallu la remplacer. Sans états d'âme. C'est donc Camélia qui héberge et prend soin de sa mère biologique, qui a dormi tout l'après-midi lors de ma venue. Une aide à domicile payée par Goyave et Doudou vient lui faire sa toilette tous les matins. Mais Anne refuse que quelqu'un d'autre que sa fille et cette employée s'occupent d'elle et lui fassent à manger. « La bonne, ça a toujours été elle, et ça le restera », déclare dans un soupir Camélia, qui croque dans un biscuit au miel fait par sa mère.

Cet exemple concentre les ambivalences de la domesticité au service des plus riches, dont les fils ont été démêlés dans chaque chapitre de ce livre. Indéniablement, les domestiques trouvent chez les grandes fortunes bien plus qu'un refuge ou une échappatoire. Elles y trouvent une nouvelle famille, du confort matériel, de l'argent, de la complicité avec leurs collègues ou leurs patrons, et même de l'amour. Elles peuvent y connaître une ascension réelle, monter en grade, accumuler du capital économique, culturel et social. Aussi confidentiel et fermé que soit l'univers des riches, aussi prégnants que soient les affects dans les relations de travail, les domestiques ont aussi la possibilité de changer régulièrement d'emploi pour trouver une meilleure maison. Les grandes fortunes ont besoin de main-d'œuvre, et le *turn-over* est à la faveur des domestiques lorsqu'il leur offre du répit et un espace de réajustement de leurs attentes et conditions de travail.

Camélia a pu fréquenter les meilleures écoles, faire des études, profiter de tous les loisirs qu'elle souhaitait. Elle

se souvient des sourires de sa mère lorsqu'elle recevait en cadeau des jupes de Goyave jamais portées, de la fierté qu'elle éprouvait lorsque des invités de ses patrons essayaient de la débaucher après un dîner particulièrement réussi. Elle se remémore les opportunités d'emplois régulières qui s'offraient aux autres domestiques travaillant sous les ordres de sa mère : les allées et venues des familles d'expatriés dans le quartier créaient des appels d'air propices à la négociation à la hausse des conditions de travail. Rétrospectivement, elle et sa mère partagent le souvenir d'une vie douce chez les riches.

Mais cette douceur repose aussi sur un fond de violence qui lui est intrinsèquement liée. Les domestiques éprouvent la violence de satisfaire tous les désirs des patrons, de s'épuiser pour leur bien-être, de s'effacer devant leur rayonnement. La violence d'être dépossédées des richesses offertes par les patrons, ou de celles qui leur sont propres. Anne a épargné mais son argent n'a jamais servi à d'autres choses qu'à rémunérer l'aide à domicile qui lui fait aujourd'hui sa toilette. Pire, sa patronne lui a volé son rôle de mère, et il a fallu plus de vingt ans pour que Camélia s'intéresse à elle. Anne ne pouvait rien dire sur l'éducation que sa fille devait recevoir, sur ce qu'elle devait manger, sur la manière dont elle devait se vêtir ou parler. Goyave remplissait son emploi du temps de tâches qui ne sont pas censées être faites par une gouvernante, pour ne lui laisser aucun moment de répit. La compensation de tels rapports de domination n'atténue en rien la violence d'un ordre social que les grandes fortunes s'évertuent quotidiennement à préserver, pour le meilleur et pour le pire. Cette violence est une condition, implicite ou explicite, des avantages qu'offre la domesticité.

Hors des lois et du temps

L'exploitation dorée des domestiques des grandes fortunes, en combinant des rétributions très avantageuses et un travail illimité, s'inscrit dans la logique du « travailler plus pour gagner plus », contrairement aux emplois de services à la

personne qui n'équivalent jamais à des temps pleins et sont mal rémunérés. Confrontées à cette possibilité, les domestiques hésitent : quand certaines sont prêtes à supporter la fatigue, la souffrance, une vie personnelle contrariée, pour des conditions de travail avantageuses sur d'autres points, d'autres ne le sont pas, partent ou recherchent les offres aux rétributions plus modestes et au travail moins astreignant. Ces ajustements semblent au fond ne dépendre que de leur libre arbitre.

Mais on ne peut pas se contenter de faire la somme des subjectivités individuelles sans rappeler le paysage structurellement inégalitaire dans lequel elles s'inscrivent. Quels que soient le salaire et les avantages en nature perçus par les domestiques, leurs positions sociales et leurs conditions de vie demeurent inférieures à celles de leurs patrons. C'est d'autant plus vrai que les cas des majordomes et des gouvernantes particulièrement bien lotis sont mineurs parmi l'ensemble des domestiques dont les conditions de traitement sont loin d'être aussi avantageuses. Et même lorsque le salaire semble largement au-dessus de celui perçu par la moyenne des employés, il baisse considérablement lorsqu'il est rapporté au nombre d'heures effectivement travaillées. Une gouvernante qui travaille douze heures par jour, toute la semaine, sans jour de repos dans le mois – une situation répandue – et qui gagne 4 000 euros par mois, a un salaire horaire qui avoisine les 9 euros de l'heure. L'investissement illimité des domestiques baisse considérablement le coût réel de leur travail. Et puis être domestique chez les riches ne signifie pas forcément être bien payée (au mois), nourrie, logée, et avoir en cadeau des sacs Louis Vuitton. Les domestiques peuvent aussi travailler pour des salaires bien inférieurs, voire de l'argent de poche, et n'avoir que peu d'avantages en nature. Leur exploitation n'est alors ni dorée ni même euphémisée par des grandes fortunes qui s'estiment déjà bien généreuses d'accueillir chez elles une étrangère que la situation irrégulière, l'analphabétisme et la détresse économique auraient peut-être condamnée à la rue.

C'est là que repose le paradoxe des emplois domestiques au service des plus riches. Ce sont de bons emplois si et seulement si les riches l'ont décidé. Ces derniers peuvent être des élèves modèles face aux incitations gouvernementales à créer de l'emploi dans le secteur des services à la personne. Leur fortune leur permet de pourvoir des emplois à temps plein, des salaires supérieurs au Smic, déclarés, qui ne dépendent pas des plafonds d'aides fiscales. Des conditions que ne peuvent offrir les classes moyennes à la femme de ménage ou à la nounou travaillant quelques heures par semaine, faute de moyens. Mais les riches définissent l'espace des possibles, pour le meilleur et pour le pire. Ils peuvent le faire car l'État et l'institution judiciaire notamment ne contrôlent pas les emplois qu'ils créent. Leur maîtrise des lois, des moyens de les contourner, de les optimiser à leur faveur, et leur capital social leur confèrent un pouvoir certain. Ils ont la capacité de créer les emplois qu'ils souhaitent créer et de faire en sorte que les domestiques ne s'en plaignent pas auprès des autorités. Quand les domestiques sont vulnérables sur le plan socioéconomique, cela a tout l'air d'un jeu d'enfant. Alors que de nombreuses personnes éprouvent des difficultés à endosser le statut de « particulier-employeur », les riches savent astucieusement s'approprier l'arbitraire des emplois domestiques. Ils défendent bec et ongles la flexibilité du travail et de la main-d'œuvre, et bon nombre de domestiques les suivent, convaincues qu'elles y gagnent face à un État qu'elles accusent de rigidifier leurs conditions de travail tout en les délaissant.

Un silence (très) politique

L'absence de collectif de travail et de mobilisations parmi les domestiques des riches ne donne pas accès, sur le terrain, à une conscience claire et à un combat politique unifié dans lesquels elles se reconnaissent et autour desquels elles pourraient se regrouper. Le nombre quasi insignifiant de domestiques présentes pour manifester, avec les quelques

parmi elles qui sont syndiquées, sur le parvis du Trocadéro à Paris les 16 juin de chaque année, journée internationale des travailleuses domestiques, témoigne de leur difficulté à s'unir.

En revanche, cela ne signifie pas qu'elles n'ont aucune conscience politique, qu'elles sont indifférentes à leur condition ou qu'elles n'ont rien à reprocher aux grandes fortunes. Leurs propos ont souvent une portée politique. Alors même qu'elle se dit heureuse et satisfaite de son travail et de sa patronne, Jelena, la domestique de Geneviève sur laquelle s'est ouvert ce livre et qui a été la première bonne que j'ai rencontrée, m'a beaucoup parlé de son regret de ne jamais avoir cotisé pour sa retraite. Employée majoritairement au noir pendant toute sa carrière, elle a eu la promesse d'être nourrie, logée et soignée jusqu'à la fin de ses jours par la famille de Geneviève. Elle gardera sa chambre, et Catherine, la fille de Geneviève, embauchera une autre domestique, plus jeune, qui s'occupera de ses soins et de ses repas. Mais, bien que ce scénario soit convenu depuis toujours, Jelena ne peut s'empêcher d'avoir peur des « aléas de la vie », comme elle dit. Elle a confiance en Geneviève et Catherine, mais sait, au fond d'elle, que ce genre de confiance n'est jamais inébranlable. Des histoires de domestiques âgées renvoyées du jour au lendemain malgré des promesses d'emploi et de retraite à vie, elle en a entendu beaucoup. « Personne n'est là pour nous protéger, surtout les femmes comme moi », dit-elle lorsqu'elle me confie ses doutes. Les femmes comme elle, ce sont les immigrées, les étrangères qui n'ont pas de papiers ou qui n'ont pas la nationalité française, puisque, aux yeux de l'État, leur travail n'existe pas. Jelena s'était vu promettre la nationalité française par Geneviève et Catherine, mais il n'en a rien été. Elle ne pouvait pas se plaindre, puisqu'elle a travaillé dans des conditions exceptionnelles pour une immigrée arrivée en France sans argent ni diplôme. Néanmoins, elle exprime, au cours de nos conversations, une amertume face aux « riches qui ont tout », et le sentiment d'appartenir à un « monde invisible », celui des domestiques, celui des femmes immigrées qui, chaque jour, servent les autres en restant dans l'ombre.

Les domestiques des grandes fortunes sont silencieuses. Mais ce qu'elles éprouvent n'est pas si différent de ce que ressentent les autres travailleuses de l'ombre qui ont, malgré les obstacles, investi un espace de parole public et un combat politique. Certaines se sont reconnues dans les femmes de chambre des hôtels Ibis qui ont fait grève pendant plusieurs mois jusqu'à obtenir gain de cause (en mai 2021) contre le groupe Accor, dévoilant la dure réalité de leurs vies consacrées à nettoyer et à prendre soin des autres sans reconnaissance symbolique ni matérielle. Les domestiques des riches pourraient s'inspirer de ces combats menés par des personnes qui leur ressemblent, qui font un travail pas si éloigné du leur. Elles ne le font pas. Elles travaillent avec d'autres domestiques qui ne se reconnaissent ni dans ces profils ni dans ces revendications. Qu'est-ce qu'un majordome aurait de commun avec une femme de chambre d'un hôtel Ibis ou l'aide à domicile d'un homme âgé à la maigre retraite ? Et puis leurs patrons sont aussi leurs protecteurs. Accor est une figure patronale abstraite, une cible aisément identifiable. Cette figure est beaucoup moins claire dans l'univers de la domesticité des riches. Elle n'est pas incarnée par une institution impersonnelle, puisque les domestiques sont en face-à-face constant avec leurs patrons, dont elles connaissent tout et dont elles gardent les secrets de leur vie. Il est donc bien plus difficile de ne penser que du mal d'eux et de les ériger en ennemis absolus à combattre, puisque les relations de domesticité reposent sur une tension entre la reconnaissance et l'amertume que les domestiques ont envers leurs patrons. C'est cette relation si particulière, à la fois si proche et si distante, qui inhibe toute parole ou révolte collective, alors même que, comme nous l'avons vu, les domestiques partagent – objectivement – l'expérience commune d'une vie au service des riches qui est loin d'être aussi irréprochable que ces derniers le prétendent.

Un monde sans charges domestiques n'existe pas

Aussi sincère soit leur attachement à leurs domestiques, les grandes fortunes n'en restent pas moins des privilégiées, ne serait-ce qu'en étant seules à décider des conditions de travail et de vie des milliers de personnes dont la fonction principale est de les délester de tâches ingrates incompatibles avec une pleine jouissance de leur pouvoir. Leur argent et tous les capitaux qu'il leur confère sont à l'origine de ce privilège peu visible, peu connu, et qui apparaît en outre légitime compte tenu de l'engouement gouvernemental pour la création des emplois de services à la personne. Les riches sont de « super-patrons » qui emploient à la fois dans leurs entreprises et dans leurs maisons, et qui créent de l'emploi pour celles et ceux qui auraient de toute façon du mal à trouver mieux ailleurs. Ce livre ne vise pas à convaincre qu'ils sont au contraire des « grands méchants », puisque mon enquête a justement consisté à dévoiler la complexité des mécanismes de la domesticité, de la domination rapprochée, de l'exploitation dorée, l'ambivalence des trajectoires de domestiques qui connaissent, grâce aux riches, une ascension sociale fulgurante, tout en étant privées de vie personnelle. En revanche, il apporte un regard critique sur ce qui demeure un véritable privilège de classe : celui de se faire servir. Les grandes fortunes peuvent faire ce qu'elles veulent des personnes qui les servent, quitte à les priver de droits.

Le privilège d'être servi et aidé dans son quotidien apparaît ainsi démesuré par rapport à la majorité de la population qui ne peut pas l'être, faute de moyens. Si les aides du gouvernement visent à en démocratiser l'accès, ces aides sont indexées sur un faible nombre d'heures et de bas salaires, et contribuent à la massification d'emplois domestiques précaires. Ceux qui n'ont pas les moyens des grandes fortunes n'ont guère d'autre choix que d'être de « mauvais employeurs ». Ils ne peuvent pas non plus se permettre de tout déléguer et doivent choisir entre deux heures d'aide à domicile pour un proche âgé, une heure de garde de leur enfant, ou une heure de ménage.

Pour les classes populaires les plus précaires, avoir recours à des services à domicile est tout simplement inimaginable. La marchandisation des services remplace les tissus relationnels d'entraide intrafamiliaux, amicaux ou de voisinage qui se désagrègent en même temps que la société s'individualise, et qui n'ont pas la même densité pour les uns que pour les autres. Au lieu de renforcer les privilèges en laissant la domesticité à l'économie de marché, les pouvoirs publics pourraient créer un véritable service public d'aides et de services à domicile, accessible à toutes et tous, et pourvoyeur d'emplois stables, bénéficiant d'un statut protecteur équivalent à celui des fonctionnaires et d'un revenu décent.

Au-delà, c'est la logique même du service qui pose question, et la place des tâches domestiques et de soins dans nos vies. Chacune ou chacun y est confronté, pour soi-même comme pour ses proches ; et pourtant perdure l'idée qu'il s'agirait de tâches dégradantes, ne valant pas la peine d'y consacrer du temps ou de payer celles et ceux qui s'en chargent. D'une certaine manière, les livreurs de chez Deliveroo, Uber ou Flink sont les nouveaux visages d'une domesticité externalisée, sur commande, qui reproduit à une plus vaste échelle les privilèges des grandes fortunes : elle n'est pas réservée aux riches, mais consiste bel et bien à tenir à distance les inconvénients relationnels. Quel sens a une société où il faut à tout prix se délester des tâches les plus vitales, aux sens propre et figuré, et se faire servir par les pauvres, les immigrés, les femmes ? Répondre à une question aussi dérangementante que fondamentale implique de penser les conditions d'une société dans laquelle le passage des *besoins* aux services ne se ferait pas qu'en faveur des plus privilégiés, ni au détriment de celles et ceux qui accomplissent les tâches domestiques et de soins. Les grandes fortunes se convaincraient toujours que leur domesticité n'a rien de superflu et qu'elles ont tout autant de mérite que de droit à n'importe quel service. Mais rien n'oblige la majorité de la population à le penser aussi.

Remerciements

Rencontrer une sociologue, la faire pénétrer chez soi, se livrer requièrent du temps et de la confiance. Je remercie l'ensemble des personnes qui me les ont accordés, quand bien même certaines appréhendaient cette rencontre ou ne disposaient que de peu de moments libres. Ma gratitude va tout particulièrement aux employées domestiques avec qui j'ai nourri des amitiés au-delà de l'enquête. J'espère avoir su rendre compte de la complexité de leurs points de vue.

Ce livre est le fruit de plusieurs années de recherche conduites dans le cadre de mon doctorat. Je remercie Didier Demazière d'avoir encadré ce processus exigeant, et pour le soutien qu'il continue de m'apporter aujourd'hui. Merci à Sophie Bernard, Dominique Memmi, Mélanie Jacquemin, Michel Lallement et Shamus Khan d'avoir évalué ce travail de thèse et animé les échanges passionnants qui l'ont suivi.

Issu de ma thèse, ce livre en est pourtant bien différent. Paul Pasquali et Fabien Truong ont été des piliers de mon apprentissage d'un registre d'écriture qui tranche avec les canons académiques, sans en perdre la substance. Merci à eux de m'avoir insufflé cette manière profondément libératrice d'écrire la sociologie et de la rendre plus intelligible.

Je remercie l'équipe des éditions La Découverte pour leur accompagnement, et plus particulièrement Marie-Soline Royer pour ses relectures si pertinentes. Merci aussi à Carole Lozano pour ses conseils avisés.

La recherche est une aventure à la fois solitaire et collective. Je garde un souvenir précieux de mes premières enquêtes d'étudiante. Merci à celles et ceux qui ont été mes professeurs à l'université et à l'ENS de m'avoir, dès les premières années, plongée dans le terrain. Une pensée particulière va à mes camarades du master PDI, et à celles et ceux avec qui j'ai partagé ce goût prononcé pour l'enquête : Cécile Lesavre, Alexandra Hondermark, Abigail Bourguignon, Pierre Alayrac, Frédéric Salin, Julien Vitores, Alexandre Vayer et Quentin Schnapper ont égayé et rendu concrètes les réflexions méthodologiques et théoriques collectives.

J'ai été accueillie dans un laboratoire particulièrement propice aux échanges, si précieux pour avancer tant sur le plan intellectuel que professionnel et humain. Je salue et remercie l'ensemble des membres du CSO, et plus particulièrement Anne-Laure Beaussier, Marie-Emmanuelle Chessel, Émilie Biland-Curinier, Sylvain Brunier, Sophie Dubuisson-Quellier, Jean-Noël Jouzel, Claire Lemerrier, Emmanuelle Marchal, Jérôme Pélisse, Olivier Pilmis et Denis Segrestin, qui m'ont relue et accompagnée lors des différentes étapes et épreuves qui jalonnent le métier de sociologue. Un immense merci à Samia Ben et à Valérie Bonnet Kebbouche pour leur écoute et leurs conseils si réconfortants.

J'ai aussi puisé l'énergie nécessaire à l'écriture de ce livre dans les chouettes collaborations entreprises par ailleurs avec mes collègues étudiant le travail domestique. Merci à Hélène Malarmey, Ranime Alsheltawy et Christine Deslaurier, avec qui je souhaite que les aventures se poursuivent. Merci à toutes les personnes impliquées dans les activités du séminaire « Domesticités », un lieu de discussion riche qui ne cesse d'alimenter mes réflexions sur cet objet d'étude. Plus généralement, je pense à toutes celles et tous ceux qui, dans le cadre de publications, de journées d'études, de colloques et d'enseignements, ont largement contribué à la maturation de mes idées.

Je remercie du fond du cœur Sébastien Billows, Anna Egea, Amélie Marissal, Lucille Dupréelle et Hugues Bonnefon pour leur soutien et les joies que nous partageons.

Merci à Aline et Manon pour leur amitié infailible. Merci à Rosida pour toute la sécurité et l'affection qu'elle offre à ma fille.

Je mesure la chance que j'ai d'être soutenue par ma famille dans mes choix. Je leur dois la détermination et la passion qui m'ont guidée jusqu'à présent. J'aurais aimé voir ma grand-mère Danielle tenir ce livre entre ses mains.

Enfin, seul Hervé sait tout ce que représente pour moi cet ouvrage. Merci à lui pour l'amour inconditionnel qu'il me porte.

Notes

Notes de l'introduction (pages 7 à 30)

- 1 Jean-Pierre ROBIN, « Le grand retour des domestiques dans la société française », *Le Figaro*, 3 décembre 2018.
- 2 Jennifer N. FISH, *Domestic Workers of the World Unite !*, New York University Press, New York, 2017.
- 3 Margot BÉAL, *Des champs aux cuisines. Histoire de la domesticité en Rhône et Loire, 1848-1940*, ENS Éditions, Paris, 2019 ; Jacquelin MARTIN-HUAN, *La Longue Marche des domestiques en France, du XIX^e siècle à nos jours*, Opéra, Paris, 1997.
- 4 Alain RUGGIERO, « La bourgeoisie niçoise au milieu du XIX^e siècle. Essai de caractérisation », *Cahiers de la Méditerranée*, n° 46-47, 1993, p. 85-95.
- 5 Anne MARTIN-FUGIER, *La Place des bonnes. La domesticité féminine à Paris en 1900*, Grasset & Fasquelle, Paris, 1979.
- 6 Pierre GUIRAL et Guy THUILLIER, *La Vie quotidienne des domestiques en France au XIX^e siècle*, Hachette, Paris, 1978 ; Karine VASSELIN, « Faire le ménage : de la condition domestique à la revendication d'une professionnalité », in Françoise PIOTET (dir.), *La Révolution des métiers*, PUF, Paris, 2002, p. 77-98.
- 7 INTERNATIONAL LABOUR ORGANIZATION (ILO), *Making Decent Work a Reality for Domestic Workers. Progress and Prospects Ten Years After the Adoption of the Domestic Workers Convention, 2011* (n° 189), Genève, 2021 ; DARES, *Rapport sur les services à la personne*, DARES Résultats, n° 70, décembre 2021.
- 8 Clément CARBONNIER et Nathalie MOREL, *Le Retour des domestiques*, Seuil, Paris, 2018 ; François-Xavier DEVETTER et Sandrine ROUSSEAU, *Du balai. Essai sur le ménage à domicile et le retour de la domesticité*, Raisons d'Agir, Paris, 2011.
- 9 Pour un résumé de l'affaire, voir un dossier des « Décodeurs » du *Monde* : Samuel LAURENT, « Si vous n'avez rien suivi à l'affaire Bettencourt », *Le Monde*, 26 janvier 2015.
- 10 Dominique MEMMI, Bruno COUSIN et Anne LAMBERT, « Servir (chez) les autres. Pérennité et mutations de la domination rapprochée », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 5, n° 230, 2019, p. 108-119.

- 11 Florence WEBER, « La déontologie ethnographique à l'épreuve du documentaire », *Revue de synthèse*, vol. 132, n° 3, 2011, p. 325-349.
- 12 Bruno COUSIN, Shamus KHAN et Ashley MEARS, « Theoretical and methodological pathways for research on elites », *Socio-Economic Review*, vol. 16, n° 2, 2018, p. 225-249.
- 13 Dans son travail sur le rapport au politique des bourgeois, Kevin Geay interroge d'ailleurs dans quelle mesure l'ancienne (grande) bourgeoisie française est « obligée », pour perpétuer son appartenance de classe, d'adopter les pratiques internationalisées – notamment éducatives – des nouvelles fortunes. Kevin GEAY, *Enquête chez les bourgeois*, Fayard, Paris, 2019.
- 14 Christelle AVRIL, *Les Aides à domicile. Un autre monde populaire*, La Dispute, Paris, 2014.
- 15 Viviana A. ZELIZER, *The Purchase of Intimacy*, Princeton University Press, Princeton, 2005.
- 16 Michel PINÇON et Monique PINÇON-CHARLOT, *Nouveaux Patrons, nouvelles dynasties*, Calmann-Lévy, Paris, 1999 ; Anne-Catherine WAGNER, « Les classes dominantes à l'épreuve de la mondialisation », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 5, n° 190, 2011, p. 4-9 ; Sylvain LAURENS, *Les Courtiers du capitalisme*, Agone, Marseille, 2015.
- 17 François-Xavier DEVETTER et Julie VALENTIN, *Deux Millions de travailleurs et des poussières. L'avenir des emplois du nettoyage dans une société juste*, Les Petits Matins, Paris, 2021.
- 18 Voir Lucas CHANCEL, Thomas PIKETTY, Emmanuel SAEZ et Gabriel ZUCMAN (dir.), *Rapport sur les inégalités mondiales 2022*, Seuil, Paris, 2022.
- 19 Leïla SLIMANI, *Chanson douce*, Gallimard, Paris, 2016.
- 20 Jean GENET, *Les Bonnes*, Folio, Paris, 1978 [1947].
- 21 Sur le roman de Leïla Slimani : Alizée DELPIERRE, « Disparaître pour servir : les nounous ont-elles un corps ? », *L'Homme & la Société*, vol. 1-2, n° 203-204, 2017, p. 261-270.
- 22 Monique PINÇON et Michel PINÇON-CHARLOT, *Les Ghetto du Gotha. Comment la bourgeoisie défend ses espaces*, Seuil, Paris, 2007.
- 23 Éric MENSION-RIGAU, « La noblesse et le Jockey Club », in Marc FUMAROLI et al. (dir.), *Élites et sociabilités en France*, Perrin, Paris, 2003, p. 35-41 ; Alice BAVARD, « Le cercle aristocratique dans la France bourgeoise 1880-1939 », *Histoire, économie & société*, vol. 1, 30^e année, p. 35-99.
- 24 Cyril GRANGE, *Les Gens du Bottin Mondain. 1903-1987. Y être, c'est en être*, Fayard, Paris, 1996.
- 25 Stéphanie VERMEERSCH, « Bien vivre au-delà du "périph" : les compromis des classes moyennes », *Sociétés contemporaines*, vol. 3, n° 83, 2011, p. 31-154.
- 26 Bernard LAHIRE, *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, La Découverte, Paris, 2004.
- 27 Christine MENNESSON et al., « Forger sa volonté ou s'exprimer : les usages socialement différenciés des pratiques physiques et sportives enfantines », *Sociologie*, vol. 7, n° 4, p. 393-412.
- 28 Sylvain LAURENS, « "Pourquoi" et "Comment" poser les questions qui fâchent ? Réflexions sur les dilemmes récurrents que posent les entretiens avec des

- « imposants » », *Genèses*, vol. 4, n° 69, p. 112-127.
- 29 Anne MONJARET et Catherine PUGEAULT (dir.), *Le Sexe de l'enquête. Approches sociologiques et anthropologiques*, ENS Éditions, Paris, 2014.
- 30 Kazuo ISHIGURO, *Les Vestiges du jour*, Presses de la Renaissance, Paris, 1990 [1989].
- 31 Dominique MEMMI, « Mai 68 ou la crise de la domination rapprochée », in Dominique DAMMAME et al., *Mai-Juin 68*, Éditions de l'Atelier, Paris, 2008, p. 35-46 ; Dominique MEMMI, Bruno COUSIN et Anne LAMBERT, « Servir (chez) les autres. Pérennité et mutations de la domination rapprochée », (*Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 5, n° 230, p. 108-119), art. cit.
- 5 Thibaut MENOUX, « Can the subaltern gaze ? Esthétique du regard de classe des employé.e.s des services de luxe », *Pol. Politique de l'image*, n° 14, 2018, p. 100-111.
- 6 Judith ROLLINS, « Entre femmes. Les domestiques et leurs patronnes », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 84, 1990, p. 63-77.
- 7 Dominique VIDAL, *Les Bonnes de Rio. Emploi domestique et société démocratique au Brésil*, Septentrion, Villeneuve-d'Ascq, 2007.
- 8 François-Xavier DEVETTER, Florence JANY-CATRICE et Thierry RIBAUT, *Les Services à la personne*, La Découverte, Paris, 2009 ; Clément CARBONNIER et Nathalie MOREL, *Le Retour des domestiques*, Seuil, Paris, 2018.

Notes du chapitre 1 (pages 31 à 50)

- 1 Didier DEMAZIÈRE, « L'entretien de recherche et ses conditions de réalisation. Variété des sujets enquêtés et des objets de l'enquête », *Sur le journalisme*, Université libre de Bruxelles, vol. 1, n° 1, 2012, p. 30-39.
- 2 Pierre BOURDIEU, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, 1996, p. 69-72.
- 3 Bruno COUSIN et Sébastien CHAUVIN, « Vers une hyperbourgeoisie mondialisée ? », in FONDATION COPERNIC (dir.), *Manuel indocile de sciences sociales. Pour des savoirs résistants*, La Découverte, Paris, 2019, p. 640-649.
- 4 Michel PINÇON et Monique PINÇON-CHARLOT, *Dans les beaux quartiers*, La Découverte, Paris, 1989.
- 9 Mélanie JACQUEMIN, « *Petites Bonnes* » d'Abidjan, L'Harmattan, Paris, 2012.
- 10 Pierre BOURDIEU, *Raisons pratiques*, Seuil, Paris, 2014 [1994].
- 11 Voir le dernier rapport de la Direction de l'animation de la recherche, des études et des statistiques (Dares), l'institut statistique du ministère du Travail, à ce sujet : DARES, « Les salariés des services à la personne : comment évoluent leurs conditions de travail et d'emploi ? », *Dares Analyses*, n° 38, août 2018.
- 12 Abdelmalek SAYAD, *La Double Absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Seuil, Paris, 1999 ; Simeng WANG, *Illusions et souffrances. Les migrants chinois à Paris*, Éditions Rue d'Ulm, Paris, 2017.
- 13 Smaïn LAACHER, *Ce qu'immigrer veut dire. Idées reçues sur l'immigration*, Le Cavalier Bleu Éditions, Paris, 2016.

- 14 Monique PINÇON et Michel PINÇON-CHARLOT, *Grandes Fortunes. Dynasties familiales et formes de richesse en France*, Payot & Rivages, Paris, 1996.
- 15 Anne MARTIN-FUGIER, *La Place des bonnes. La domesticité féminine à Paris en 1900*, Perrin, Paris, 2004 [1979].
- 16 Liliane BERNARDO, « La place des sentiments dans l'aide professionnelle de gré à gré », in Séverine GOJARD et al., *Charges de famille. Dépendance et parenté dans la France contemporaine*, La Découverte, Paris, 2003, p. 362-389.
- 17 Pierre BOURDIEU, *Le Sens pratique*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1980.
- 6 Fonds d'archives de l'ACI, déposés à la CNAEF. Boîte 13 LA 168 – 1966 I, notes de lecture, « Enquête de février sur les biens », février 1966.
- 7 Anne-Catherine WAGNER, « Mariages assortis et logiques de l'entre-soi dans l'aristocratie et dans la haute bourgeoisie », *Migrations Société*, vol. 5, n° 119, p. 229-242 ; Bruno COUSIN et Sébastien CHAUVIN, « Old money, networks and distinction. The social and service clubs of Milan's upper classes », in Ray FORREST et al. (dir.), *Cities and the Super-Rich : Real Estate, Elite Practices, and Urban Political Economies*, Palgrave Macmillan, New York, 2017, p. 147-165.

Notes du chapitre 2 (pages 51 à 74)

- 1 Pierre GUIRAL et Guy THUILLIER, *La Vie quotidienne des domestiques en France au XIX^e siècle*, Hachette, Paris, 1978.
- 2 Kévin GEAY, *Enquête sur les bourgeois. Aux marges des beaux quartiers*, Fayard, Paris, 2019.
- 3 Bruno COUSIN, Shamus KHAN et Ashley MEARS, « Theoretical and methodological pathways for research on elites », *Socio-Economic Review*, 16 (2), 2018, p. 225-249.
- 4 Cissie FAIRCHILD, « Masters and servants in eighteenth century Toulouse », *Journal of Social History*, vol. 12 (3), 1979, p. 368-393 ; Sophie DE LAVERNY, *Les Domestiques commensaux du roi de France au XVIII^e siècle*, Presse de l'université Paris-Sorbonne, Paris, 2003.
- 5 La journaliste Ixchel DELAPORTE y a consacré une enquête en se mettant « dans la peau » d'une dame de compagnie : *Dame de compagnie. En immersion au pays de la vieillesse*, Le Rouergue, Paris, 2021.
- 8 Anne MARTIN-FUGIER, *La Place des bonnes*, op. cit.
- 9 Bruno COUSIN et Sébastien CHAUVIN, « Grands cercles et sociabilité des élites mondiales », in Bertrand BADIE et Dominique VIDAL (dir.), *Qui gouverne le monde ? L'état du monde*, La Découverte, Paris, 2016, p. 186-193.
- 10 Branko MILANOVIC, *Inégalités mondiales. Le destin des classes moyennes, les ultra-riches et l'égalité des chances*, La Découverte, Paris, 2019.
- 11 Michel PINÇON et Monique PINÇON-CHARLOT, *Châteaux et châtelains. Les siècles passent, le symbole demeure*, Anne Carrière, Paris, 2005.
- 12 Nicolas RENAHY et Pierre-Emanuel SORIGNET, « Introduction. Pour une sociologie du mépris de classe. L'économie des affects au

- cœur de la domination », *Sociétés contemporaines*, vol. 3, n° 119, 2020, p. 5-32.
- 13 Norbert ELIAS, *La Société de cour*, Calmann-Lévy, Paris, 1974 [1969] ; Thorstein VEBLEN, *Théorie de la classe de loisir*, Gallimard, Paris, 2014 [1899].
 - 14 Margot BÉAL, *Des champs aux cuisines. Histoire de la domesticité en Rhône et Loire, 1848-1940*, ENS Éditions, Paris, 2019.
 - 15 Natacha BORGEAUD-GARCIANDIA et Bruno LAUTIER, « La personnalisation de la relation de domination au travail : les ouvrières des maquilas et les employées domestiques en Amérique latine », *Actuel Marx*, vol. 1, n° 49, 2011, p. 104-120.
 - 16 Aurélie CHATENET, « La femme, maîtresse de maison ? Rôle et place des femmes dans les ouvrages d'économie domestique au XVIII^e siècle », *Histoire, économie & société*, vol. 4 (28^e année), 2009, p. 21-34.
 - 17 Judith ROLLINS, « Entre femmes. Les domestiques et leurs patronnes », art. cité.
 - 18 Jules FALQUET, Helena HIRATA, Danièle KERGOAT, Brahim LABARI, Nicky LE FEUVRE et Fatou SOW (dir.), *Le Sexe de la mondialisation. Genre, classe, race et nouvelle division du travail*, Presses de Sciences Po, Paris, 2010.
 - 19 Christine DELPHY, *L'Ennemi principal*, vol. 1 : *Économie politique du patriarcat*, et vol. 2 : *Penser le genre*, Syllepse, Paris, 1997 et 2001.
 - 20 Pour une histoire des combats féministes en France : Bibia PAVARD, Florence ROCHEFORT et Michelle ZANCARINI-FOURNEL, *Ne nous libérez pas, on s'en charge. Une histoire des féminismes de*

1789 à nos jours, La Découverte, Paris, 2020.

Notes du chapitre 3 (pages 75 à 98)

- 1 Rhacel S. PARREÑAS, *Servants of Globalization : Women, Migration, and Domestic Work*, Stanford University Press, Stanford, 2001. Les travaux sur les domestiques migrantes philippines sont nombreux. Sur les Philippines en France, voir : Liane MOZÈRE, « Des domestiques philippines à Paris. Un marché mondial de la domesticité défini en termes de genre ? », *Journal des anthropologues*, n° 96-97, 2004, p. 291-319.
- 2 Julien DEBONNEVILLE, *Servitude et mondialisation. Les domestiques philippines*, Hémisphère Éditions, Paris, 2021.
- 3 Voir à ce sujet Olivia KILLIAS, *Follow the Maid. Domestic Workers in and from Indonesia*, Nias Press, Copenhagen, 2018.
- 4 Amélie LE RENARD, *Le Privilège occidental. Travail, intimité et hiérarchies postcoloniales à Dubaï*, Les Presses de Sciences Po, Paris, 2019.
- 5 Sarah MAZOUZ, « Les mots pour le dire. La qualification raciale, du terrain à l'écriture », in Didier FASSIN et Alban BENSA (dir.), *Les Politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*, La Découverte, Paris, 2008, p. 81-98.
- 6 Marie BERGSTRÖM, *Les Nouvelles Lois de l'amour. Sexualité, couple et rencontres au temps du numérique*, La Découverte, Paris, 2019.
- 7 Gabrielle SCHÜTZ, *Jeunes, jolies et sous-traitées : les hôtesses d'accueil*, La Dispute, Paris, 2018 ; Julien DEBONNEVILLE, « Always wear a smile on your face ! », *Journal*

- des anthropologues*, vol. 3, n° 5, p. 51-77.
- 8 Anne LAMBERT, « Apprendre à servir et aimer servir. Les hôtesse de l'air en première classe », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 5, n° 230, 2019, p. 36-55.
 - 9 Pierre-Emmanuel SORIGNET, *Danser. Enquête dans les coulisses d'une vocation*, La Découverte, Paris, 2012.
 - 10 Notamment dans les entreprises, comme le montre Emmanuel MARCHAL, *Les Embarras des recruteurs. Enquête sur le marché du travail*, EHESS, Paris, 2015.
 - 11 Gabrielle SCHÜTZ, *Jeunes, jolies et sous-payées : les hôtesse d'accueil*, *op. cit.*
 - 12 Ashley MEARS, *Pricing Beauty : the Making of a Fashion Model*, University of California Press, Berkeley, 2011 ; Giulia MENSITIERI, « Le plus beau métier du monde ». *Dans les coulisses de l'industrie de la mode*, La Découverte, Paris, 2018.
 - 13 Oumaya HIDRI, « Se forger une apparence "recrutable" : une stratégie d'insertion professionnelle des étudiant(e)s », *Travailler*, vol. 20, n° 2, p. 99-122, 2008.
 - 14 Voir Amélie LE RENARD, *Le Privilège occidental*, *op. cit.*
 - 15 Dominique MEMMI, « Une situation sans issues ? Le difficile face-à-face entre maîtres et domestiques dans le cinéma anglais et français », *Cahiers du genre*, vol. 35, n° 2, p. 209-235, 2003.
 - 16 Rachel SHERMAN, *Class Act. Service and Inequality in Luxury Hotels*, University of California Press, Berkeley, 2007.
 - 17 Alizée DELPIERRE, « Les "bons" corps de la domesticité. Recrutements physiques et jugements esthétiques du personnel de maison des grandes fortunes », *Genèses*, vol. 2, n° 123, 2021, p. 8-27.
 - 18 Nicolas RENAHY et Pierre-Emmanuel SORIGNET, « Introduction. Pour une sociologie du mépris de classe. L'économie des affects au cœur de la domination », art. cité.
 - 19 Sur les usages du terme « race » en sociologie, voir : Sarah MAZOUZ, *Race*, Anamosa, Paris, 2020.
 - 20 Nicolas JOUNIN, *Chantier interdit au public. Enquête parmi les travailleurs du bâtiment*, La Découverte, Paris, 2008.
 - 21 Caroline IBOS, *Qui gardera nos enfants ? Les nounous et les mères*, Flammarion, Paris, 2012.
 - 22 Wilfried LIGNIER et Julie PAGIS, « Le dégoût des autres », *Genèses*, vol. 3, n° 96, p. 2-8, 2014. Pour une histoire du dégoût sensoriel de classe, voir Alain CORBIN, *Le Miasme et la Jonquille. L'odorat et l'imaginaire social (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Flammarion, Paris, 2016.
 - 23 Lila BELKACEM, Amélie LE RENARD et Myriam PARIS, « Race », in Juliette RENNES, *Encyclopédie critique du genre*, La Découverte, Paris, 2021, p. 643-653.

Notes du chapitre 4 (pages 99 à 125)

- 1 Anne-Chantal HARDY, « Donner, recevoir et rendre : réflexion sur les règles de l'échange sociologique », *Interrogations ?*, n° 13 [en ligne], 2011.
- 2 Wilfried LIGNIER, « Implications ethnographiques », *Genèses*, vol. 1, n° 90, 2013, p. 2-6.
- 3 Anne MONJARET et Catherine PUGEAULT (dir.), *Le Sexe de l'enquête. Approches sociologiques et anthropologiques*, ENS Éditions, Paris, 2014.

- 4 Geneviève CRESSON et Nicole GADREY, « Entre famille et métier : le travail du *care* », *Nouvelles Questions féministes*, vol. 23, 2004, n° 3, p. 26-41.
- 5 Yamila SIMONOVSKY et Malte LUEBKER, « Estimations mondiales et régionales concernant les travailleurs domestiques », in OIT, *Travail domestique, Note d'information n° 4. Programme des conditions de travail et d'emploi*, 2013.
- 6 Félicie DROUILLEAU-GAY, *Secrets de familles. Parenté et emploi domestique à Bogota (Colombie, 1950-2010)*, Pétra, Paris, 2019.
- 7 Arlie R. HOCHSCHILD, « Le nouvel or du monde », *Nouvelles Questions féministes*, vol. 23, n° 3, 2004, p. 59-74.
- 8 Christelle AVRIL, *Les Aides à domicile : un autre monde populaire*, La Dispute, Paris, 2014.
- 9 Alizée DELPIERRE et François-Xavier DEVETTER, « Un travail sous silence. La mobilisation collective des travailleurs domestiques est-elle impossible ? », in Claire VIVÈS (dir.), *Le Travail en luttés. Résistances, conflictualités et actions collectives*, Octarès, Toulouse, à paraître.
- 10 Armelle GIGLIO-JACQUEMOT, *Nice, bonne au Brésil*, R & O Multimédia, France-Brazil, 2009.
- 11 Florence JANY-CATRICE, « Mise en visibilité statistique des emplois dans les services à la personne », *La Revue de l'Ires*, vol. 3, n° 78, 2013, p. 25-49.
- 12 Bruno COUSIN et Anne LAMBERT, « Grandes fortunes et service personnels », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 230, 2019, p. 4-11.
- 13 Christelle AVRIL, « Secrétaires, des domestiques comme les autres ? », *Mélanges de l'École française de Rome – Italie et Méditerranée modernes et contemporaines*, vol. 131, n° 1, 2019, p. 153-168.
- 14 Thibaut MENOUX et Camille NOÛS, « Les deux corps au travail dans les services de luxe. Enjeux physiques de la représentation chez les concierges d'hôtel », *Sociétés contemporaines*, vol. 1, n° 117, 2020, p. 47-71.
- 15 Alizée DELPIERRE, « "Cette fois, la ligne rouge a été franchie". Conflits et ruptures de la relation de service dans la domesticité élitare », *La Nouvelle Revue du travail* [en ligne], 2019.
- 16 Claudette LACELLE, *Les Domestiques en milieu urbain canadien au XIX^e siècle*, Lieux et parcs historiques nationaux, Environnement Canada, Ottawa, 1987, p. 189-190.
- 17 Maria ARONDO, *Moi, la bonne*, Stock, Paris, 1975.

Notes du chapitre 5 (pages 127 à 147)

- 1 Doan BUI, « "Madame me faisait porter des couches" : l'histoire de Damien, trente et un ans, ex-bonne », *L'Obs* [en ligne], 25 août 2015.
- 2 Romain BOULHO, « "J'étais coincé là-bas" : le huis clos terrible de Méthode Sindayigaya, réduit en esclavage », *Libération*, 18 février 2021.
- 3 Pierre LASCOUMES et Carla NAGELS, *Sociologie des élites délinquantes. De la criminalité en col blanc à la corruption politique*, Armand Colin, Paris, 2014.
- 4 Karine VASSELIN, « Faire le ménage : de la condition domestique à la revendication d'une professionnalité », in Françoise PIOTET (dir.), *La Révolution*

- des métiers*, PUF, Paris, 2002, p. 77-98.
- 5 Fonds d'archives de l'ACI déposé aux archives du Centre national des archives de l'Église de France (CNAEF). Boîte 13LA 146-12388-1953 à 1957 : Notes de lecture. 1953-1954 : Enquête vie de travail.
 - 6 Isabelle PUECH, « Genèse de la convention collective des employés de maison (1930-1951). La mobilisation des employeuses pour la reconnaissance du travail domestique en France », *L'Homme et la Société*, vol. 21, n° 214-215, 2022, p. 31-50.
 - 7 Carole PATEMAN et Charles W. MILLS, *Contract and Domination*, Polity Press, Cambridge, 2007.
 - 8 Pascale MOLINIER, « Des féministes et de leurs femmes de ménage : entre réciprocité du *care* et souhait de dépersonnalisation », *Multitudes*, vol. 37-38, n° 2, 2009, p. 113-121 ; Elsa DORLIN (dir.), *Sexe, race, classe. Pour une épistémologie de la domination*, PUF, Paris, 2009.
 - 9 Alizée DELPIERRE, « The price of "golden exploitation". How money flows from the super-rich to domestic workers support inequalities », *Socio-Economic Review*, 28 septembre 2021.
 - 10 Jérôme PÉLISSE et Shaubin TALESH, « How legal intermediaries facilitate or inhibit social change », *Studies in Law, Politics and Society*, vol. 79, 2019, p. 111-145.
 - 11 Alizée DELPIERRE, « Faire comme l'aristocratie ? Le placement des majordomes chez les nouvelles fortunes », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 5, n° 230, 2019, p. 92-107 ; « "Blanchir" la domesticité. La reproduction des hiérarchies de race, de classe et de sexe dans la production d'un

personnel de luxe en Afrique du Sud », *Politique africaine*, vol. 2, n° 154, 2019, p. 95-119.

Notes du chapitre 6 (pages 149 à 173)

- 1 Antoinette FAUVE-CHAMOUX, *Domestic Service and the Formation of European Identity. Understanding the Globalization of Domestic Work, 16th-21st Centuries*, Peter Lang, Bern, 2004.
- 2 Alizée DELPIERRE, « Les "bons" corps de la domesticité. Recrutements physiques et jugements esthétiques du personnel de maison des grandes fortunes », *Genèses*, vol. 2, n° 123, 2021, p. 8-27.
- 3 Ranime ALSHELTAWY et Alizée DELPIERRE, « Introduction. Petites et grandes résistances dans les domesticités », *L'Homme et la Société*, vol. 1, n° 214, 2021.
- 4 Amin ALLAL, Myriam CATUSSE et Montserrat EMPERADOR BADIMON (dir.), *Quand l'industrie proteste*, PUR, Paris, 2018.
- 5 Lydia LECHER, *Bienvenue chez les riches*, Michel Laffont, Paris, 2016.
- 6 Fabien TRUONG, *Jeunesse française : Bac + 5 made in banlieue*, La Découverte, Paris, 2015.
- 7 Shireen ALLY, *From Servants to Workers : South African Domestic Workers and the Democratic State*, Cornell University Press, New York, 2009.
- 8 Bruno COUSIN et Sébastien CHAUVIN, « L'entre-soi élitaire à Saint-Barthélemy », *Ethnologie française*, vol. 42, n° 2, 2012, p. 335-345.
- 9 Priscilla CLAEYS et Audrey RICHARD-FERROUDJI, « Les expatrié-e-s face à leurs employé-e-s domestiques à Pondichéry (Inde).

- Entre maternalisme, libéralisme, racisme et solidarité », *Revue internationale des études du développement*, vol. 2, n° 246, 2021, p. 121-149.
- 10 Juliette RENNES (dir.), *Encyclopédie critique du genre. Corps, sexualité, rapports sociaux*, La Découverte, Paris, 2016.
- 11 François-Xavier DEVETTER et Florence JANY-CATRICE, « L'invention d'un secteur et ses conséquences socio-économiques : les politiques de soutien aux services à la personne », *Politiques et management public*, vol. 27, n° 2, 2010, p. 75-101.
- 12 Alizée DELPIERRE, « De la bonne au majordome. Contrôle des corps et des relations entre les sexes dans la domesticité élitare », *Sociologie du travail*, vol. 61, n° 3 [en ligne], 2019.

Table

Introduction.....	7
Les domestiques existent toujours	9
Dans l'ombre des balustrades dorées	12
Une confrontation sociale au cœur du domicile...	15
Mécanique de l' <i>exploitation dorée</i>	20
Un univers facile d'accès ?	23
 1. Le rêve des domestiques	31
Vivre au paradis.....	33
Faire une belle carrière	39
« Mes patrons me grandissent »	44
 2. Ce que veulent les riches	51
Un « besoin » de domestiques	53
Un rang à tenir	55
L'argent, c'est du temps	62
Des histoires de bonnes femmes.....	66
Impossible n'est pas un mot.....	71
 3. Le bon parti.....	75
La force du réseau	77
À la recherche de la perle rare.....	81
Décrypter les corps.....	87

Une question de race.....	90
Une touche d'exotisme.....	93
Les riches ont toujours le dernier mot	96
4. Des corps au travail	99
Bonne à tout faire, tu seras	101
Une course contre la montre.....	103
Les domestiques n'ont pas de corps	109
Un théâtre sans coulisses ?.....	113
L'œil du patron	118
Un corps qui n'est pas à soi.....	120
5. Le droit d'exploiter	127
La loi est un jeu	129
Exploiter comme il se doit	135
Mieux vaut ça que rien	140
Quand règne la peur	144
6. Rester ou partir.....	149
Quand le vase déborde.....	150
En quête de mieux	155
Être à sa place	158
Les clefs du marché	163
Sortir de la cage ?	168
Conclusion.....	175
Une si violente douceur	176
Hors des lois et du temps	177
Un silence (très) politique	179
Un monde sans charges domestiques n'existe pas... ..	182
Remerciements.....	185
Notes	189

COLLECTION L'ENVERS DES FAITS

dirigée par Paul Pasquali et Fabien Truong

Plus que jamais, les sciences sociales doivent jouer leur rôle de « poil à gratter », qui les rend si fécondes. Contre l'essayisme et l'académisme, il y a aujourd'hui urgence à défendre une certaine idée des sciences sociales qui allie créativité et combativité, imagination et vigilance sociologiques. En proposant des travaux originaux fondés sur des données ethnographiques, statistiques ou archivistiques, « L'envers des faits » entend éclairer les grands débats contemporains pour remettre à l'endroit des réalités sociales trop souvent pensées à l'envers.

La collection privilégie le croisement des méthodes et des récits, la richesse et la diversité des matériaux recueillis, l'inventivité des questionnements, la capacité à investir autrement des terrains connus ou à entrer de plain-pied dans ceux qui le sont moins. Elle met à l'honneur des enquêtes de première main, à la fois exigeantes et réflexives, aux résultats solides et accessibles.

Penser l'envers des faits, c'est donner à voir les ressorts les mieux dissimulés du monde social, en restituant toute son épaisseur humaine. C'est revisiter ces faits qui semblent déjà « tout faits » pour aller à rebours des représentations ordinaires. C'est, en définitive, une invitation à pénétrer dans l'envers du décor de l'enquête. Là où se font et se défont, pas à pas, les hypothèses, les traces, les preuves.

Dans la même collection

Fabien TRUONG, *Jeunes françaises. Bac + 5 made in banlieue*, 2015.

Romain PUDAL, *Retour de flammes. Les pompiers, des héros fatigués ?*, 2016.

François HÉRAN, *Avec l'immigration. Mesurer, débattre, agir*, 2017.

Pascal MARICHALAR, *Qui a tué les verriers de Givors ? Une enquête de sciences sociales*, 2017.

Stéphane BEAUD, *La France des Belhoumi. Portraits de famille (1977-2017)*, 2018.

Élodie LEMAIRE, *L'Œil sécuritaire. Mythes et réalités de la vidéosurveillance*, 2019.

Gérard NOIRIEL, *Le Venin dans la plume. Édouard Drumont, Éric Zemmour et la part sombre de la République*, 2019.

Benoît COQUARD, *Ceux qui restent. Faire sa vie dans les campagnes en déclin*, 2019.

Céline BESSIÈRE et Sibylle GOLLAC, *Le Genre du capital. Comment la famille reproduit les inégalités*, 2020.

Christine DÉTREZ et Karine BASTIDE, *Nos mères. Huguette, Christiane et tant d'autres, une histoire de l'émancipation féminine*, 2020.

Rose-Marie LAGRAVE, *Se ressaisir. Enquête autobiographique d'une transfuge de classe féministe*, 2021.

Paul PASQUALI, *Héritocratie. Les élites, les grandes écoles et les mésaventures du mérite (1870-2020)*, 2021.

Sylvain PATTIEU, *Panthères et pirates. Des Afro-Américains entre lutte des classes et Black Power*, 2022.



L'éditeur de cet ouvrage s'engage dans une démarche de certification FSC® qui contribue à la préservation des forêts pour les générations futures.